

ZEITSCHRIFT
FÜR
ROMANISCHE PHILOGOLOGIE

BEGRÜNDET VON PROFESSOR Dr. GUSTAV GRÖBER †

FORTGEFÜHRT UND HERAUSGEGEBEN

VON

Dr. WALTHER v. WARTBURG
PROFESSOR AN DER UNIVERSITÄT BASEL

1952

BAND 68 HEFT 5/6



MAX NIEMEYER VERLAG TÜBINGEN

Die Zeitschrift erscheint in Bänden von 6 Hefen

INHALT

L.-F. FLUTRE, Dieudonné de Hongrie	321
--	-----

VERMISCHTES, SPRACHWISSENSCHAFT

HANS ERICH KELLER, Wace als Mehrer des franz. Wortschatzes . . .	401
W. v. WARTBURG, Eine neue Erklärung von fr. <i>berner</i>	415
J. POKORNY, Zur Herkunft von gall. <i>anderos</i> „Feuerbock“	418
J. DIRICHs, Erklärung einiger romanischer Wörter	422

BESPRECHUNGEN

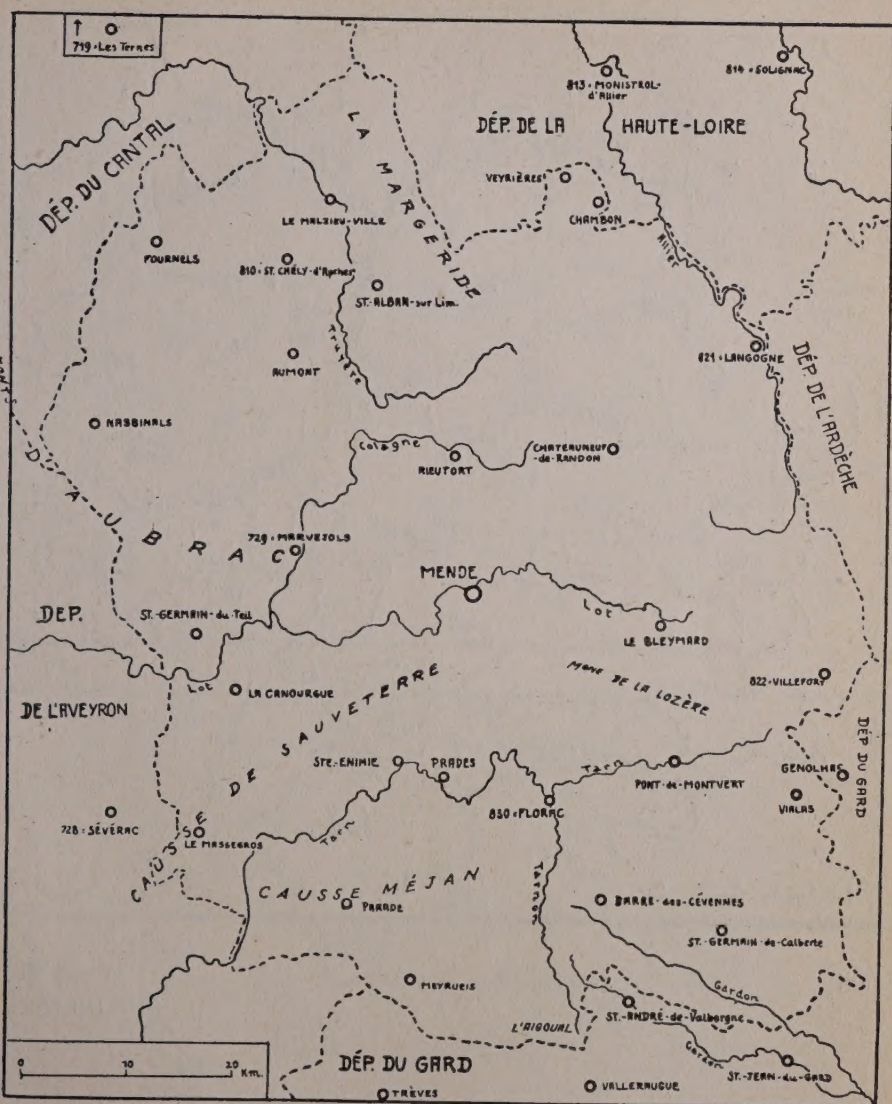
FERDINAND BRUNOT et CHARLES BRUNEAU, Précis de grammaire historique de la langue française. Troisième édition (E. GAMILLSCHEG) .	424
GUSTAVE GUILLAUME, L'architectonique du temps dans les langues classiques (ERNST RISCH)	449
J. SVENNUNG, L'évolution de la préposition italienne <i>da</i> à partir de <i>ab</i> dans le latin (W.)	450
J. B. HOFMANN, Lateinische Umgangssprache. 3. Auflage (W.) . . .	450
A. de LACERDA y MARIA JOSEFA CANELLADA, Comportamientos tonales vocálicos en español y portugués (MAX MANGOLD)	451
A. de LACERDA y A. BADÍA MARGARIT, Estudios de fonética y fonología catalanas (MAX MANGOLD)	451
A. de LACERDA, Análise de Expressões Sonoras da Compreensão (MAX MANGOLD).	451
W. v. WARTBURG, Problemas y Métodos de la Linguística. Traducción de Dámaso Alonso y Emilio Lorenzo (M. SANDMANN)	452
La Chanson de Guillaume, publiée par DUNCAN MC MILLAN (ERNST ROBERT CURTIUS)	454
DANTE ALIGHIERI, La Vita Nuova. Hrsg. von WALTHER KÜCHLER. (AUGUST BUCK)	457
LEONARDO OLSCHKI, The myth of Felt (AUGUST RÜEGG)	457
W. ROACH and R. H. IVY jr., The continuations of the old French Perceval of Chretien de Troyes, II. (R. VAN WAARD)	460

Für den Buchbinder

Beiliegende Seiten 280 a-d (Karten) sind hinter
Seite 280 (Band 68 Heft 3/4) einzubinden

Durch ein technisches Versehen wurden leider die Karten dem
Artikel von R. Hallig nicht unmittelbar beigelegt

Karte 1



DIE LOZÈRE

Karte 3

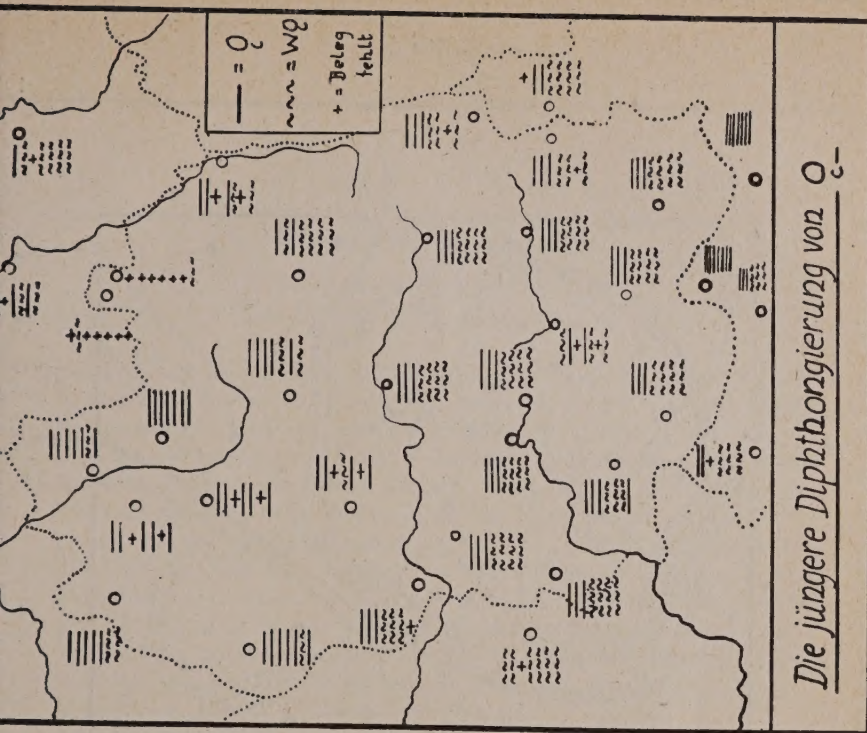


nuit

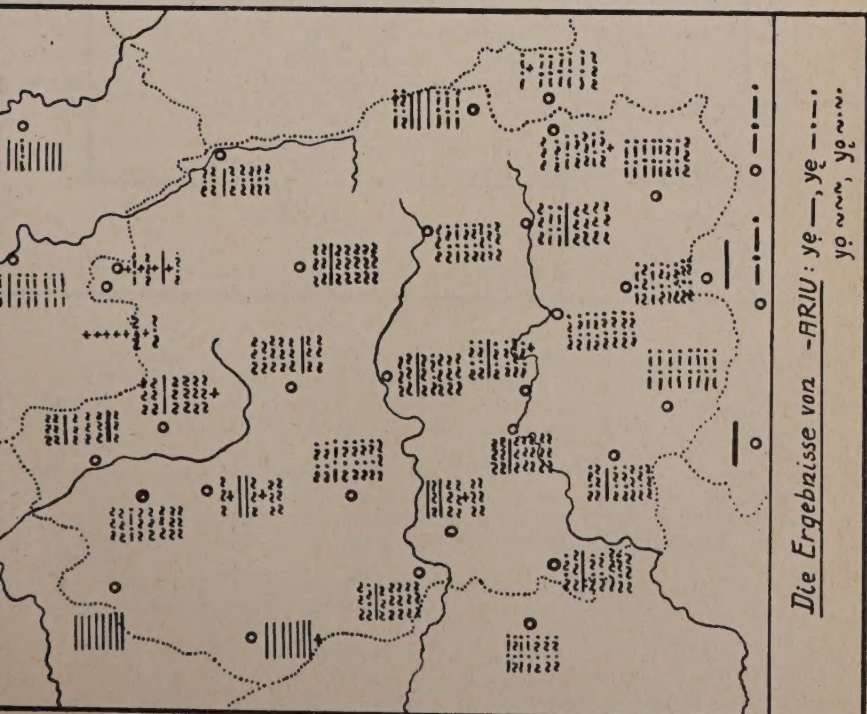
Atlas linguistique de la Lozère

Carte 20

(ALF 929)

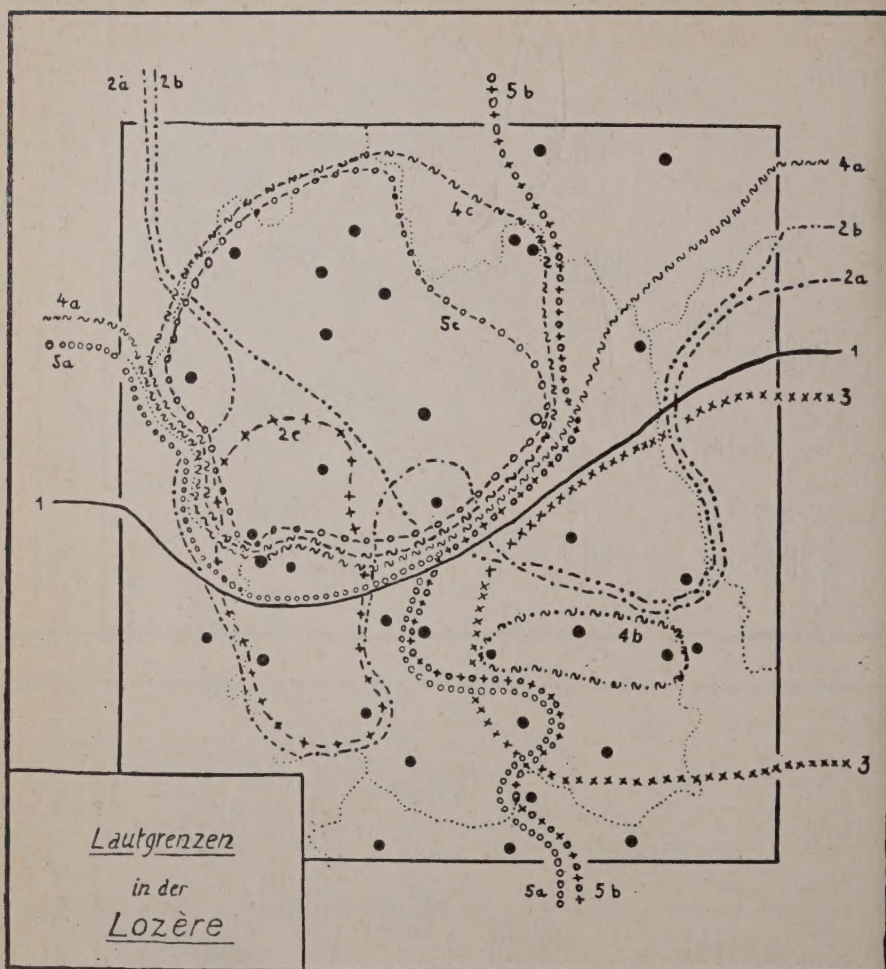


Beispiele (in der Reihenfolge, in der die Ergebnisse oben untereinander stehen): ROTA, OSSU, GROSSU, *MORTU, PORCU, FONTE, PONTE.



Beispiele (in der Reihenfolge, in der die Ergebnisse oben untereinander stehen): ACIARIU, COCHLEARIU, *JENARIU, FEBRARIU, LEVIARIU, *NUCARIU, PRIMARIU, BOARIU.

Karte 5



Dieudonné de Hongrie

Chanson de geste du XIV^e siècle
(*alias* Roman de Charles le Chauve)¹.

La chanson de *Dieudonné de Hongrie*, inédite jusqu'à présent et dont le titre lui-même ne figure nulle part sous cette forme, n'est cependant pas inconnue: elle n'est autre que le *Roman de Charles le Chauve* contenu dans le manuscrit français n° 24372 de la Bibliothèque Nationale de Paris, analysé par Paulin Paris au tome XXVI, pp. 94-125, de *l'Histoire littéraire de la France*, puis par Léon Gautier au tome II, pp. 430-35, de ses *Epopées françaises* (2^e éd., 1892)², et mentionnée par plusieurs historiens de notre ancienne littérature: Nyrop-Gorra, *Storia dell'epopea francese nel medio evo*, Turin, Sansoni, 1888, in-8°, p. 75; F. Settegast, *Antike Elemente im afr. Merovingerzyklus*; Gröber, *Grundriß der romanischen Philologie*, II¹, pp. 796-97, Strasbourg, 1912; G. Huet, *La légende de la montagne d'Aimant*, dans „Romania“, t. XLIV, 1915-17, pp. 446-49, qui en cite une trentaine de vers; etc.

Mais comme son titre traditionnel est tout à fait impropre³, il a paru bon de profiter d'une première édition pour lui en donner un autre qui corresponde mieux à son contenu réel. Si en effet Charles le Chauve apparaît au début du poème, ce n'est qu'à titre épisodique, comme ancêtre du héros principal Dieudonné: sur les quelque 17500 vers de la chanson, Charles le Chauve n'intéresse que les 334 premiers, tandis que plus de 13500 sont consacrés à Dieudonné, et le reste, soit 3500 environ, à Philippe, père de Dieudonné, ou à Dagobert et Corsabrin, ses deux fils.

I. Le manuscrit

L'unique manuscrit qui nous a conservé *D. de H.* porte, avons-nous dit, le n° 24372 de l'ancien fonds français de la B. N. (ex La Vallière

¹ Les pages qui suivent contiennent l'essentiel de l'Introduction qui devait être placée en tête de l'édition critique de *D. de H.*, dont l'impression a dû être ajournée à cause des difficultés financières actuelles. De courts extraits en ont été publiés dans le recueil d'hommages présenté à M. Sneyders de Vogel et qui forme un fascicule spécial du *Néophilologus*, Groningen, 1947, pp. 26-30.

² Sur ce résumé et sur celui qu'il avait donné dans sa 1^{ère} éd., voir plus loin, p. 340. Une autre analyse se trouve dans la dissertation d'Otto Rubke, *Studien über die chanson de Charles le Chauve*, Greifswald, 1909, pp. 7-43.

³ Dans le ms., le poème n'a pas de titre; c'est le relieur qui, le premier, l'a nommé *Roman de Charles le Chauve*.

49)¹. C'est, dans son état actuel, un volume de 295 × 230 mm, composé de 87 feuillets de parchemin, dont chaque page présente 2 colonnes de 45 lignes d'écriture. Celle-ci est du XIV^e siècle, sans miniatures ni lettres ornées; seules les initiales de laisses sont de taille plus grande, de couleur rouge, et agrémentées de filets bleus qui se prolongent dans les marges. La foliotation, à l'encre, est moderne. La reliure est en veau fauve, avec, au dos, le titre en majuscules dorées: *Roman de Charle Chau*.

Ce ms. est malheureusement mutilé. Un ou plusieurs feuillets manquent à la fin; les deux derniers ont été déchirés à leur partie inférieure, ce qui a fait disparaître de 2 à 8 vers à chacune des 8 dernières colonnes; en outre, 4 feuillets ont disparu entre les folios 48 et 49, et 6 autres entre les folios 85 et 86, comme il ressort du jeu des réclames, lequel atteste que la composition primitive des cahiers était de 4 feuillets doubles. Si bien que, aux 15622 vers conservés (dont une quinzaine mutilés par des déchirures), il faut en ajouter 720 (16 col. de 45 vers) entre les vers 8634 et 8635; 1080 (24 col. de 45 vers) entre les vers 15299 et 15300; 8 après le vers 15336; 7 après le vers 15374; 2 après le vers 15417; 8 après le vers 15454; 7 après le vers 15493 (ces dernières lacunes provenant de la déchirure des f^{os} 86 et 87); et un nombre indéterminé, mais qui ne doit pas être considérable, car l'histoire semble toucher à sa fin, après le dernier vers conservé. Qu'on ajoute encore quelques autres lacunes dues à la distraction du scribe (un ou plusieurs vers sautés vraisemblablement après les vers 36, 543, 839, 3091, 4941, 5296, 7029, 7449, 9449, 9505, 9879, 12980, 14696), et l'on en conclura que le poème primitif comportait un minimum de 17466 vers, sur lesquels 1844 au moins nous manquent². Mais ces lacunes ne sont pas telles qu'elles nous empêchent de suivre le déroulement du récit.

II. Le plan du poème

L'analyse donnée par P. Paris est tout à fait exacte dans l'ensemble, mais aussi compacte que le poème, et n'en fait pas apparaître nettement les articulations ni la progression des péripéties. Aussi est-il utile de la reprendre en élaguant toutes les considérations adventices et en dégageant davantage la charpente de l'œuvre.

¹ La bibliothèque l'a acheté pour 33 livres en 1787 à la célèbre vente des livres du duc de la Vallière (n^o 2724 du catalogue, t. II, p. 201).

² Le compte des vers a été fait au bas de chaque page et souvent, en outre, dans les marges latérales, à une époque moderne, probablement par P. Paris, qui a noté aussi les passages qu'il a reproduits dans son analyse. Mais ce compte, aboutissant à 15675 vers, est faux, le calculateur ayant compté uniformément 45 vers par colonne. Or la col. 1 n'en a que 44, les trois premiers occupant 4 lignes; la col. 10 d n'en compte véritablement que 40, cinq vers ayant été transcrits deux fois; la col. 79 a n'en compte que 44, un vers ayant été répété; par contre, les col. 83 c et d, 84 a, b, c et d en comptent 46.

1^{ère} partie; vers 1-334:
histoire du grand-père *Charles le Chauve*.

1-334. Le roi de France Clotaire étant mort sans laisser d'enfants, les douze pairs du royaume se préparent à lui choisir un successeur. Or il y avait en ce temps-là un roi de Hongrie appelé Melsiant¹, qui était païen. Dieu, qui avait sur lui des vues particulières, envoie son ange aux douze pairs pour leur faire savoir qu'Il a choisi, pour être roi de France, Melsiant, lequel sera baptisé sous le nom de Charles le Chauve.

Mais il se trouve qu'un puissant baron de Bretagne, Guillaume de Montfort, aspire au royal héritage. Il s'est fait par ses largesses un grand nombre de partisans, et il est secondé par un de ses parents nommé Gonbaut² de Lausanne.

Cependant Melsiant arrive à la tête de ses Hongrois, dans l'intention de conquérir la France et d'en ruiner les églises au profit de Mahomet. Les douze pairs, pressés d'un côté par Gonbaut de couronner le duc de Montfort, retenus de l'autre par l'avertissement céleste, sont fort embarrassés et décident de s'en remettre à Dieu. Ils demandent une trêve à Melsiant, en l'invitant à venir à Reims pour se présenter en même temps que Guillaume de Montfort devant l'autel de Notre-Dame: la couronne sera donnée à celui des deux que désignera le Ciel. Melsiant accepte; à peine est-il devant l'autel que le Saint-Esprit descend sur lui, lui mettant dans la main la Sainte-Ampoule. Ce miracle éclatant amène aussitôt la conversion du païen; il se fait baptiser et, sous le nom de Charles le Chauve, il est proclamé roi de France.

A quelque temps de là, il épouse Marguerite de Berri, qui le rend père de deux enfants, Philippe et Charlot.

2^{ème} partie; vers 355-3323:
histoire du père, *Philippe de Hongrie*.

1^o) *Philippe chassé de France*.

335-802. Hostilité de Guillaume de Montfort et de Gonbaut de Lausanne contre Philippe; bannissement de Philippe. — Guillaume et Gonbaut n'ont pas vu sans regret leur échapper la couronne de France au profit d'un étranger. Ils jurent à Charles le Chauve une haine implacable et, pour mieux la satisfaire, ils affectent un dévouement sans bornes à sa cause. Le roi, séduit par leurs flatteries, commet l'imprudence de confier l'éducation de son fils aîné à Gonbaut. Celui-ci machine alors un crime abominable: il envoie à Char-

¹ P. Paris le nomme à tort *Melsiau*; ce nom se trouve à la rime en -ant au v. 141.

² *Goubaut* chez P. Paris. Dans l'écriture du scribe, on ne peut distinguer *u* de *n*; mais les abréviations *Gōbā* 114, 381, *Gōba* 100 indiquent un *o* nasal. Nous avons d'ailleurs affaire ici au Gundbald germanique, et le nom *Gonbaud*, *Gondebaut* est fréquent dans les chansons de geste, où il désigne ordinairement des traîtres ou des brigands. (v. Langlois, *Table des noms propres* . . ., p. 291).

les un baril rempli d'un vin empoisonné, le présentant comme un cadeau du jeune Philippe. Le roi fait faire l'essai du vin, et le poison foudroie le malheureux duc de Louvain¹ chargé de l'épreuve. Indigné, le roi fait saisir son fils et, sans vouloir l'entendre, le condamne au dernier supplice. Heureusement la reine intercède en sa faveur et fait fléchir la rigueur du roi: Philippe sera seulement banni de France, sous serment de ne jamais révéler à personne ses origines.

803-1053. Tentative d'assassinat de Philippe par Gonbaut. — Philippe s'éloigne de Paris, accompagné de son frère Charlot et de Gonbaut, qui doivent l'escorter pendant quelques lieues. Mais Gonbaut en profite pour faire tomber les deux frères dans une embuscade et tenter de s'en débarrasser. Le guet-apens échoue; Philippe s'échappe; Charlot revient à Paris accuser Gonbaut; mais celui-ci, grâce à l'aveuglement de Charles le Chauve à son égard, réussit à retourner l'accusation, et à faire croire au roi que Philippe a été l'agresseur.

2^o) *Marche de Philippe vers la Hongrie*

1054-1271. La rencontre du pèlerin. — Philippe, continuant sa marche et se dirigeant au hasard, rencontre un pèlerin qui revient de Jérusalem. Ce pèlerin lui apprend que le roi Hilaire de Hongrie est assiégé dans sa ville de Montluisant par un géant sarrasin nommé Merlengier et qu'il a promis sa fille Dorame², qui est une merveille de beauté, à qui pourra le délivrer de Merlengier. Philippe, aussitôt enflammé d'amour et avide de gloire chevaleresque, décide de se rendre en Hongrie. Mais Montluisant est loin, et, chemin faisant, il est arrêté par plus d'une aventure.

1273-1326. 1^{ère} aventure: le dragon. — C'est d'abord un monstrueux serpent, dont il réussit à purger le pays.

1327-1591, 2^e aventure: Butor de Salernie. — Puis un châtelain déloyal, Butor de Salernie³, instruit des circonstances du bannissement de Philippe, l'invite à s'arrêter chez lui. Son intention est de le tuer, pour venger Gonbaut, son digne cousin. Mais heureusement la châtelaine, émue de compassion pour cet hôte jeune et de bonne mine, l'avertit secrètement de se tenir sur ses gardes, et lui fait amener un cheval tout équipé à la porte. Elle payera de sa vie ses bons offices, mais Philippe, assailli par les hommes d'armes de Butor, peut s'échapper sans dommage.

1592-1780. 3^e aventure: les voleurs. — Un peu plus loin, il met en fuite une bande de voleurs dont l'un avait réussi à l'enfermer dans une maison abandonnée et à lui prendre son cheval.

3^o) *Arrivée de Philippe à Montluisant.*

1781-1882. Le soudoier liégeois (ou hongrois). — Philippe arrive enfin à Montluisant. Un soudoier lui confirme ce que lui a dit le

¹ «De Touraine», dit par erreur P. Paris, p. 95.

² *Doraine*, a lu P. Paris.

³ Et non: de *Salerie*, comme a lu P. Paris.

pèlerin: le roi Hilaire attend impatiemment un sauveteur; sa fille Dorame est aussi belle que le jour, mais le géant Merlengier n'a pas moins de 14 pieds $\frac{1}{4}$ de haut. La veille encore il a tué dix chevaliers chrétiens qui avaient osé s'aventurer hors des murs; son camp est dressé sur une colline qu'une large rivière sépare de la ville, et de là il surveille les entrées de Montluisant: pour pénétrer dans la cité, il faut profiter de l'heure où il est à table.

1883-1973. Le boucher railleur. — Philippe tient compte de l'avis et entre sans difficulté à Montluisant. Mais il est en si piteux équipage, cheval fourbu, écu bosselé, haubert déchiqueté, qu'il ne trouve personne qui consente à le recevoir. Même un boucher se moque de lui, lui offrant comme gîte son cellier et son étable à porcs.

1974-2030. L'accueil de Joseran. — Enfin un bourgeois, nommé Joseran, Français établi en Hongrie, reconnaît en Philippe un compatriote et le recueille dans sa maison. Il lui promet un meilleur cheval et de bonnes armes, à condition qu'il fasse le service à sa place dans l'„ost“ du roi.

2031-2193. Le chevalier lombard. — Ce jour-là même, un chevalier lombard, assez avantageux de sa personne et prétendant à la main de Dorame, va, à la tête de dix hommes d'armes, se mesurer à Merlengier. Il est mis en fuite; et, comme il rentre piteusement en ville avec les trois survivants de sa troupe, Philippe ne peut se tenir de lui lancer des brocards. La querelle s'envenime, les épées sont tirées, et le Lombard est tué.

2194-2504. Première rencontre de Philippe et de Dorame. — On va conter aussitôt au roi Hilaire qu'un étranger vient de commettre un meurtre. Philippe est conduit au palais, et, devant la belle Dorame, il fait connaître qu'il arrive de France pour combattre Merlengier et mériter la récompense promise au vainqueur. La jeune fille prend un si vif intérêt au beau chevalier venu de si loin dans l'espoir de l'épouser, et Philippe lui adresse un si gracieux compliment, qu'elle se sent touchée au cœur et lui fait don d'un anneau merveilleux, qui pourra lui être d'un grand secours dans le combat inégal qu'il va soutenir. Mais en vain Dorame lui demande quel est son nom, sa famille: c'est un secret que Philippe a juré de ne pas révéler.

4⁰) Philippe épouse Dorame et devient roi de Hongrie.

2505-2783. Philippe tue le géant Merlengier. — Fort des encouragements qu'il a reçus de Dorame, Philippe va se mesurer avec le géant. La lutte est acharnée; pour y mettre fin, Merlengier prend dans ses bras son adversaire et le lance dans le fleuve qui coulait au bas de la montagne. Grâce à l'anneau que lui a donné Dorame et qui le rend invulnérable, Philippe sort de l'eau et revient, avec un courage accru, engager de nouveau la lutte. Après toute sorte de péripéties, il parvient à abattre le géant et à lui trancher la tête.

2784-2842. Philippe est fiancé à Dorame. — Dorame et son père qui, du haut des murs de la ville, avaient suivi anxieusement le com-

bat, accueillent le vainqueur chaleureusement; tout le peuple lui fait fête. Le jour même sont célébrées les fiançailles des deux jeunes gens.

2843-2916. Arrivée de Butor de Salernie. — Butor, qui a juré de se venger de Philippe qui lui a échappé une première fois, s'est mis à sa recherche et le retrouve à Montluisant. Par ses mensonges, il arrive à circonvenir Philippe, qui fait de lui son confident.

2917-3323. Philippe épouse Dorame et devient roi de Hongrie. — La mort de Merlengier n'avait pas terminé les épreuves des gens de Montluisant. Sortibran¹, frère du géant, avait aussitôt donné le signal d'un combat général. Le bruit se répand que dans ce combat Philippe a succombé. Pour le venger, le roi Hilaire fait une sortie désespérée; mais il est mortellement blessé, au moment même où Philippe reparaît vainqueur de Sortibran. Avant d'expirer, il a le temps de reconnaître Philippe pour gendre et successeur. Les noces ont lieu bientôt après.

**3^{ème} partie, vers 3324-15083: histoire du héros principal,
Dieudonné de Hongrie.**

1^o) L'enfance et l'exil.

3324-3403. Comment Dieudonné fut engendré. — Voilà donc Philippe époux de Dorame et roi de Hongrie; mais personne, pas même sa femme, ne sait le secret de sa naissance. Elle essaie pourtant à maintes reprises de lui arracher ce secret. Une nuit, ayant épuisé tous les moyens, elle prononce par dépit de coupables paroles: « Le fils que vous engendrez en moi, dit-elle à Philippe, je le maudis et le voue au diable ». Philippe conjure immédiatement cette malédiction en déclarant que l'enfant vient du père et non de la mère, que le père seul peut en disposer, et que son fils, lui, il le donne à Dieu. L'enfant sera donc à sa naissance appelé Dieudonné.

3404-3804. Philippe conquiert le royaume de Jérusalem. — Peu de temps après, Philippe a un songe: un ange vient lui ordonner de conduire en Syrie vingt mille guerriers, pour délivrer Jérusalem menacée par les Sarrasins. Il obéit sans hésiter, et fait jurer, avant de partir, aux barons de Montluisant, d'obéir comme à lui-même à Butor de Salernie, qu'il a nommé son sénéchal et qui administrera le royaume jusqu'à son retour. La reine le voit s'éloigner avec douleur: il la laisse enceinte et ne lui a rien découvert de ce qu'elle désirait tant savoir.

La guerre de Syrie n'est pas de longue durée: Philippe met en fuite les Sarrasins, et le patriarche, en lui présentant les clés de Jérusalem, le proclame roi de la contrée.

3805-3921. Butor essaie de séduire Dorame. — Pendant ce temps, Butor profite de l'occasion qui lui est donnée de satisfaire son ambition et ses haines de famille. Il va trouver la reine et lui annonce que son époux a succombé dans un combat contre les Sarrasins; qu'après tout il ne mérite pas d'être regretté; que c'est le fils d'un paysan, chassé

¹ *Sortibran* dans l'analyse de P. Paris.

de France pour ses nombreux larcins, et que telle est la raison pour laquelle il cachait si bien le secret de ses origines. « En passant par mon château, ajoute-t-il, il m'avait volé un cheval, et je n'étais venu à Montluisant que pour le lui réclamer; mais, en apprenant qu'il avait tué le géant et que la fortune lui souriait, je voulus bien cacher le motif de mon voyage; il m'accabla de faveurs pour s'assurer de ma discrétion: enfin sa mort me permet de confesser la vérité. Je vous offre en ma personne un époux digne de vous. » Ne pouvant croire à ces paroles, Dorame repousse avec indignation les offres de Butor, le frappe même au visage, et se consume dans les larmes.

3922-4131. Naissance de Dieudonné; il est exposé dans une forêt et trouvé par le comte d'Estrigon. — Changeant alors ses batteries, Butor s'adresse à la matrone chargée de présider à la délivrance de la reine. C'est à cette femme maintenant qu'il offre le mariage, et elle consent à substituer un poulet, dont on aura coupé la tête, à l'enfant dont la naissance est attendue; on accusera alors la reine d'infanticide. L'odieuse substitution s'accomplit, et Butor charge un serviteur d'emporter l'enfant au milieu d'une forêt avec ordre de lui ôter la vie. Mais cet homme, attendri par un doux sourire du nouveau-né, n'a pas la force de consommer son crime: il se contente de déposer l'enfant dans le creux d'un arbre, sur le bord du chemin. Guillaume d'Estrigon, le seigneur du pays, qui chassait justement ce jour-là, vient à passer: il entend des vagissements, approche, et voit un bel enfant qu'il ramène dans son château. En l'examinant, on aperçoit sur son épaule une croix vermeille, signe de sa royale naissance, et on y lit le nom de Dieudonné.

4132-4345. Dorame accusée par Butor et emprisonnée. — Butor, assemblant alors les barons du royaume, leur annonce que la reine, prise d'une démente furieuse, a dévoré la moitié du corps de son enfant. Un tel crime, selon lui, mérite la mort. Mais la défense que présente la reine est si véhémence que Butor consent à ce qu'elle soit seulement emprisonnée, jusqu'à ce qu'on sache qui a pu la porter à une action si incroyable. D'autre part, Butor fait disparaître un témoin qui pourrait être gênant, la sage-femme sa complice.

4346-4457. Philippe dans une île déserte. — Après un séjour d'un an et demi dans son nouveau royaume de Jérusalem, Philippe décide de retourner à Montluisant. Un violent orage le surprend en mer, disperse ses vaisseaux, l'épargne seul, grâce à l'anneau que lui avait donné Dorame, et il est jeté dans une île lointaine et inhabitée. Un ermite l'accueille et lui offre un gîte dans son humble cabane. Le roi de Hongrie et de Jérusalem reste là dix-huit longues années, attendant le passage d'un navire, se nourrissant de racines et de fruits sauvages.

4458-4745. Dieudonné tue Mancion, le fils de son père nourricier. — Pendant ce temps, Dieudonné grandissait à Estrigon, où le comte Guillaume le faisait élever avec son fils Mancion et sa fille Supplante. C'était un « bachelier » accompli, qui lisait facilement en tous livres, savait jouer aux échecs et aux « tables », armer un chevalier, mon-

ter à cheval, reconnaître les armoiries. Tant de talents allumaient la jalousie de Mancion, jeune homme brutal et d'esprit lent, qui lui reprochait d'être un «trouvé», un bâtard. Longtemps, pour ne pas chagriner Supplante, qui, elle, était douce et gentille, et qu'il aimait de tout son cœur, Dieudonné avait pris en patience les injures et les rebuffades de Mancion. Mais voilà qu'un jour Dieudonné voit Mancion faire la nique à Supplante en lui passant le doigt sous le menton. Une autre fois, qu'ils jouaient entre jeunes gens à qui lancerait une pierre le plus loin, Mancion envoie la sienne à 12 pieds, un de ses amis à 14; Dieudonné la lance à 17; Mancion devient furieux, accable d'injures Dieudonné et jure de se venger de lui. Il achète un couteau, puis défie Dieudonné aux échecs, et, se voyant encore une fois battu à ce jeu, il saisit son arme et en frappe son partenaire à l'épaule. Dieudonné lui arrache le couteau des mains et, poussé à bout par cette nouvelle brutalité, le lui plonge dans le cœur.

4746-4956. Exil de Dieudonné. — Après cet exploit, Dieudonné prend la fuite. Poursuivi et rejoint par Guillaume d'Estrigon, il refuse de se défendre contre son père nourricier, et, de son côté, Guillaume, le voyant humilié devant lui et prêt à recevoir la mort, s'attendrit et lui permet de s'éloigner.

20) *Première série d'aventures; en Hongrie:*
Dieudonné à la recherche de sa mère.

4957-5641. Dieudonné et la fée Gloriande. — Ainsi forcé de quitter Supplante, Dieudonné ne songe plus qu'à retrouver ses vrais parents. Il entre dans la grande Forêt Soutaine; le forestier qu'il rencontre lui apprend qu'une partie en appartient à la veuve du roi Philippe de Hongrie, lequel est allé mourir en Syrie. La reine sa femme a été accusée d'avoir dévoré son enfant nouveau-né; mais bien des gens, ajoute le forestier, estiment la dame innocente et victime des calomnies d'un félon sénéchal nommé Butor. Ce récit éveille l'intérêt de Dieudonné; il ne peut croire au crime dont on accuse la reine, et veut aller réclamer l'honneur d'être son champion. «Prenez à droite, lui dit alors le forestier; si vous prenez à gauche, jamais vous ne pourrez sortir de la forêt: de ce côté-là elle est immense, et c'est le domaine des fées» (4957-5076).

Dieudonné promet de suivre ces bons avis; mais le souvenir de sa chère Supplante et le sort de la reine de Hongrie le préoccupent tellement, qu'il oublie les recommandations du forestier et se trouve bientôt loin de tout chemin frayé. Une fontaine ombragée de beaux arbres l'invite au repos, et, pendant que le chant des oiseaux l'entretient dans ses tendres rêveries, il voit du fond de l'eau s'élever trois belles jeunes filles en qui il reconnaît des fées. Accablé de faim et de fatigue, il les prie de lui indiquer un gîte où il puisse manger et se reposer. Elles le mettent sur la voie du château de leur reine Gloriande (5077-5183).

Arrivé devant le pont-levis, il trouve un nain qui lui déclare que, pour passer, il faut d'abord jouter contre lui. Dieudonné le raille et re-

fuse de s'attaquer à si chétive créature. „Soit, dit le nain, je vais t'envoyer un adversaire de taille“. A peine le nain s'est-il éloigné, qu'un violent orage éclate, vent, pluie et tonnerre; puis le ciel redevient serein; deux lions approchent et à leur suite un grand chevalier armé de toutes pièces. Dieudonné s'avance la lance en arrêt, qu'il brise contre l'écu opposé. Il met ensuite la main à son épée, qui ne tarde pas à voler en éclats. Il se souvient alors d'un tour qu'il a appris à Estrigon, saisit le chevalier et le désarçonne. Or ce chevalier n'était autre que le nain serviteur de Gloriande, lui-même souverain enchanteur nommé Maufumé¹. «Ami, dit-il à Dieudonné après s'être relevé sous sa première forme, tu es un brave; pour récompense, je te destine à passer en vaillance les plus hardis; le château de la reine des fées n'est plus fermé pour toi; mais je te donne un conseil: ne fais rien de ce que ma dame te demandera, à moins que tu ne consentes à ne plus la quitter; elle s'est prise d'amour pour toi; garde-toi de répondre à ses avances» (5184-5320).

Ce disant, le nain le conduit dans une salle où se dressait la table le mieux garnie. Dieudonné mange, tandis que trente fées viennent autour de lui chanter et faire de la musique. Arrive alors une vieille édentée, richement vêtue, portant sur la tête une couronne d'or. «Chevalier, dit-elle, qui vous a permis d'entrer dans mon château? — Dame, ne vous courroucez pas; j'entends payer le bon repas que je viens de prendre. — Eh bien! payez-le en répondant à mon amour; je vous abandonne et mes trésors et moi-même.» Sur quoi, Dieudonné lui rit au nez. La vieille sort avec un visage plus renfrogné que jamais, pour aller raconter à ses compagnes l'histoire du jeune étranger. «Je ressens pour lui, leur dit-elle, une singulière tendresse, et, s'il consent à rester près de moi, je partagerai volontiers avec lui le royaume des fées; mais, s'il me préfère sa première amie, je ne lui en saurai pas mauvais gré» (5321-5434).

Elle se transforme alors en une jeune dame de beauté merveilleuse, et, revenant à Dieudonné d'abord ébloui de tant de charmes, elle lui répète ce qu'elle venait de conter à ses suivantes: comment il était né, comment il avait été exposé et recueilli, comment son père était retenu dans une île lointaine, comment sa mère était victime des calomnies de Butor de Salernie. «Je ne vous demande qu'une chose: c'est de m'aimer, et de partager avec moi le trône de Féerie». Mais Dieudonné n'y consent pas: il aime Supplante, il s'est engagé avec elle, jamais il ne la trahira (5435-5524).

La bonne fée ne témoigne aucun dépit de déclarations si catégoriques. Elle tire d'un coffret un cor, un hanap et une nappe qu'elle offre à Dieudonné. Ces objets ont des vertus bien précieuses: celui qui les possède est-il menacé d'un danger, il lui suffit de sonner du cor pour voir arriver à son aide 7000 hommes armés; a-t-il faim, il étend la nappe et fait sur elle un signe de croix: aussitôt la nappe se trouve chargée

¹ P. Paris a lu faussement *Maufumé*.

de nourriture, le hanap se remplit de vin. Mais qu'il commette un seul mensonge, il aura beau faire des signes de croix, la coupe ne se remplira pas, la nappe ne se couvrira pas de mets, le cor ne fera pas venir de chevaliers (5525-5606).

Aux présents de la fée, le nain Maufuné joint une épée qui blesse toujours mortellement celui qu'elle atteint. Muni de tous ces dons, Dieudonné se remet en quête de ses parents (5607-5641).

5642-5979. Le Sagittaire. Il arrive à un château dont deux automates de cuivre armés de massues interdisent l'entrée. Une jeune fille les rend immobiles pour laisser entrer Dieudonné. Elle lui apprend que ce château appartient à un «Sagittaire», sorte d'ogre qui passe ses journées à faire la chasse aux hommes: ceux qu'il atteint, il les ramène dans son donjon, les engraisse, les tue et les mange. Quant à elle, elle est la fille d'un bourgeois de Montluisant, nommé Joseran, — celui qui hébergea Philippe lors de sa lutte contre le géant Merlengier; elle a été prise par le Sagittaire et, si elle est encore en vie, c'est que cet ogre n'aime pas la chair des femmes. Elle apporte à Dieudonné un haubert à toute épreuve, qui lui permet, avec l'épée du nain Maufuné, de mettre à mort le monstre mangeur d'hommes. Dieudonné la prend avec lui pour la conduire à Montluisant.

5980-6182. Dieudonné à Estrigon; le festin aux pauvres. — Auparavant, Dieudonné veut aller à Estrigon pour revoir Supplante. Mais de nouvelles épreuves l'y attendent. Guillaume, son parrain, regrettant de lui avoir pardonné la mort de son fils Mancion, avait fait crier un ban par la ville pour qu'on se saisisse de Dieudonné s'il paraissait jamais. A peine arrivé à Estrigon, celui-ci invite tous les mendiants de la ville à prendre part au festin qu'il entend leur donner. On peut juger de la surprise et de la joie de tous ces ribauds, en savourant les mets exquis et les vins délicieux qu'un signe de croix met à leur portée.

6183-6474. Mariage de Dieudonné et de Supplante. — Bientôt, assailli par Guillaume d'Estrigon, notre héros, grâce à son cor enchanté, se trouve à la tête d'une invincible armée qui fait entendre raison au châtelain, le décide à pardonner une seconde fois le meurtre de son fils, et à marier sa fille Supplante à ce redoutable prétendant. Trois cents fées¹, sous la conduite de Gloriande, se chargent de la musique des noces. Dans la nuit qui suivit fut conçu un bel enfant qui devait s'appeler Dagobert.

6475-6886. Dieudonné à Montluisant, où il délivre sa mère. — A l'exemple de son père, Dieudonné prend bientôt congé de sa nouvelle épouse pour courir au secours de la reine de Montluisant, sa mère. Il arrive dans cette ville au moment où le traître Butor fait les apprêts du supplice de Dorame, qui vient de passer 18 ans en prison. Paraître, sonner du cor, écraser les chevaliers de Montluisant sous les coups d'une armée féérique, délivrer Dorame, lui apprendre que son fils est vivant

¹ Et non *trois*, comme dit P. Paris, p. 107.

et que ce fils est son libérateur, tout cela ne demande que quelques instants.

6887-7070. Siège de Montluisant par Butor et Gonbaut. — Malheureusement Butor a pu lui échapper. Il va retrouver son cousin Gonbaut de Lausanne, et tous deux vont accuser devant le roi de France Charles le Chauve la reine Dorame, femme de son fils Philippe, contre lequel il éprouve toujours le même ressentiment. Charles leur promet son appui; ils lèvent une armée et viennent mettre le siège devant Montluisant.

3^o) Deuxième série d'aventures:

à Constantinople, en Hongrie, en France:

Dieudonné à la recherche de son père.

7071-7168. Il s'empare de Constantinople. — Epoux de Supplante et vengeur de sa mère, Dieudonné avait un dernier devoir à remplir: c'était d'aller reprendre son père, le roi Philippe, dans l'île où Glorlande lui avait dit qu'il était retenu. Il laisse donc Dorame, sa mère, à Montluisant, comme il avait laissé Supplante, sa femme, à Estrigon, et se dirige vers Constantinople, qu'il enlève aux Sarrasins.

7169-7280. Philippe quitte l'île. — Pendant ce temps, Philippe quitte l'île sur le premier vaisseau qui, depuis 18 ans, ait touché ce rivage.

7281-7647. Dieudonné ne trouve pas son père et est arrêté au mont d'Aimant. — Quand Dieudonné aborde à son tour à l'île, l'ermite lui apprend le départ de son père. N'ajoutant pas foi au récit de l'ermite, Dieudonné le trompe pour n'en pas être trompé, et lui déclare qu'il n'est pas le fils de Philippe. Mensonge bien imprudent, car dès ce moment les présents de Glorlande perdent leurs vertus. Dieudonné reprend la mer; l'équipage ne tarde pas à demander à boire, à manger. La nappe est étendue, le hanap posé sur la table, et, malgré le signe de la croix, tout reste vide. Dieudonné se repent, mais trop tard, du mensonge fait à l'ermite; et, pour comble de disgrâce, la nef rencontre une roche d'aimant à laquelle elle reste attachée. Du fond de son palais, Glorlande voyait le danger que courait son protégé et regrettait de ne pouvoir le secourir. Enfin, à force de prières, le bon nain Maufuné obtient la permission de lui venir en aide, à la condition de rester lui-même trois ans sous la forme d'un „luiton de mer“. En un clin d'oeil il arrive à la roche, dit à Dieudonné et à ses gens de se débarrasser de tout le fer qu'ils portent sur eux, et les fait passer dans son propre navire. Dieudonné est ramené aux pieds de Glorlande. La fée, satisfaite du repentir de son cher protégé, lui rend les trois talismans, qui, entre ses mains purifiées, recouvrent leurs vertus.

7648-7710. Retour de Dieudonné. — Dieudonné rentre à Estrigon, où il retrouve sa femme Supplante et son fils Dagobert. Il se rend ensuite à Montluisant, dont Butor et Gonbaut ont levé le siège à cause des rigueurs de l'hiver, et revoit sa mère Dorame.

7711-8084. Retour de Philippe, que Butor circonvient. — Après avoir quitté son île, Philippe était passé par Constantinople, et de là avait gagné Nimaïe. Butor en est informé. Il se rend aussitôt auprès de Philippe et lui persuade que, pendant son absence, la reine Dorame s'est rendue coupable de toute sorte de crimes : elle a dévoré son fils nouveau-né, elle a mené une vie de débauche, elle a pour amant une sorte d'enchanteur qu'elle fait passer pour son fils, elle opprime ses sujets et l'a lui-même forcé à fuir. Il ajoute que le roi Charles le Chauve, averti de sa conduite, est en marche pour venir en aide aux barons de Montluisant demeurés fidèles. Philippe, aveuglé par ces men songes, envoie ses lettres aux barons de la ville pour les sommer, par la foi qu'ils lui doivent, de s'assurer de la reine et de la conduire à Nimaïe. Les barons, persuadés de l'innocence de Dorame, refusent de la livrer. Philippe arrive alors avec Butor sous les murs de Montluisant. Dieudonné, ne voulant pas prendre les armes contre lui, se retire à Estrigon en emmenant avec lui sa mère, sa femme et son fils. Puis il décide d'aller à Paris faire appel à son grand-père Charles le Chauve.

8085-8630. Siège et prise de Montluisant par Philippe. — En l'absence de Dieudonné, la ville d'Estrigon est défendue par son beau-père Guillaume. Mais, grâce à une nouvelle ruse, Butor parvient à s'en emparer; Guillaume est fait prisonnier, ainsi que Supplante et Dagobert; quant à Dorame, elle est remise à Philippe, qui refuse d'écouter sa justification.

8631-8634. Dieudonné à Paris. — Pendant qu'ont lieu ces événements, Dieudonné est parvenu à Paris et s'est fait reconnaître de son grand-père. Malheureusement une lacune nous prive du détail.

8635-8745. Réunion et reconnaissance de tous les membres de la famille royale. — Quand le conte reprend, nous trouvons Charles le Chauve dans Montluisant, réconcilié avec son fils Philippe; nous assistons à la reconnaissance de Philippe et de son fils Dieudonné, et par suite à la libération de Dorame, de Supplante, de Dagobert et de Guillaume d'Estrigon.

*4^o) Troisième série d'aventures, à Paris et à Lausanne:
la punition des traîtres.*

8746-9576. Double duel judiciaire entre Philippe et Gonbaut, Dieudonné et Butor; mort des deux traîtres. — Butor et Gonbaut ont été faits prisonniers par Charles le Chauve dans Montluisant. Il s'agit pour eux de rendre des comptes : Philippe demande à Gonbaut de se justifier de ses anciennes félonies; Dieudonné d'autre part accuse Butor. Les deux traîtres démentant l'accusation, un double combat judiciaire est ordonné par Charles le Chauve, combat que l'auteur nous décrit longuement et avec une certaine habileté, et qui se termine par la défaite et la mort des deux criminels.

La chanson pourrait se terminer à cet endroit; mais le poète veut nous conduire jusqu'à la mort de son héros, et de nouvelles péripéties vont être introduites.

9577-9942. Guerre contre les partisans de Butor et de Gombaut: 1^o) bataille devant Paris. — Les parents et partisans de Gombaut de Lausanne ont profité du séjour de Charles le Chauve en Hongrie pour ravager la France, réduire en cendre Châlons et Reims, et marcher sur Paris. Charles le Chauve, averti du danger que court sa capitale, se hâte de revenir en France avec Philippe et Dieudonné. Une grande bataille est livrée sous les murs de Paris, et la victoire serait demeurée aux traîtres de Lausanne sans le cor féérique de Dieudonné.

9943-9986. 2^o) Siège de Lausanne. — Les traîtres s'enfuient. Charles le Chauve les poursuit jusqu'à Lausanne, qu'il assiège.

9987-10292. Destruction de Montluisant par le roi de Maillogre; mort de Dorame; captivité de Supplante et de Dagobert. — Pendant que ces événements se passent en France, la reine Dorame et sa belle-fille sont assiégées une fois de plus dans la ville de Montluisant. Josué, roi païen de Maillogre et Aumarie, ayant entendu parler de la beauté de Supplante, s'était mis en tête de l'épouser. Un fameux enchanteur, Balan d'Escalonne, lui avait offert ses services, et, grâce à ses conjurations, la ville de Montluisant est prise. Guillaume d'Estrigon, qui la défendait, est tué. Dorame, pour échapper au déshonneur, se donne la mort en se précipitant du haut des murs. Supplante, endormie par les maléfices de Balan, est emportée par lui et livrée au roi Josué. Pour le petit Dagobert, l'enchanteur frappé par sa beauté l'emmène dans sa ville d'Escalonne, avec l'intention de l'élever comme son fils. Ce Balan, tout nécromancien qu'il est, a d'assez bonnes intentions; il fournit à Supplante, que le roi Josué veut épouser sans délai et qui se désespère, les moyens de répondre à l'amour de son nouvel époux sans que sa vertu soit mise en danger: c'est un anneau qu'elle portera au doigt la nuit et qui donnera à Josué l'illusion qu'il a fait d'elle «son vouloir et son bon».

10293-11123. Suite du siège de Lausanne. — Pendant ce temps, Charles le Chauve, Philippe et Dieudonné sont toujours au siège devant Lausanne. Les assiégés font une sortie; les Français ont le dessous: Dieudonné, qui a oublié son cor dans sa tente, ne peut appeler à son aide les chevaliers féériques; il est pris, ainsi que son père Philippe. Les traîtres se disposent à les mettre à mort, quand l'évêque Lancelin, qui s'est fait prendre volontairement pour pouvoir les rejoindre dans leur prison, leur apporte le précieux cor. Dieudonné le fait retentir et la délivrance ne tarde pas.

5^o) *Quatrième série d'aventures; en pays sarrasin:*
Dieudonné à la recherche de sa femme et de son fils.

11124-11384. Dieudonné rencontre Corsabrine. — Dieudonné a délivré son père et retrouvé son aïeul, mais il a laissé à Montluisant sa femme Supplante et son fils Dagobert. De fâcheuses nouvelles lui arrivent de Hongrie: Montluisant a été pris, puis abandonné par les Sarrasins d'Aumarie; Dorame a mis fin à ses jours; Supplante a été enlevée par le roi Josué; quant à Dagobert, on ne sait ce qu'il est

devenu. Dieudonné chevauche donc vers Montluisant; de là il se met en mer dans l'espoir de débarquer à Aumarie, mais il est arrêté par la flotte du soudan de Damas. Grâce au cor enchanté, les païens sont exterminés, le soudan tué, et la fiancée de ce prince, fille du roi des Indes, lui est amenée. Elle lui conte son histoire: son nom est Corsabrine; le soudan de Damas avait demandé sa main au roi des Indes, son père, et, se voyant refusé, l'avait enlevée. Elle est si belle, que Dieudonné enflammé d'amour oublie dans ses bras les serments qu'il a faits à Supplante. C'est là une faute sans excuse, d'autant plus grave qu'il a fait «son vouloir» de la païenne avant d'avoir pris la précaution de la faire baptiser; aussi les dons de la fée perdent-ils une seconde fois leurs vertus.

11385-11786. Bataille d'Aumarie. — Dieudonné aborde à Aumarie, où se trouve Supplante. Une grande bataille est livrée aux païens, mais Dieudonné a beau souffler dans son cor, les sept mille cavaliers n'arrivent pas à son secours. Son armée est exterminée; lui seul parvient à s'échapper. Corsabrine reste prisonnière du roi d'Aumarie, qui n'abuse pas des droits que la victoire lui donne sur elle; et comme, en bonne Sarrasine, la princesse peut mentir impunément, elle fait accroire à Josué que, veuve du sultan de Damas tué par Dieudonné, elle en est demeurée enceinte. Sur ce, Josué, qui est justement le neveu du soudan, déclare qu'il va la conduire à Damas et lui faire recueillir l'héritage de son oncle. Corsabrine ne pouvait rien demander de mieux, et, tout en étant chrétienne de cœur et de pensée, elle se laisse couronner sultane de Damas.

11787-12062. Dieudonné à Rome. — Dieudonné, échappé du désastre d'Aumarie, reprend la mer et aborde en Italie près de Rome. Il apprend que la ville est menacée par le roi païen d'Acre, nommé Abel. Il va proposer ses services à l'empereur de Rome Valérien, qui l'accueille avec joie. Mais ses prouesses et celles de l'empereur ne peuvent prévaloir contre les mécréants: l'empereur et lui sont retenus prisonniers. Il est vrai que le pape, à la nouvelle de leur défaite, oblige tous les prêtres et les moines, les cardinaux et les évêques à prendre les armes. Avec cette troupe, plus nombreuse que la première, il arrache la victoire aux mécréants; mais le roi d'Acre a eu le temps de regagner ses vaisseaux et d'emmener en Syrie ses deux prisonniers.

12063-12249. Captivité de Dieudonné et de Valérien à Acre — Pour savourer le plaisir de la vengeance, il ne veut pas les faire trop vite mourir: il les met au pain et à l'eau et les oblige à des travaux pénibles de manœuvres et de terrassiers.

12250-12528. Le roi d'Acre épouse Corsabrine. — Pendant qu'ils sont ainsi durement menés, le roi Abel d'Acre, leur maître, entend vanter la beauté de la sultane Corsabrine de Damas, devenue mère d'un enfant qu'elle doit à Dieudonné, mais dont elle attribue la paternité au sultan de Damas, son défunt mari. On fait aisément entendre au roi Abel qu'en épousant la dame il obtiendrait la tutelle du jeune enfant et la régence du pays de Damas. Pour mieux assurer le succès de

ses vœux, Abel va demander l'appui du roi d'Aumarie, auquel Corsabrine doit sa couronne. Grâce à cet intermédiaire, la proposition est accueillie sans trop de regrets, bien que la sultane n'ait pas, comme la reine Supplante d'Aumarie, un anneau préservateur. Le bruit des fêtes données à Acre à l'occasion de ce mariage parvient aux oreilles des deux prisonniers; on imagine les tourments et la fureur de Dieudonné.

12529-12995. Révolte de Dieudonné; il se fait reconnaître de Corsabrine. — Dieudonné demande à son gardien la permission d'aller voir l'entrée des princes et des princesses dans la ville. Pour réponse il reçoit des coups de bâton accompagnés de menaces et d'injures. Quelques jours après, voyant un Sarrasin manger une pièce de chair qu'il ne lui fait pas partager, il la lui prend des mains et la mange; le gardien le frappe à nouveau; exaspéré, Dieudonné lui fracasse la tête d'un coup de pierre. On se précipite sur lui, on l'enchaîne et on le conduit au palais devant Abel et Corsabrine. Dieudonné, après de vains efforts pour se faire reconnaître de la sultane qui ignorait tout de son sort, prend le parti de raconter au roi Abel, en présence de la dame, comment il a tué jadis le sultan de Damas et ramené la sultane au roi Josué d'Aumarie. Corsabrine, cette fois, le reconnaît; elle n'en manifeste rien, mais s'arrange pour faire différer le supplice du chrétien, afin d'en rendre témoins, dit-elle, le roi d'Aumarie et tous les princes parents du soudan. Ainsi devenue l'arbitre du sort de Dieudonné, elle lui offre la liberté s'il veut la conduire en France et l'épouser. Dieudonné refuse: il est marié et n'a pas oublié ce qu'il lui en a coûté d'être infidèle à Supplante. Irritée de ce refus, Corsabrine fait remettre Dieudonné en prison, à un régime plus sévère, espérant ainsi venir à bout de sa résistance.

12996-13467. Dieudonné retrouve Supplante. — Cependant Abel invitait ses parents et alliés, et d'abord le roi d'Aumarie, à venir prendre le plaisir du supplice de deux princes chrétiens. Le messager ne trouve pas le prince Josué d'Aumarie, mais seulement la reine Supplante. Introduit auprès d'elle, il lui apprend que l'un des deux chrétiens est Dieudonné. A cette nouvelle imprévue, la reine s'empresse de se rendre à Acre, dans l'espoir de sauver les jours du premier époux auquel, en dépit des apparences, elle est demeurée fidèle. Elle obtient d'abord du roi d'Acre de retarder le supplice, pour en rendre témoin son époux le roi d'Aumarie. Puis, dans ses entretiens avec Corsabrine, elle a soin de cacher les vrais motifs de l'intérêt qu'elle porte aux prisonniers, tout en avouant qu'elle est chrétienne et qu'elle a épousé contre son gré le roi d'Aumarie. Corsabrine, plus confiante, raconte à son amie comment elle avait jadis connu Dieudonné, qui l'avait rendue mère. „J'aurais pu le sauver, dit-elle, mais il refuse de me conduire en France et de m'y épouser, alléguant un précédent mariage“. Voilà Supplante en proie à deux sentiments contraires: elle s'indigne de l'infidélité jadis commise par Dieudonné, mais elle est touchée de la résistance qu'il oppose maintenant à sa rivale. Et, ce dernier sentiment se montrant le plus fort, elle donne le change à la sultane pour faire de celle-ci l'ins-

trument de la délivrance de son époux. «Ce chrétien, lui dit-elle, n'a pu résister à vos charmes; il n'a voulu que vous éprouver par d'ap-parents refus. Permettez-moi de le voir secrètement, je vous promets de le décider à vous contenter». Enchantée de cette proposition, Corsabrine fait conduire Supplante au cachot de Dieudonné, qui était loin de s'attendre à une telle visite. Les explications sont d'abord assez embarrassées: Supplante reproche à son époux ses tendres relations avec une Sarrasine; Dieudonné demande comment elle ose l'accuser, elle, devenue la reine d'Aumarie. La dame alors explique les vertus de l'anneau que lui a donné Balan. Convaincu, Dieudonné demande le pardon de sa faute, et l'obtient. Il s'agit maintenant de le faire échapper au supplice, et voici ce que Supplante imagine: Dieudonné répondra aux avances de Corsabrine, et, pour que cela ne tire à aucune conséquence, elle s'arrangera pour faire accepter par Corsabrine l'anneau qui lui a permis à elle-même d'échapper aux exigences de son deuxième mariage. Il en est fait ainsi. Corsabrine obtient de son époux le roi Abel la permission de passer la nuit dans l'appartement de sa royale hôtesse. Dieudonné, tiré de prison et conduit près des deux dames par un chambellan dévoué, partage, sans dommage pour personne, le lit de Corsabrine.

13468-13799. Dieudonné, Supplante et Corsabrine tentent de s'enfuir d'Acre; ils échouent. — Il est ensuite aisément convenu que les deux dames, secondées par le chambellan, quitteront furtivement la ville, emmenant avec elles les deux prisonniers, et que tous se rendront en France. La nuit suivante, le plan est exécuté. Au nom de la reine, le portier de la ville n'hésite pas à laisser passer; et, comme il pourrait avertir le roi d'Acre de ce départ inattendu, on juge à propos de prévenir son indiscretion et Dieudonné lui passe une épée au travers du corps. Mais le pauvre portier n'était pas le seul obstacle à leur retour en terre chrétienne: à peine le vaisseau qui les attendait les a-t-il éloignés du rivage de Syrie qu'il fait une funeste rencontre, celle du roi Josué d'Aumarie qui cinglait vers Acre pour rejoindre sa femme. Dans la lutte qui s'engage, Josué est tué, mais les deux reines sont prises, ainsi que Dieudonné et l'empereur Valérien. Tout ce monde est reconduit à Aumarie. Les deux princes chrétiens sont remis en prison, en attendant leur supplice. Supplante est condamnée à être brûlée vive; mais comme elle se déclare enceinte du roi Josué, on attendra sa délivrance pour la faire périr. Corsabrine seule parvient à se tirer d'affaire en se disant victime d'un complot et en déclarant que les chrétiens l'ont enlevée de force; on la ramène à Damas.

13800-13896. Dieudonné s'échappe de sa prison. — Les murs de la prison où on a jeté Valérien et Dieudonné sont battus par la mer. A bout de forces et de courage, Dieudonné veut en finir avec la vie. Il ronge les cordes qui le ligotent et se précipite dans la mer. Un secours auquel il ne s'attendait pas lui arrive: c'est le «luiton» Maufuné qui, avec la permission de la fée Gloriande, se trouve là précisément pour l'empêcher de se noyer. Il le reçoit sur son dos et l'emporte à travers la mer.

13897-14099. Dieudonné retrouve Dagobert à Escalone. — Maufuné conduit d'abord Dieudonné à Escalone, où il doit tirer son fils Dagobert des mains du roi de la ville, l'enchanteur Balan. A Escalone, Maufuné prend la figure d'un singe et prie Dieudonné de le conduire, comme jongleur, au palais du roi. Celui-ci justement est à table, ayant à sa droite le jeune Dagobert. Le singe saute sur la table, brise et renverse tout, saisit un couteau et tue un Sarrasin qui était près du roi. Balan se lève, demande ses armes, et pour mieux se protéger jette un charme magique; Maufuné réplique par un autre charme, supérieur au précédent. Balan, effrayé, demande à parlementer. Maufuné le somme, sous peine de mort immédiate, de rendre Dagobert à son père Dieudonné et de recevoir le baptême, ce à quoi consent aussitôt Balan.

14100-14400. Dieudonné retourne à Aumarie délivrer Supplante et l'empereur de Rome. — Maufuné, Dieudonné, Dagobert et Balan partent ensuite pour Aumarie. Grâce aux dons de la fée, que Maufuné a rapportés à Dieudonné, les Sarrasins d'Aumarie sont vite vaincus; ceux qui ne sont pas massacrés doivent se convertir; Supplante et Valérien sont délivrés.

14401-14584. Retour de l'empereur à Rome, de Dieudonné et Supplante à Montluisant. — Tous les prisonniers sont maintenant sauvés. Dieudonné aurait bien voulu, avant de rentrer en pays chrétien, pousser jusqu'à Damas pour ramener le fils qu'il avait donné à la reine Corsabrine; mais il en est détourné par la jalousie de Supplante. La caravane cingle donc directement vers Rome, où l'empereur Valérien reprend possession de son trône; puis Dieudonné, Supplante et Dagobert regagnent Montluisant.

6^o) *Les dernières années.*

14585-14895. Dieudonné à Paris. — Après avoir repris contact avec la Hongrie, Dieudonné décide d'aller en France revoir son père Philippe qui en est maintenant le roi: après la prise de Lausanne, Charles le Chauve a en effet abdiqué en faveur de Philippe et s'est fait ermite. Dieudonné arrive au moment où les amis de Butor et de Gonbaut, — la race des traîtres renaît sans cesse, — après s'être emparés de Paris et avoir assassiné Charlot, ont fait Philippe prisonnier et l'ont remplacé par Amauri de Bretagne, qu'ils ont couronné roi. Grâce à son cor enchanté, Dieudonné a facilement raison de tous ces rebelles, et, pour empêcher à l'avenir les Parisiens de disposer de la couronne de France, il est décidé que l'on ne reconnaîtra comme roi que qui aura été sacré à Reims.

14896-15083. Les dernières années de Dieudonné et de Supplante; leur mort; leur béatification. — Quand Dieudonné a ainsi remis son père sur le trône et rétabli l'ordre en France, la fée Gloriande lui fait savoir que la volonté de Dieu est qu'il renonce à la succession royale, transmette ses droits à son fils Dagobert et se rende dans un ermitage pour y faire pénitence et obtenir le pardon de ses

péchés. Dieudonné obéit, prend congé de son père et de son fils, et se rend, avec la reine Supplante, sur les bords de la Gironde¹. Ils y construisent une cellule et emploient à passer gratuitement les voyageurs le temps que leur laisse le soin de prier Dieu. Un beau jour, ils sont sauvagement massacrés par des brigands. Mais à peine ont-ils rendu l'âme que leur ermitage se remplit d'une éblouissante clarté; les gens du pays accourent; on trouve sur leurs corps un parchemin qu'une main céleste y a déposé et qui ordonne de voir en Dieudonné saint Honoré et en Supplante sainte Foi. De nombreux miracles ne tardent pas à attester la sainteté des deux martyrs.

4^{ème} partie: vers 15084-fin:

histoire des deux fils *Dagobert* et *Corsabrin*.

15084-15299. Attaque de Rome par Corsabrin. — Dix-sept ans ont passé depuis que Dieudonné est revenu d'Aumarie après toutes ses aventures en pays sarrasin. Dagobert a succédé à son grand-père Philippe. Corsabrin, de son côté, a grandi et est devenu soudan de Damas. Il a été élevé dans la foi sarrasine et ignore que Dieudonné est son père. Plein de haine pour les chrétiens, il se joint à l'armée que le roi Abel d'Acre a rassemblée pour envahir les pays d'occident et se venger des maux que lui ont causés Dieudonné et l'empereur Valérien. Il est un des plus ardents à l'assaut donné contre Rome, et c'est lui qui tue le pape d'un coup d'épée et fait prisonniers l'empereur Valérien et son fils Otevien.

15300-fin. Reconnaissance de Dagobert et Corsabrin; conversion de ce dernier. — Après une lacune, où l'auteur devait probablement nous montrer Dagobert venant au secours de Rome, nous voyons une entrevue qui se termine par une reconnaissance des deux frères. Ils se rendent ensemble à Damas chercher Corsabrine, qu'ils ramènent à Rome. Là l'empereur et son fils sont délivrés de prison; Corsabrin et sa mère se convertissent. Dagobert rentre en France où il continuera de régner sagement et fondera l'abbaye de Saint-Denis. Quant à Corsabrin, il mènera probablement une vie exemplaire et rachètera ses erreurs passées, puisqu'après sa mort il deviendra saint Innocent.

Mais la perte des derniers feuillets du manuscrit nous prive des détails de son histoire².

¹ A Blaye, précise P. Paris, p. 122, par suite d'une fausse lecture de *au lès* «du côté, dans la région (de)», expression qui pourtant revient nombre de fois dans la chanson. D'autre part, Blaye n'apparaît dans les chansons de geste que sous les formes *Blaive(s)*, *Bleve*, *Bloive*, *Blavie(s)*, *Blivie*, *Blave(s)*, jamais *Blés* (cf. E. Langlois, *Table...*, p. 98).

² Peut-être aussi, mais c'est peu probable, le récit se continuait-il longuement encore, nous instruisant en particulier des aventures d'Otevien, fils de l'empereur Valérien, comme peuvent porter à le croire les v. 12538-47:

Le plan général de la chanson est, on le voit, fort simple: l'histoire du héros principal, longuement développée, est encadrée par l'histoire sommaire de ses ascendants et de ses descendants. Et cette histoire se ramène, elle aussi, à des éléments peu compliqués: lors de sa naissance, le héros a été traîtreusement enlevé à ses parents; devenu jeune homme, il se met en quête de son père et de sa mère, également victimes de trahisures et de violences; marié et père, il se voit aussi enlever sa femme et ses enfants, et il va à leur recherche comme il a été à celle de ses parents; finalement, et à la suite des plus extraordinaires aventures, tout le monde se retrouve, les méchants sont punis, la paix est partout rétablie, et le héros, après une fin édifiante, meurt martyrisé et devient un saint¹.

Mais ce thème assez simpliste est chargé d'un tel luxe de détails, dissimulé sous tant d'épisodes et d'incidents divers, qu'il échappe par

De cel Otevien . . .

Furent puis doy enfans . . .

Dont li uns fu clamés Chevalier au Liön,

Et li autre Florus, si con lisant trovon;

Se le nourri Climens a Paris sa maison,

Ensi que chi après vous feray mencion.

Il y a là en effet l'annonce de tout un développement qui ne nous a pas été conservé.

¹ On notera comme la chronologie des événements est nettement marquée. Le poème débute par l'installation de Melsiant-Charles le Chauve sur le trône de France. La même année, ce roi se marie (v. 325). L'année suivante, il a un fils, Philippe (v. 328); deux ans après, un autre fils, Charlot (v. 330). A 18 ans, Philippe, chassé par son père (v. 337), se rend en Hongrie, arrive à Montluisant, tue Merlengier, est fiancé à Dorame (v. 2836), qu'il épouse un certain temps après (v. 3297). Les deux époux restent «longtemps» sans avoir d'enfant (v. 3344); enfin Dieudonné est conçu. Philippe a donc entre 20 et 25 ans. Il part pour Jérusalem avant que naisse son fils Dieudonné. Celui-ci, recueilli peu après sa naissance par Guillaume d'Estrigon, reste chez son père nourricier jusqu'à l'âge de 16 ans (v. 4588). Il épouse Supplante quelques mois plus tard, et la quitte une semaine après son mariage (v. 6852), la laissant enceinte de Dagobert. Quand il délivre sa mère Dorame, celle-ci est restée 18 ans dans la prison de Butor (v. 6532). D'autre part, son père Philippe est parti pour la Syrie il y a un peu plus de 18 ans (v. 7213, 7240). Toutes ces indications concordent pour fixer à 18 ou 19 ans l'âge de Dieudonné lorsqu'il rentre à Estrigon peu après la naissance de Dagobert (vv. 7672-73). Après sa lutte contre les traîtres et ses aventures à Aumarie et à Rome, c'est-à-dire après environ 7 ans, comme le montre la suite, Dieudonné est fait prisonnier par le roi Abel et mené à Acre. Dans la première année de son séjour naît Corsabrin. Or à ce moment Dagobert, qui a été enlevé l'année précédente par Balan à l'âge de 7 ans (v. 10069), a donc 8 ans, et son père 26 ou 27. Dieudonné rentre à Montluisant après 2 ans de séjour en Syrie (v. 14514), et l'auteur précise que Dagobert a alors 9 ans (v. 14589). Trois ans plus tard, Dieudonné se retire dans un ermitage (v. 14896), donc à 30 ans environ, laissant le trône de France à son père Philippe. 17 ans après sa lutte contre Dieudonné, Abel d'Acre vient attaquer les pays d'Occident (v. 15090). Dagobert a donc 25 ans, et il a remplacé Philippe quand il se réconcilie avec Corsabrin, qui en a environ 17.

endroits au lecteur même attentif. A chaque page des personnages nouveaux apparaissent, Français et Sarrasins, papes et empereurs, chevaliers et clercs, géants et nains, espions et traîtres; la scène se déplace sans cesse, se transportant de France en Italie et en Hongrie, puis à Constantinople, à Jérusalem, dans des contrées indéterminées; le merveilleux se mêle au réel, la fantaisie à l'histoire; et c'est l'entrelacement de tous ces éléments qui fait parfois paraître si emmêlé le fil du récit.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on ait reproché, et de façon très catégorique, à l'auteur de n'avoir pas su composer. « Il ne faut pas espérer trouver ici la moindre unité de composition, écrit Paulin Paris¹, et l'auteur aurait pu, sans rendre son plan plus défectueux, passer ainsi de Charles le Chauve aux derniers descendants qu'il aurait jugé à propos de lui donner ». Et Léon Gautier de reprendre en écho: « Dans *Charles le Chauve* il y a dix chansons qui se suivent et sont à peine reliées l'une à l'autre. Le personnage principal change dix fois, et le lecteur, effaré, ne sait plus où fixer son regard »².

Mais ces deux critiques, les seuls qui se soient un peu longuement occupés de notre poème, l'ont lu assez rapidement; et même il est probable que Léon Gautier ne l'a pas lu du tout. Le résumé qu'il en donnait dans sa première édition³ était tellement inexact qu'il passait totalement sous silence le rôle de Dieudonné, qui est pourtant, et de beaucoup, le héros principal. Paulin Paris en ayant fait la remarque⁴, Léon Gautier reconnut l'insuffisance de sa documentation⁵ et donna une autre analyse dans sa seconde édition⁶, mais sans recourir davantage au texte, se contentant d'abrégé, selon son propre aveu, le résumé que Paulin Paris avait donné entre temps dans *l'Histoire littéraire de la France*. Or ce résumé, exact en gros, était insuffisamment élaboré et restait trop touffu, ce qui explique la sévérité des jugements qui viennent d'être rapportés. Paulin Paris pourtant, un peu plus loin⁷, atténue le sien: il faut reconnaître, dit-il, que « le poème n'est pas composé sans une certaine habileté. Les personnages se quittent et se retrouvent d'une façon assez ingénieuse; nous les suivons jusqu'à la fin: ils deviennent les uns chrétiens, les autres moines et ermites, de Sarrasins, de rois ou de chevaliers qu'ils étaient auparavant. » C'est très juste; mais si parfois les aventures s'enchevêtrent de telle façon qu'on perd le fil du récit, cela tient moins au manque de netteté dans le dessein primitif qu'au foisonnement et à la prolixité des développements, — ce qui était une nécessité du genre, — à la maladresse de l'expression, et surtout à ce principe d'intercalément des épisodes qui était un des grands procédés de la composition épique et romanesque⁸.

¹ *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 124, année 1873.

² *Epopées françaises*, II, p. 467, 2^e éd., 1892.

³ 1865, t. I, pp. 454-57.

⁴ *O. l.*, p. 125.

⁵ II², 430 note et 448 note.

⁶ II, pp. 430-35. ⁷ P. 124.

⁸ Voir plus loin, p. 350, les formules qui marquent l'interruption d'un récit (« or lairai de . . . ») et annoncent l'amorce d'un récit diffèrent (« si dirai de . . . »), après lequel l'auteur reviendra au premier. Cf. aussi le savant balancement dans le double duel des vers 8746-9576.

Quant à l'accusation de former dix chansons et non une seule, elle est, elle aussi, tout à fait exagérée, et il faut l'imputer en partie au titre trompeur sous lequel on a désigné l'œuvre jusqu' à présent et qui a amené Léon Gautier à accuser le vieux rimeur d'avoir voulu duper ses auditeurs « en promettant de leur donner la geste de Charles le Chauve »¹. Dans la réalité, il en est, on l'a vu, tout autre chose : la chanson est celle de Dieudonné, au moins autant que la *Chanson de Roland* est celle de Roland ; et les autres personnages royaux, Charles le Chauve, Philippe, Dagobert, n'y figurent qu'à titre accessoire, comme ancêtres ou descendants du héros principal, et plus ou moins mêlés à ses aventures.

D'autre part, l'auteur avait pour but essentiel moins de faire un récit simple et facile à suivre que d'intéresser et d'émerveiller ses auditeurs, de captiver et retenir leur attention. Pour cela, il a multiplié les épisodes, tâché de renouveler sans cesse l'intérêt par l'alternance des scènes, la diversité des personnages et des lieux, la variété des tons ; et, somme toute, il n'y a pas trop mal réussi. On est assez étonné de ne pas s'ennuyer à la lecture de ses 17 000 alexandrins. Ce qui ne veut pas dire que *Dieudonné* soit un chef-d'œuvre ; c'est au contraire le produit type d'un genre littéraire en pleine décadence. A ce titre même, il ne manque pas d'intérêt ; et de plus, il a, sur la plupart des autres poèmes épiques de son époque mâtinés de romans d'aventure, *Baudouin de Sebourg*, *le Bâtard de Bouillon*, *Tristan de Nanteuil*, *Florent et Ocievien*, *Hugues Capet*, etc., le mérite de n'être ni un remaniement ni une suite, mais une œuvre originale et indépendante, une « nouveauté », selon le mot de Léon Gautier.

III. Les éléments constitutifs du poème.

1^o) *L'histoire.*

La chanson de *Dieudonné de Hongrie* a des prétentions à la vérité historique : en maint passage l'auteur fait allusion à des documents d'où il aurait tiré son récit, documents latins en particulier ; même il invoque l'autorité la plus sérieuse du temps en matière d'archives historiques, celle de l'abbaye de Saint-Denis, nous faisant entendre qu'il a tout simplement mis en langue vulgaire une des nombreuses « chroniques » latines de ce monastère relatives aux anciens rois de France. C'est ce qu'il annonce dès le début : „Ecoutez, seigneurs, dit-il, je vais vous faire entendre la plus belle chanson qui soit :

- 4 A Saint-Denis en France, là où riche abbie a,
Là en est le cronique, qui oïr le vaura ;

et c'est ce qu'il répète plus nettement encore un peu plus loin (vv. 3393-96) :

Or commence canchon de haute auctorité,
Estraitte du latin, en ronmant ordené,
Tout ensi que li fais si en sont saielé
A Saint-Denys en France, où il a riche abbé.

¹ I¹, p. 456.

A d'autres endroits, il se réfère à l'«histoire» (si *l'istore* ne ment 269, 3995, 7615, 10074; si con *l'istore* crie 1361, 2060, 4465, 7095, 14390; or(e) nous dist *l'istore* et va chertefiant 3797), à «l'écrit» ou au «brief» (ce nous dit *li escripts* 4130, 5323, 5963; ensement le tesmoigne *li briès* et *li escripts* 6418), à «la lettre» (si con *la lettre* crie 15494), à «l'autorité» (ce dit *l'auctorité* 3391, 3688, 5011, 14451, 14722, 15613), à «la chanson» (si con dist *le kanchon* 6806, 8530, 8865, 9667, 9930, 13221, 14612), à des livres ou à des témoignages écrits (si con je truis lisant 3357, 7159; se trouvons nous lisant 9985; ce tesmoigné le voi 3823).

Mais on sait ce que valent ces renvois à des documents d'archives: c'était un procédé courant chez les trouvères de vouloir authentifier leurs œuvres en les donnant comme traductions d'œuvres latines plus anciennes, et de les faire ainsi bénéficier du double prestige que conférait l'antiquité d'une part et, de l'autre, la savante et sérieuse langue latine. A combien de poèmes et de romans les Chroniques de Saint-Denis en particulier n'ont-elles pas servi de chaperon: *Berte aus grans piès*, *les Enfances Guillaume*, *Jehan de Lanson*, *Girard de Vienne*, *le Mo-niage Guillaume*, *Ogier le Danois*, *la Mort Aimeri de Narbonne*, etc.¹

Certes, Charles le Chauve, Philippe, Dagobert, qui reviennent si souvent dans la chanson, sont des noms historiques, portés par des rois de France; mais à cela se borne toute l'historicité du poème. Les rapports de filiation entre ces personnages n'ont rien de commun avec la généalogie réelle de nos rois; les dates véritables sont complètement brouillées, Dieudonné totalement inconnu des chroniques carolingiennes. Quel crédit accorder à une histoire de France racontée comme suit: le premier roi chrétien fut Clovis; ses descendants gouvernèrent le pays pendant de nombreuses années, mais s'éteignirent avec Clotaire; le dernier prince de sang royal, qui était duc de Bretagne, avait été empoisonné par un grand seigneur ambitieux et cruel, le comte Guillaume de Montfort, qui convoitait le trône; à prix d'or Guillaume s'était acquis des partisans; il allait être élu roi par l'assemblée des douze pairs de France, quand Dieu intervient et fait savoir par un de ses anges que le futur roi de France doit être le roi Melsiant de Hongrie, qui est païen, qui a juré d'exterminer les chrétiens, et qui justement vient d'envahir la France et marche sur Reims: une trêve est conclue, Melsiant et Guillaume de Montfort assistent côte à côte à la messe dans la cathédrale de Reims, quand, par un miracle dont sont témoins tous les assistants, la Sainte Ampoule descend du ciel et vient se poser sur l'épaule de Melsiant, le désignant ainsi comme l'élu de Dieu; Melsiant, touché par la grâce, se convertit et prend le nom de Charles le Chauve, au grand dépit de Guillaume de Montfort écarté du trône.

Que penser aussi de la suite? Charles le Chauve, devenu roi de France, épouse Marguerite de Berry et en a deux fils, Philippe et Charlot Laudet. Philippe à son tour épouse Dorame, fille d'Hilaire le roi de Mont-

¹ *Baudouin de Sebourg*, lui, se réfère à une chronique conservée «à Saint-Amant à Bruges»; *Hélias* renvoie "al mostier saint Fagon"; etc.

luisant en Hongrie, et devient lui-même roi de Hongrie. Il a pour fils Dieudonné, qui épouse Supplante, fille d'un comte hongrois, Guillaume d'Estrigon. Du mariage de Dieudonné avec Supplante naît Dagobert, qui recevra le trône de France à la mort de son grand-père Philippe, lequel avait succédé à Charles le Chauve. Des amours adultères de Dieudonné et de Corsabrine, la fille du roi d'Inde, naît Corsabrin, qui, ramené en France, se réconcilie avec son demi-frère Dagobert et se convertit. Et pour comble, Dieudonné, Supplante et Corsabrin deviennent respectivement après leur mort saint Honoré, sainte Foi et saint Innocent!

Il y a là bouleversement total des données historiques, confusion complète des époques et des noms. Est-il besoin de rappeler qu'en réalité Charles le Chauve, qui régna de 840 à 877, était le fils de Louis le Pieux, lui-même fils de Charlemagne; qu'il a épousé non pas Marguerite de Berry, princesse d'ailleurs inconnue, mais Ermentrude, fille d'Eudes comte d'Orléans, et qu'il a eu pour fils et successeur, non Philippe ni Charlot¹, mais Louis surnommé le Bègue². Quant à Dagobert, bienfaiteur plutôt que fondateur de l'abbaye de Saint-Denis³, loin d'être son arrière-petit-fils, il est de beaucoup antérieur à lui, ayant régné de 623 à 639.

Même désinvolture à l'égard de l'histoire religieuse, les vies de saint Honoré, de sainte Foi et de saint Innocent telles que nous les ont rapportées les hagiographes ne présentant rien de commun avec les aventures prêtées par notre auteur à Dieudonné, Supplante et Corsabrin³.

Fantaisie encore au sujet des personnages secondaires: Guillaume de Montfort (36, 75, etc.), grand trésorier de France (45), qui essaye de se faire élire roi après la mort de Clotaire⁴; Amauri de Bretagne (14611),

¹ Ce Charlot vient peut-être de *Huon de Bordeaux*, poème où le personnage de Charlemagne représente Charles le Chauve, et où Charlot, fils de Charlemagne, tué par Huon, représente Louis l'Enfant (= Louis le Bègue), fils de Charles le Chauve. Voir *Romania*, VIII, pp. 1-11.

² Dagobert n'est pas le fondateur de l'abbaye de Saint-Denis. Celle-ci existait avant lui. Mais il l'a prise sous sa protection particulière et l'a enrichie par une série de dons somptueux. Cf. Barroux, *Dagobert roi des Francs*, Payot, 1938, p. 195 et suiv.

³ Faut-il voir là, avec P. Paris, *o. l.*, p. 124, « quelques précieuses légendes populaires » que notre poème, à défaut des hagiographes, aurait conservées? Il est permis d'en douter.

⁴ Il n'est guère probable qu'il y ait là un souvenir de Simon de Montfort, quatrième fils de Simon IV et frère d'Amauri de Montfort, qui quitta la France vers 1236 par suite d'une discussion avec Blanche de Castille, et se retira en Angleterre, pays de sa mère. Il sut y gagner les bonnes grâces du roi Henri II, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en 1258 à la tête des barons révoltés. Il se fit donner la présidence d'un conseil de 24 seigneurs chargés de réformer l'Etat, gagna sur Henri III, qui avait pris les armes pour défendre son trône, la bataille de Lewes et l'y fit prisonnier avec son fils Edouard (1264). Mais Edouard parvint à s'échapper et fut victorieux l'année suivante au combat d'Evesham où périt Montfort. — On pourrait aussi penser à l'affaire de la succession de Jean III de Bretagne, mort en 1341,

qui est proclamé roi à la place de Philippe (14793); – le chevalier normand Guicart, qui devient roi de France en l'absence de Charles le Chauve (9688), et dont le nom est sans doute un écho de celui du fameux Robert Guiscard, un des aventuriers normands qui fondèrent au XI^e siècle le royaume de Naples.

Fantaisie toujours à l'égard des autres allusions historiques: origine des fleurs de lis, emblème de la royauté française, que Dieu aurait envoyées à Clovis (8), alors qu'elles n'ont été adoptées officiellement que sous Louis VII; – miracle de la Sainte-Ampoule, reporté du baptême de Clovis à l'élection de Charles le Chauve¹; – origine du sacre à Reims des rois de France: Amauri de Bretagne, ayant usurpé le trône de France, s'était fait couronner à Paris; pour l'écarter, on décida que seul serait roi légitime celui qui aurait été couronné à Reims (14795–14800)²; – vacance du trône après la mort de Clotaire, donné comme lointain successeur de Clovis (12–15), et nécessité d'une élection, alors qu'en réalité Clotaire était le fils de Clovis, et qu'il laissa après lui deux fils, Sigebert et Chilpéric, qui se partagèrent son royaume; – élection du roi par les douze pairs de France (52, 78, 86, 89, 113, etc.), ce qui est un anachronisme, les pairs n'ayant commencé à être distingués des autres barons qu'à partir de la dynastie capétienne³; – conquête du

qui provoqua une guerre qui devait durer 23 ans et allumer l'incendie dans toute la France. La succession fut disputée entre le frère du défunt, Jean de Montfort, et sa nièce, Jeanne, mariée à Charles de Blois, lequel était un neveu de Philippe VI. Le roi de France prit parti pour ce prétendant; Montfort fit appel à Edouard III d'Angleterre, qui trouva là une occasion d'intervenir en France.

¹ Une vague allusion pourtant y est faite à propos de Clovis, qui «se baptisa Pour la sainte miracle que Diex li demoustra» (v. 9).

² Le premier roi de France qui ait été sacré est Pépin le Bref, qui reçut l'onction des mains de l'évêque Boniface (le futur évangelisateur de la Germanie) au début de l'an 752, puis une seconde fois dans l'été de 754, à Saint-Denis, des mains du pape Etienne II. Le premier sacre à Reims fut celui de Louis le Pieux, père de Charles le Chauve, auquel procéda en octobre 816 le pape Etienne IV.

³ Cf. en particulier P. Guilhiermoz, *Essai sur les origines de la noblesse en France au m. â.*, p. 175. Le mot *pair* lui-même n'apparaît en ce sens qu'en 1216. Ajoutons cependant ceci, que l'auteur de *Dieudonné* ignorait très probablement: Clotaire II, roi des Francs, avait cédé de son vivant le royaume d'Austrasie à son fils Dagobert en 623. Mais le royaume ainsi concédé ne comportait qu'une Austrasie réduite, limitée aux Vosges, aux Ardennes, privée de riches cités, telles que Reims ou Verdun. D'autre part, Dagobert est forcé par son père d'épouser Gomatrade, sœur de Sichilde la seconde femme de Clotaire, et par suite sa marâtre. Ce mariage lui déplait, mais il se soumet moyennant compensation. Il demande à son père l'agrandissement de son royaume. «Pour sortir d'embarras, les deux rois désignèrent 12 grands réputés pour leur sagesse, et leur confièrent la tâche de réaliser un accord qui sauvegarderait les intérêts en jeu de part et d'autre. Curieuse préfiguration des 12 pairs, qui ne réapparaîtront dans l'histoire que près de cinq siècles plus tard, ce tribunal d'arbitres comprend déjà des prélats et des laïques, parmi lesquels – comme parmi les pairs, légendaires ceux-là, de Charlemagne, était le bon archevê-

royaume de Jérusalem, dont Philippe aurait été le second roi chrétien (3798); or des huit rois qui occupèrent le trône de Jérusalem entre sa prise par Godefroi de Bouillon en 1099 et sa reprise par Saladin en 1187, aucun n'a porté le nom de Philippe, et le second a été Baudouin II, le Baudouin de Sebourg de l'épopée; — histoire de Marados-Garcille, premier empereur chrétien de Constantinople (7160, 7719); — etc. Le seul fait qui, à première vue, puisse paraître exact, l'attribution à Dagobert de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, repose lui aussi sur une confusion, comme il a été dit plus haut.

Tout, pourtant, n'est pas absolument fantaisiste; et il y a cette chose curieuse que ce sont les faits historiques rapportés avec le moins de précision qui sont les seuls réellement véridiques. Ainsi la prétendue invasion de la France par le roi Melsiant de Hongrie après la mort de Clotaire semble pure imagination; or sous cette donnée romanesque se cache le souvenir d'événements qui se sont produits véritablement, mais qui se placent trois quarts de siècle après le règne de Charles le Chauve, sous les rois Raoul (923-936) et Louis IV d'Outremer (936-954). Au X^e siècle, en effet, comme en fait foi la Chronique de Flodoard¹, les Hongrois ont ravagé à diverses reprises l'Est de la France: en 926, ils sont au Sud des Ardennes, en Champagne, et menacent Reims; en 927, les populations s'enfuient, terrifiées par le faux bruit d'une nouvelle invasion; en 937, les environs de Reims sont saccagés, mais la ville échappe à la ruine complète de toute la région; en 951 et 954, la Champagne est de nouveau dévastée et la Bourgogne est atteinte; etc.

2^o) La géographie.

Elle est aussi flottante que l'histoire.

Une grande partie des événements racontés se passe en Hongrie. Dieudonné est fils du roi Philippe de Hongrie, lequel a succédé au roi Hilaire, dont il a épousé la fille Dorame.

Mais il semble qu'il y ait par endroits dans notre poème confusion entre la Hongrie et la Sicile. Ainsi, quand Philippe, banni de France, commence les pérégrinations qui lui vaudront tant d'aventures, il rencontre un pèlerin qui, venant de Terre-Sainte, lui résume comme suit son itinéraire (1081-87):

De Jherusalem viens; . . .

Au repairier decha, . . .

Arrivai à Brandis, qui sus mer est seant;

Je m'en vins en *Sezille*, un país moult plaisant,

Là où est une chité c'on clame Montluisant.

Et plus loin, quand Philippe décide d'aller conquérir de haute lutte contre le géant Merlengier la belle Dorame, fille du roi de Montluisant,

que Turpin — figure Arnoul, le sage évêque de Metz . . . Dagobert l'emporta: à l'Austrasie étaient restitués les territoires attenants» (R. Barroux, *o. l.*, p. 17).

¹ Pertz, *Mon. Germ. hist.*, SS., t. XIII, p. 579 et suiv.

dont le pèlerin lui a vanté les charmes, nous le voyons prendre la route suivante: France – royaume de Salernie (1345)¹, qui semble se placer entre la France et l'Italie, du côté de la Suisse ou de la Savoie – Lombardie (1783), dont l'auteur sait que c'est une plaine – Sicile enfin (1784), où se trouve *Montluisant* (1801).

Or, partout ailleurs dans le poème, *Montluisant*, – nom de fantaisie qu'on ne retrouve que dans *Lion de Bourges*, – est donné comme la capitale de la Hongrie, dont Philippe est devenu le roi:

3324 Or est li bers Phelipe sire de *Montluisant*;
 3342 Et Phelipes aloit en *Hongrie* regnant;
 3807 Or fu li rois Phelipes de deus roiaumes rois:
 C'est de Jherusalem . . .
 Et c'estoit de *Hongrie*, sire des *Honguerois*.

Mais comme le nom de Hongrie revient 35 fois dans le poème, tandis que la Sicile n'est mentionnée que dans les deux passages rapportés ci-dessus, il se peut qu'il y ait eu non pas confusion dans l'esprit du poète, mais graphie fautive du scribe aux vers 1086 et 1784, et qu'il faille y remplacer *Sezille* par *Hongrie*.

D'autre part, le fait que *Montluisant* soit présentée comme une ville située au bord de la mer:

10017 *Au port de Montluisant* arrivent leur chalant,

est indépendant de la confusion possible entre la Hongrie et la Sicile. En effet la Hongrie s'étendait alors jusqu'à l'Adriatique, et certaines chansons de geste du XIII^e et du XIV^e siècle font mention d'un «port de Honguerie» (cf. *Gaufrei* 1988), que *Clarisse et Floovent*, continuation de *Huon de Bordeaux*, appelle même «le Nuefport de Hongrie» (3588, 3893, 3992, 4020) ou «le Nuefport de Hongres» (3901)²

Une autre ville de Hongrie joue également un grand rôle dans notre chanson: c'est *Estrigon*, où Dieudonné est élevé jusqu'à l'âge de seize ans. Sa position n'est pas bien précise non plus. A lire un premier passage, elle se trouve à proximité de *Montluisant*: Dieudonné en effet a été déposé par le valet de Butor dans une forêt, à «cinq grandes lieues de *Montluisant*» (4031), et c'est là que l'a trouvé le comte Guillaume d'*Estrigon*, qui y était venu chasser à peu de distance de sa ville. De même aux vers 8180, 8200–202, etc., nous voyons qu'on «chevauche» facilement d'une ville à l'autre. Mais un autre passage nous montre les deux villes beaucoup plus éloignées: Dieudonné partant d'*Estrigon* pour aller à *Montluisant* «passe bos et montaignes et vax et placheis, Et va de ville en ville» (4968–69), ce qui représente une longue chevauchée, et arrive à la «Forest Soutaine» (5002), qu'il lui faut traverser, et qui

¹ Ce nom a dû être inspiré à l'auteur par la ville de Salerne, dont il ne connaissait pas bien l'emplacement.

² Ed. Schweigel, Marbourg, 1889, in-8°; t. 83 des «Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der roman. Philologie».

est si vaste qu'il s'y perd; un forestier lui assure même qu'il n'en pourra sortir à moins de quinze jours de marche (5066)¹.

Quoi qu'il en soit, Estrigon n'est pas, comme Montluisant, un nom de fantaisie: c'est la ville actuelle d'Esztergom, qui s'appelait en latin *Strigonium*. Cette ville figure dans *Berte aus grans piés* (118) sous la forme *Strigon*, var. *Strivon*. C'est la seule des villes hongroises citées par les chansons de geste qu'on puisse identifier à coup sûr². A part son nom, et qu'elle «siet dedens Hongrie» (4595), le poète ne sait rien de la ville; il en fait, comme de Montluisant, „une noble cité qui sus mer est bastie“ (4590); or Esztergom se trouve bien loin de la mer, au Nord-Ouest de Buda-Pest, sur le Danube.

Ce n'est pas un pur hasard si l'auteur de *Dieudonné* a assigné à la Hongrie et à la ville d'Estrigon un rôle si important dans son poème. Depuis la *Chanson de Roland*, nombre de chansons de geste avaient mentionné la Hongrie et les Hongrois³, et les chansons de la dernière époque leur avaient fait une place assez considérable: Savari dans la *Destruction de Rome* est le fils d'un duc de Hongrie; Otré, l'écuyer de Segart de Monbrun dans le *Chevalier au Cygne*, est né en Hongrie; dans les *Enfances Ogier*, Gaufrei épouse la reine de Hongrie, et le fils de celle-ci reçoit Flandrine, fille de Gaufrei et sœur d'Ogier; *Macaire*, *Berte aus grans piés*, *Parise la Duchesse*, *Girart de Roussillon*, etc., nous introduisent également à la cour de Hongrie.

C'est que, depuis le XI^e siècle, les rapports entre la France et la Hongrie étaient devenus assez fréquents. Installés en Europe centrale depuis la fin du IX^e siècle, les Hongrois avaient été convertis par des apôtres slaves; mais c'est sous des influences françaises qu'ils avaient reçu leur organisation religieuse et politique. C'est en effet Gerbert d'Aurillac, pape sous le non de Sylvestre II, qui envoya au premier roi, saint Etienne, la couronne et le titre apostolique. D'autre part, les élèves de la Société du Christ, qui devaient assurer un personnel capable de remplir les fonctions ecclésiastiques, venaient ordinairement étudier à Paris; or cette Société du Christ avait son siège à Estrigon, et c'est pourquoi cette ville est particulièrement connue de nos auteurs. De plus, ce sont surtout des ordres d'origine française qui furent appelés à diriger les écoles: le roi saint Ladislas fonda à Somogyvár le monastère bénédictin de Saint-Gilles, qui était soumis à Saint-Gilles au bord du Rhône, près de Nîmes, et pendant des siècles les moines de ce couvent furent des Français; un peu plus tard, des Cisterciens venus de Morimont près de Langres fondèrent, en 1183, le monastère

¹ Pourtant, au v. 5003, l'auteur a dit qu'elle n'avait que 30 lieues de long et autant de large. Des contradictions de ce genre sont fréquentes et chez notre poète et chez les poètes ses contemporains.

² Dans notre texte, elle est écrite *Estrigon*, en toutes lettres, aux vers 11125 et 11145; partout ailleurs sous la forme abrégée *Est'gon* (6802 *Est'igon*), sauf au vers 9658 qui donne *Estrugon* en toutes lettres, et aux vers 4065, 4070, 4087, 4110, 8522, 9571 et 10031 où on lit *Esturgon*.

³ Cf. E. Langlois, *Table des noms propres* . . ., pp. 344-45.

d'Egres sur le Maros; en 1202, les moines de Pontigny en Champagne créèrent le couvent de Kercz en Transylvanie; des moines d'Acey (diocèse de Besançon) allèrent s'installer à l'abbaye de Pilis et fondèrent le couvent de Pászto au diocèse d'Eger; etc. Les ordres militaires formaient un autre lien entre la France et la Hongrie: les Templiers apparaissent vers 1165-70 à Vrana; les Hospitaliers, dotés par Geyza II, s'établissent à Abony, près d'Estrigon, puis à Alba-Regia; etc. A l'occasion des Croisades, beaucoup de Français passent par la Hongrie pour aller en Terre-Sainte: le duc Guillaume d'Angoulême et l'abbé Richard de Verdun sont reçus par saint Etienne; Pierre l'Ermite y conduit son armée, ainsi que Godefroy de Bouillon et Simon de Montfort; Guillaume d'Aquitaine, Hugues le Grand, Etienne de Blois, bien d'autres encore, voyagent dans ce pays; le troubadour toulousain Peire Vidal y séjourne à la cour du roi Emeric; etc. Finalement, aux environs de l'an 1300, les princes de la maison d'Anjou montent sur le trône de Hongrie, qu'ils occuperont pendant un siècle¹.

Il n'est donc pas surprenant que, de la simple mention des noms *Hongrie* et *Hongrois* ou *Hongres* dans les plus anciennes chansons comme *Roland*, les *Saisnes*, *Floorent*, *Garin le Loherain*, etc., nos trouvères soient passés, dans les chansons des XIII^e et XIV^e siècles, à des indications plus détaillées concernant les choses de Hongrie. Louis Karl, o. l., p. 19, va même jusqu'à voir dans les *Enfances Ogier* et aussi dans *Charles le Chauve*, — notre *Dieudonné*, — des allusions aux guerres des Hongrois contre les Cumans, peuple d'origine turque qui habitait à l'Ouest des Karpathes et que les Hongrois avaient absorbé: la lutte du géant sarrasin Merlengier contre le roi Hilaire de Hongrie, qu'il assiège dans la ville de Montluisant, serait un écho des révoltes des Cumans aux XI^e et XII^e siècles.

Au domaine hongrois il faut encore rattacher dans notre poème la ville de *Nimaie*, qui figure dans bon nombre de chansons de geste et qui n'est autre que Nimègue, aux Pays-Bas. Mais d'après notre auteur cette ville est située quelque part entre Constantinople et la Hongrie (7727-31), pas très loin de Montluisant (7655).

L'imprécision est la même pour la géographie du monde barbaresque: *Aumarie* (El-Mahdiya, sur la côte Est de la Tunisie; actuellement Méhédia ou Mahdia; *Almadia* en latin)² et *Malogre* (l'île de Majorque) sont confondues, ou plutôt Aumarie est une „cité“ du royaume de Malogre; aucune indication d'ailleurs sur la situation géographique de ces pays. Aumarie cependant se trouve au bord de la mer (10244, 11390, etc.). La ville de *Damas* n'en semble pas très éloignée, ni surtout en

¹ Pour d'autres détails et plus de précisions, voir Louis Karl, *La Hongrie et les Hongrois dans les chansons de geste*, dans «Revue des langues romanes», t. 51 (1907), pp. 1-38.

² Plutôt qu'*Almería* en Espagne, comme on l'a cru jusqu'à présent. Cf. A. Berger, dans *Mélanges Hoepffner*, Paris, Les Belles-Lettres, 1949, pp. 164-66. El-Mahdiya était depuis le XI^e s. la grande „cité“ d'*A(u)-frrique*, la ville africaine par excellence.

être séparée par la mer: on „chevauche“ aisément de l'une à l'autre (11747, 14567).

Par contre, en France, les connaissances topographiques de l'auteur sont un peu plus sûres: l'itinéraire de Montluisant à Paris par Lausanne, Châlons et Reims (9605 et suiv.) n'offre rien à reprendre. Les environs de Paris semblent assez bien connus: il est fait mention de l'abbaye de Saint-Denis, «fondée» par Dagobert (6411); de Montfort-la-Tour¹ ou Montfort-l'Amauri (102); de Pierre-Lée (ou Pierrelaye) près de Pontoise (10434); de Verberie dans l'Oise (1271)²; de Corbie en Picardie (10304). Mais, chose à noter, et qui oppose à ce point de vue *Dieudonné* à *Baudouin de Sebourg*, avec lequel il offre tant de ressemblances, on ne trouve aucune indication relative aux pays picards, flamands ou wallons, d'où il semble pourtant que l'auteur ait été originaire, comme nous le verrons ci-dessous, p. 398.

3^o) *Les souvenirs littéraires.*

Très vite, dans les chansons de geste, l'originalité avait disparu. Dès le XII^e siècle, des procédés s'étaient établis, des formules s'étaient fixées, un «moule épique»³ s'était créé. Par leur agencement général, le détail des situations, le vocabulaire et le style, les épopées du XIII^e et surtout du XIV^e siècle se ressemblent servilement, à tel point qu'on a pu dresser une longue liste des thèmes, des épisodes et des «clichés» qui, devenus traditionnels, se retrouvent à chaque page et même, peut-on dire, à chaque vers⁴. Le roman de *Dieudonné* n'a pas échappé au sort commun; c'est même lui, peut-être, qui représente le mieux, comme le dit Léon Gautier⁵, «la véritable moyenne» des romans du XIV^e siècle. On en jugera par les listes qui suivent, un peu fastidieuses sans doute, mais assez instructives pour l'étude des dernières productions épiques, encore insuffisamment connues.

α) La forme extérieure et les procédés épiques.

- laisses rimées, en vers de douze syllabes;
- liaisons entre ces laisses, le début d'une laisse reprenant comme en écho la fin de la laisse précédente:

5-6 ... Li jones rois estoit en sen maistre *brehant*.
 A tant es vous *l'espie* qui le va saluant. —
 Dedans le *pavillon* Melsians de Hongrie
 Est venus Malquidans, qui maniere ot d'*espie* ...
 8-9 ... Là se sont *baptiziés* du puele grant foison. —
 Li roy Karle le Chauve fit se gent *baptizier* ...

etc.

¹ Des pans du donjon du XI^es. subsistent encore au milieu des ruines du château.

² Verberie était, avec Braine, Attigny et Compiègne, une des villes résidentielles des rois de la première et de la seconde race, et par suite bien connue des chroniqueurs et des poètes.

³ L'expression est de Léon Gautier, *o. l.*, I², p. 386.

⁴ Cf. L. Gautier, I², pp. 372-99; II², pp. 447-553.

⁵ II², p. 430.

– appels au silence et à l'attention, ordinairement suivis d'une invocation à la majesté divine et d'un éloge dithyrambique de la chanson¹:

- 1 Seigneurs, or faites pais, pour Dieu qui tout crea,
 S'orrés bonne kanchon c'on vous recordera,
 Kanchon que de mileur onques hons ne chanta . . .
 2917 Seigneurs, or entendés, pour Dieu omnipotent,
 Huimais orrés ystoire de coy li vers sont gent,
 Faite de verité du temps anchienement . . .

De même 25, 1057–8, 2914–16, 3393, 3825, 4365, 4466, 4562, 4593, 7104, 7577, 9593, 9670–72, 11004, 11529–31. Ces „recommencements“ venaient après une pause dans la récitation du jongleur, lui permettant de découper le poème en plusieurs tranches et de débiter où il voulait quand il ne récitait qu'une partie de la chanson².

– formules d'introduction des récits de bataille³:

- 3098 Là veïssiés bataille et faire chaplison.
 8344 Là peüssiés veoir un estour moult plesant.
 9262 Grande fu la bataille et fiere l'envaïe.

cf. encore 8355, 11494, 11823, 14255, 15272, etc. . . .

– formules d'abréviation:

- 3514 Seigneur, que vous iroie alongant la kanchon?
 14558 Ne sai que vous iroie le canchon alongant.
 12396 Ne sai que le canchon vous en fust alongie.

cf. encore 10462, 11115, 11735, 11897, 14463, 14749.

– formules de transition⁴:

- 382 Or escoutés du duc.
 501 Dirai de l'esquier.
 1054 Du roi Karle le Chauve vous lairay un peu chi,
 De la franche roïne et de Charlot aussi;
 Si diray de Phelipe . . .

cf. de même 515, 4132, etc.

– résumés anticipés, ou annonce des événements qui se produiront par la suite⁵: 378–81, 416–18, 444–47, 1373–76, 2908–13, 3210–11, 3391, 3821–24, 4343–45, 5673–76, 7309–11, 9582–92 où toute la seconde partie est résumée, etc.

– «regrets» ou déplorations: 1886; 2427; 3329 et suiv., de Philippe banni de France; 2780–82, de Sortibran sur le cadavre de son frère Merlengier; 4394–4401, de Philippe jeté sur une île déserte; 5127 et suiv., de Dieudonné perdu dans la Forêt Soutaine; 11169–79, de Dieudonné

¹ Cf. L. Gautier, I², 394–95.

² Id., I, 381–84.

³ Id., I, 396.

⁴ Id., I, 396.

⁵ Id., I, 395–96.

apprenant la mort de sa mère, le rapt de sa femme et de son fils; 11629-31, de Corsabrine prise par un Sarrasin; etc.

— description du printemps¹:

8862 Che fu u mois de may, celle douche saison
Que li prés reverdissent, kantent li oisillon,
Et li arbres sont bel et en leur florison.

— prières²: 3672-79, de Philippe en arrivant devant Jérusalem; 4786-88, de Dieudonné quittant Estrigon; 4840-43, de Dieudonné fuyant Guillaume dont il a tué le fils; 4958-66, de Dieudonné partant en quête de ses parents; etc.

— songes et apparitions: 1237-49, songe de Philippe; 4673-85, de Supplante; 8462-65, de Dorame; 8921-34, de Charlot.

— énumérations:

8725 Sinagon et Morans, Geraumes et Richier,
Antone et Joserant . . .
8871 . . . Charlos . . . Geraumes et Othon,
Antone et Joserant, et li queins d'Avignon,
Garcille l'empereur, Richier et Synagon . . .
8876 Et Gonbaut et Butor, . . .
Hertaut et Evroin, Alori et Foucon,
Foucart et Manesier, Aimar et Samson,
Et Ivart de Losanne avuec li Gameron . . .

cf. encore 9502, 9597, 9609, 9645, 9674, 9966, 10297, 10414, 10914, 11079, etc.

β) Personnages et épisodes traditionnels dans l'épopée.

— le héros, ou plutôt ici les héros (Charles le Chauve, Philippe, Dieudonné) valeureux et bienfaisants;

— les traîtres, renégats et athées: Butor en est le type accompli; brutalité, mensonge, hypocrisie, ruse, trahison sont ses mœurs habituelles; cf. son odieuse conduite à l'égard de Philippe, Dorame, Dieudonné, dont il a juré la perte; la façon cruelle dont il se débarrasse de la sage-femme sa complice (4305-19); le cynisme avec lequel il se vante de ses crimes (8224-30); la brutalité avec laquelle il frappe Dorame (8492-93); son instinct satanique de faire le mal (8891-98); ses professions de foi athées (7738, 8899-8900); ses parjures et faux-serments (9030, 9035-40, 9051-56), etc. Il a autour de lui toute une « maisnie » de parents qui ne lui cèdent guère; Gonbaut de Lausanne surtout est à peu près aussi pervers et criminel que lui: il machine l'empoisonnement de Charles le Chauve par le vin qu'on lui portera de la part de son fils (384 et suiv.), fait assommer l'écuyer qu'il a chargé de la commission (507-14), frappe traîtreusement Philippe qu'il accompagne hors de Paris (870 et suiv.), se vante d'être le suppôt du démon (8883-90), etc.

¹ L. Gautier, I, 395.

² Id., *ibid.*

Ganelon avait fait souche dans l'épopée, et, depuis *Raoul de Cambrai* surtout, les types de traîtres s'étaient multipliés et accentués; qu'on se rappelle entre autres Gaumadras dans *Garin de Monglane*, Herchembaut dans *Doon de Mayence*, Gaufoi de Frise dans *Baudouin de Sebourg*.

— les espions: il s'en trouve dans tous les camps, qui recueillent tous les bruits, observent tous les préparatifs et avertissent les gens de leur parti: 170 Malquidant, espion de Melsiant; 3556-71 l'espion qui renseigne le patriarche de Jérusalem; 3639 l'espion de Sortibrant; cf. encore 7047, 7733, 9732, 14462, etc.

— les géants: le poème nous en présente deux, qui sont des païens fanatiques et sanguinaires: Merlengier, haut de quatorze pieds un quart, et qui a «les yeux plus rouges que carbon de brasier» (1840-44); son frère Sortibrant, qui n'a pas moins de treize pieds, „gros al avenant et mervelles furnis“ (3586-88).

— les nains: il n'y en a qu'un, Maufuné, serviteur de la fée Gloriande et enchanteur lui-même (5185 et suiv.). Malgré sa petite taille, il est très vieux, étant né depuis plus de cinq mille ans; il a vu le déluge, l'arche de Noé, la destruction de Troie; il a connu David, Salomon, Judas Machabée, César, Jésus-Christ et le roi Arthur. Ayant éprouvé la valeur de Dieudonné, il se fait son zélé protecteur, et c'est grâce à lui que le héros se tirera de mainte situation désespérée. Son rôle est ici calqué sur celui d'Auberon dans *Huon de Bordeaux*. Cf. aussi le nain enchanteur Maugis dans *Renaut de Montauban*, Galopin dans *Elie de Saint-Gilles*, etc.

— descriptions de batailles, caractérisées par de grands coups de lances et d'épées, par des blessures affreuses et par la lutte corps à corps des deux chefs adverses: bataille des Hongrois contre Sortibrant (3020-3212); de Philippe contre les Sarrasins sous les murs de Jérusalem (3695-3784); de Dieudonné contre l'empereur Marados de Constantinople (7114-133); de Butor contre Guillaume d'Estrigon devant Montluisant (8343-98); des Français contre les partisans de Butor et de Gonbaut près de Paris (9760 et suiv.); de Dieudonné et Josué à Aumarie (11460-621); etc.

— sièges de villes: la description de l'assaut donné au „châstel“ de Lausanne (11060-078) est particulièrement intéressante en ce qu'elle met en œuvre la poliorcétique du temps: les arbalétriers sont placés en première ligne; derrière viennent les fantassins; ils s'avancent jusqu'aux murs, qu'ils sapent à coups de pics, de hoes, de leviers et de marteaux; puis des échelles sont dressées et l'escalade commence, les soldats formant la tortue avec leurs boucliers pour se préserver des poutres et des pierres que leur lancent les défenseurs.

— combats sur mer: bataille au large d'Acre entre Dieudonné et Josué (13658-714).

— combats singuliers: 2601-2733 entre Philippe et Merlengier; 5268-90 entre Dieudonné et Maufuné transformé en chevalier; 5887-6937 entre Dieudonné et le Sagittaire.

– duel judiciaire: 1039–43 entre Charlot et Gonbaut; 8770–9561 entre Philippe et Gonbaut d'une part, Dieudonné et Butor d'autre part.

– fondation d'abbayes: 6411, 7403, etc. Dagobert fonde l'abbaye de Saint-Denis; 6853–55 Dieudonné fonde un monastère à l'endroit où il a été exposé dans la forêt; 15081 Philippe fonde des « canoisies » à l'endroit où Dieudonné et Supplante ont été tués.

– esprit des Croisades: 3452–55 Philippe va outre-mer chasser les Infidèles de Jérusalem et délivrer le Saint-Sépulcre; d'ailleurs le poème est bâti en grande partie sur la lutte continuelle que mènent les chrétiens de France et de Hongrie contre les Sarrasins de Constantinople, de Syrie, de Damas, d'Aumarie et de Maillogre.

– conversions de païens: la première pensée de Philippe et de Dieudonné quand ils sont vainqueurs est d'imposer le baptême aux chefs sarrasins vaincus et à leurs peuples: 7148 conversion de l'empereur Marados de Constantinople, qui reçoit le nom de Garcile, et, 7155, de son peuple; 11381 de Corsabrine; 14082–99 de l'enchanteur Balan d'Escalone et de ses sujets; 14328 des païens d'Aumarie; etc.; ajoutons la conversion du roi Melsiant de Hongrie après le miracle de Reims (315–16), et celle de Corsabrin après sa reconnaissance avec Dieudonné (15589, 15612).

– ruses et mensonges: ce sont les procédés habituels des traîtres; Butor, en particulier, n'en est jamais à court: 3855 et suiv., il annonce faussement à Dorame la mort de Philippe et invente tout un roman sur la jeunesse de ce dernier; 3971 et suiv., il imagine de remplacer par un poulet l'enfant nouveau-né de Dorame; 4282–91 il fabrique de toutes pièces une lettre qu'il déclare avoir reçue de Philippe; 8231–47 il déguise ses soldats et leur fait prendre les armoiries de l'ennemi pour tromper ses adversaires; 9203 il se prétend mensongèrement le père de Dieudonné; etc. Corsabrine aussi ment et trompe sans aucun scrupule; cela tient, suivant une tradition admise dans la littérature du temps, à sa qualité de Sarrasine: 11688–709 elle dénature les faits quand elle raconte ses mésaventures à Josué, et en particulier déclare faussement qu'elle est enceinte du soudan de Damas, alors qu'elle l'est de Dieudonné; 13400–401 elle trompe son mari en lui demandant de pouvoir passer la nuit dans l'appartement de son amie Supplante, alors qu'elle a l'intention de la passer avec Dieudonné; 13722–31 alors qu'elle s'était enfuie volontairement d'Acre, elle prétend qu'elle a été enlevée par les chrétiens qui l'accompagnaient; etc.

γ) Détails et thèmes particuliers.

– rôle de la Hongrie: voir plus haut, pp. 345–48.

– choix des noms propres: presque tous les noms propres de personnes, de pays et de villes qui se lisent dans *Dieudonné* se trouvent dans d'autres chansons de geste. La plupart n'ont pas de signification spéciale; d'autres, au contraire, ont un emploi fixé par la tradition épique, tradition que l'auteur connaît et respecte: ainsi les Sarrasins s'appellent, comme dans les chansons antérieures, Aquilan, Boidan, Braimant,

Bruiant, Corsabrin, Marados, Marbrun, Sortibrant, etc.; les compagnons de Butor et de Gonbaut, ces deux mauvais génies du poème, ont presque tous des noms portés avant eux par des traîtres: Alori (cf. *Roland*), Amauri (cf. *Gaidon*, *Garin le Loherain*, etc.), Aubuin (cf. *Gaidon*, *Gaufrei*, *Aye d'Avignon*), Elinant (cf. *Renaut de Montauban*), Hondré (cf. *Aye d'Avignon*), Gonbaut lui-même (cf. *Gaidon*; chef de brigands, *Narbonnais*; brigand, *Aiol*)¹; etc. Notons aussi que Joseran, le bourgeois de Montluisant qui accueille Philippe chassé par le roi de France son père, est la réplique du bourgeois Joseran qui, dans *la Reine Sibile* (ou *Macaire*), reçoit Sibile, femme de Charlemagne, chassée par l'empereur, et qui passe par la Hongrie.

Le pays d'Esclaudie (10288) est mentionné dans *Roland*, la *Destruction de Rome*, *Ogier*, *Jérusalem*, le *Bâtard de Bouillon*, et c'est probablement dans une de ces chansons que notre auteur, médiocre géographe, est allé le chercher; de même il a dû prendre le Far de Rome (11794, 15153) dans *Ogier*, *Fierabras* ou la *Destruction de Rome*; Aquilée, «ville sarrasine» (11489) dans *Maugis*, *Gaufrei* ou les *Narbonnais*; Monjardin, autre «ville sarrasine» (10672) dans *Gui de Bourgogne*, *Aye d'Avignon* ou *Ogier*; Oriflour, ville ou pays (8361) peut-être dans la *Prise d'Orange*; etc.

La mention d'Artur, le roi légendaire de Grande-Bretagne (5232); le souvenir de Perceval, qu'on retrouve dans le nom de Percevaux d'Oridon, allié de Butor et de Gonbaut (9611, etc.), viennent, non plus de l'épopée, mais des romans bretons.

— l'enfant chassé de l'héritage paternel (ici Dieudonné) par la trahison d'un ambitieux vassal (Butor), qui grandit à la cour d'un roi étranger, s'y distingue par ses exploits, se fait aimer de la fille du roi, et revient, d'ordinaire avec ce roi, pour tirer vengeance de ses ennemis, est un thème qu'on trouve dans *Mainet*, *Jourdain de Blaives*, *Orson de Beauvais*, *Bovon de Hanstone*, *Doon de la Roche*, *Parise la Duchesse*, dans la chanson de geste provençale *Daurel et Beton*, dans le poème tout saxon de *Horn*. Il rappelle les aventures prêtées à Childéric par les légendes franques. Il est même doublement traité dans *Dieudonné*, puisque déjà Philippe avait été écarté de la succession au trône par les criminelles intrigues de Gonbaut.

— l'enfant royal abandonné dans un bois et recueilli par un forestier charitable (4022 et suiv.) est une situation qu'on retrouve dans *Tristan de Nanteuil* (cf. *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 238-39), sans compter les autres scènes d'exposition d'enfants qui ne sont pas rares dans l'épopée; cf. aussi l'histoire de Fresne dans le lai de Marie de France et dans le roman de *Galeran de Bretagne*, ainsi que celle de la comtesse de Bourges et de son enfant nouveau-né dans le *Roman du Comte d'Anjou*.

— la femme innocente et vertueuse odieusement calomniée et maltraitée pendant des années (ici Dorame), et finalement délivrée et vengée

¹ Sans compter le nom de Lausanne qui, dans *Aiol*, est la ville du traître Macaire.

par son enfant (ici Dieudonné) est aussi un thème qui a été souvent traité, dans *Baudouin de Sebourg* par exemple, la première partie du *Chevalier au Cygne*, *Doon de la Roche*, *Macaire*, etc. Les aventures de Dorame en effet rappellent singulièrement celles de Béatrix, mère du Chevalier au Cygne, et celles de Rose, mère de Baudouin de Sebourg. Cf. aussi dans le *Roman du Comte d'Anjou* les épreuves de la comtesse de Bourges victime de la haine de la tante de son mari.

– le traître amoureux de la reine: Butor amoureux de Dorame (3818 et suiv.) est le pendant de Gaufroï qui, dans *Baudouin de Sebourg*, devient amoureux de la reine Rose.

– la partie d'échecs qui aboutit à un meurtre (4713 et suiv., où Dieudonné tue Mancion) rappelle le meurtre de Bertolai par Renaut dans *Renaut de Montauban*, ou du fils d'Ogier par Charlot dans les *Enfances Ogier*; cf. aussi *Galien le Restoré*, éd. Stengel, p. 28 et suiv.; le *Bas-tard de Bouillon*, éd. Scheler, v. 3851 et suiv.

– l'empereur condamné à porter des pierres et de la terre (12140–45, 12155–65, etc., où l'empereur Valérien est prisonnier à Aumarie) est dans la même situation que le vieux duc suzerain obligé, dans *Girart de Roussillon*, de se faire valet de charbonniers et de plier ses épaules royales sous le poids des sacs de charbon.

– le vin empoisonné, 385 et suiv., est un expédient souvent usité; cf. *Gaydon*, *Parise la Duchesse*, etc.

– le sang qui coule de la bouche de Dieudonné quand il sonne désespérément du cor (6670, 11289, 11530) est une imitation évidente de *Roland*, laquelle se trouve déjà dans *Aspremont*, où Eaumont sonne du cor dans des circonstances tout à fait analogues.

– les allusions à la roue de Fortune (1910–11, 7381) et à la richesse de l'empereur Otevien, «le plus riche d'avoir qui fust en Pré Noiron» et dont on ne saurait «nombrer» les biens (12536–7), renvoient également à des œuvres antérieures¹.

– le pape et son armée de prêtres: 11933–12018 ils interviennent victorieusement dans la première bataille contre Abel d'Acre; 15265–299 ils sont massacrés et le pape lui-même est tué par Corsabrin dans une deuxième bataille contre le même adversaire. On trouve un épisode analogue dans *Florent et Octavian* (cf. *Hist. litt.*, XXVI, pp. 320–21) et dans *Ciperis de Vigneaux* (ibid., p. 32).

– le chevalier lombard: 2031–2193: «On sait quel rôle comique les Lombards jouent presque toujours dans l'épopée française», Bédier, *Lég. épiques*, II, 199; «les Lombards sont les poltrons de notre drame épique», L. Gautier, *La Chevalerie*, p. 59, n. 7; *Epopées*, IV, p. 433. L'épisode de Dieudonné est bien dans cette note traditionnelle. Cf. sur ce point Hugo Theodor, *Die komischen Elemente der altfr. Chanson de geste*, Halle, 1913 (Beiheft zur «Zeitschr. für roman. Philol.», n° 48, pp. 57–61).

– la scène du bûcher: le traître Butor, pour punir la reine Dorame de n'avoir pas consenti à lui accorder son amour, l'a accusée d'infan-

¹ Pour Otevien, voir ci-dessous, p. 399.

ticide et l'a fait condamner à être brûlée vive; elle va monter sur le bûcher quand son fils Dieudonné survient et la délivre (6511 et suiv.). Cette scène est tout à fait analogue à celle qu'on lit dans *Baudouin de Sebource*, XXV, 60-254, où Oriande, injustement accusée, est sur le point d'être brûlée vive, lorsque survient le bâtard de Sebource qui la délivre; dans *Clarisse et Florent*, seconde édition de *Huon de Bordeaux* (éd. Schweigel, pp. 127-29, v. 3554 et suiv.); dans *Hugues Capet*; etc. On retrouve la même situation dans des romans d'aventure, tels l'*Yvain* de Chrétien de Troyes, v. 4318 et suiv., où Lunette, accusée par le sénéchal, va être brûlée; le *Roman de la Violette* de Gerbert de Montreuil, v. 5050 et suiv., où Euriant est également soustraite aux flammes; etc.

5) Merveilleux chrétien.

— la croix sur l'épaule, signe de naissance royale (3464-67, 3997, 4090, etc.), apparaît déjà dans les chansons de la première époque; on la retrouve dans *Macaïre* (le fils de la reine Sibile, femme de Charlemagne, chassée par l'empereur et recueillie en Hongrie par le bourgeois Joseran, est reconnu pour être de sang royal à une marque qu'il porte sur l'épaule), dans *Tristan de Nanteuil*¹, dans *Florent et Octavian*², dans les deux versions du *Lion de Bourges*³, etc. Ici, elle se renforce du nom de Dieudonné écrit en toutes lettres (3999, 4092).

— les miracles: 7-9 Dieu envoie à Clovis les fleurs de lis; 249 et suiv., la Sainte-Ampoule descend du ciel sur Melsiant; 1741-55 le larron rendu aveugle; 4036-38 le sourire du nouveau-né qui le sauve de la mort; 4067-77 le cerf qui fait trouver Dieudonné par Guillaume d'Estrigon; etc. L'auteur de *Dieudonné* montre en cette matière son goût de la mesure; les miracles qu'il introduit dans ses récits sont admissibles et décents, et non déshonorés comme ils le sont trop souvent dans nos dernières épopées, ainsi dans *Tristan de Nanteuil*, où nous voyons Dieu intervenir pour opérer cet inepte changement de sexe qui transforme Blanchandine en Blanchandin⁴.

Des miracles, rapprochons les interventions divines: 5898 le Sagittaire s'apprête à frapper Dieudonné d'un coup d'épée qui sera sans doute mortel, quand « Jhesus Crist . . . le fist trebuchier sur un peron »; 8840 Jésus amène « à point » Dieudonné à l'endroit où l'on va brûler vive sa mère; etc.

— l'intervention des anges: 77-87 un ange vient de la part de Dieu trouver les douze pairs de France pour leur annoncer que le successeur de Clotaire sera le roi Melsiant de Hongrie; 252-64 un ange ordonne à Melsiant de se faire chrétien; 3404-57 un ange ordonne à Philippe d'aller délivrer Jérusalem. De telles interventions sont monnaie courante dans les chansons de geste (cf. *Roland*, *Aspremont*, etc.), dans la littérature dramatique (*Jeu de saint Nicolas*, par ex.); etc.

¹ *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 239.

² *Ibid.*, pp. 304, 332.

³ L. Gautier, *Épopées*, II², p. 497, n. 5.

⁴ *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 256.

— les héros qui deviennent des saints: voir plus haut, p. 338. Même fantaisie dans plusieurs autres chansons: cf. ce que dit de saint Gilles l'auteur de *Tristan de Nanteuil*¹, et de saint Aubin l'auteur de *Baudouin de Sebourg*. On sait d'ailleurs que plusieurs des héros de nos chansons de geste ont été canonisés, soit par le pape, soit par le peuple: notre poésie épique a un saint officiel, Guillaume de Gellone, et plusieurs saints populaires, Ogier le Danois, qui était honoré à Saint-Faron de Meaux, Renaud de Montauban, martyrisé alors qu'il travaillait comme simple maçon à la construction de l'église Saint-Pierre de Cologne, etc.; et par-dessus tout Charlemagne, que les écoliers fêtaient encore de nos jours.

— la prestation de serment sur les reliques: 8992-9000 l'évêque Lancelin fait jurer sur des reliques les quatre champions qui vont se mesurer en combat singulier. Ces reliques sont des fragments de la vraie croix, de la lance, du sépulcre, de la couronne d'épines, du suaire. La scène est absolument parallèle à celle de *Baudouin de Sebourg* (XXIV) en particulier, où l'on jure ainsi sur des dents de saint Pierre, des «oissiaus» de saint Georges et un fragment de la croix que Charlemagne a rapporté de Jérusalem.

ε) Merveilleux païen.

Ici, les souvenirs épiques se doublent de l'apport des romans d'aventure et des romans bretons².

— les fées. «C'était au XIV^e siècle un lieu commun des chansons de geste que de conduire les héros en féerie», a écrit Paulin Paris (*Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 247). L'auteur de *Dieudonné* n'a pas manqué de le faire, et la fée Gloriande est un des acteurs principaux de son roman. Elle nous apparaît avec sa merveilleuse beauté, entourée d'un cortège d'autres fées qui chantent et dansent en jouant de la musique, accompagnée de son fidèle serviteur le nain Maufuné, habitant un château magique qui peut en un instant apparaître ou s'évanouir aux regards des simples mortels. Comme toutes ses congénères, elle a le pouvoir de se vieillir, de se rajeunir, de se transformer à son gré; elle connaît le passé, le présent et l'avenir; il lui suffit de «souhaidier» pour que son vœu soit immédiatement accompli (7064 et suiv.); elle inspire et réclame l'amour, ce qui est pour elle une façon d'éprouver ceux qui l'approchent. Elle est d'ailleurs «dieuesse d'Amours» (5572). Le nom de Gloriande se trouve dans *Ogier* et les *Enfances Ogier*, où il désigne la fille d'un amirant; dans *Jean d'Avesnes*, où il est porté

¹ Ibid, p. 259 et suiv.

² Cf. G. Engel, *Die Einflüsse der Arthurromane auf die Chansons de geste*, Halle, 1910. — Un rapprochement avec le roman de *Perceforest*, composé à peu près à la même époque, serait particulièrement suggestif. Il semble que les auteurs de *Perceforest* et de *Dieudonné* aient voulu, au moment où les genres qu'ils pratiquaient étaient sur leur déclin, nous présenter comme la somme des situations et des procédés dont avaient usé avant eux les auteurs de poèmes épiques et de romans.

par la femme du soudan de Damas; dans *Tristan de Nanteuil*¹ et dans *Perceforest*², où il s'applique à des fées.

La fée Morgue est simplement nommée dans notre poème (6446).

— l'apparition à la fontaine: c'est près d'une fontaine que les fées font habituellement leur radieuse apparition (cf. surtout *Brun de la Montagne* et les romans bretons). Il en est ainsi dans *Dieudonné*, où ce sont trois suivantes de Gloriande qui apparaissent sous forme d'ondines à notre héros (5164 et suiv.).

— les dons des fées: non seulement elles accompagnent durant toute sa vie, ou du moins tant qu'il se montre digne d'elles, l'homme qu'elles ont adopté, en l'enveloppant sans cesse de leur protection et de leur amour (c'est le cas pour Dieudonné, pour Tristan de Nanteuil³, etc.), mais elles lui mettent en mains les instruments nécessaires pour se garantir contre tout péril. C'est ainsi que Dieudonné reçoit de Gloriande un cor magique à l'appel duquel se présentent immédiatement 7000 guerriers (5533, 6272, 6669, 6772, 9843, etc.), une nappe ou « touaille » qui se charge de nourriture quand on fait sur elle le signe de la croix (5545-49, 5959, 6111, 6157, 6777, etc.), un hanap qui se remplit de vin dans les mêmes conditions (5533, 6175, 6777, 6797, etc.). Mais ces objets ne conservent leurs vertus qu'autant que leur gardien reste exempt de péché, ne ment ni ne se parjure (5582-95). Or, comme il n'est guère de héros sans faiblesses, Dieudonné tombe quelquefois en faute (mensonge 7304-18; adultère 11 322-79, 11 470 - 11 473) et se voit sans secours de ses précieux talismans, ce qui est une source de malheurs pour lui, de péripéties inattendues pour le lecteur ou l'auditeur.

Le cor magique de Dieudonné vient en ligne droite de *Huon de Bordeaux*, où il est un présent du nain Auberon; on le retrouve dans le *Chevalier au Cygne*, *Baudouin de Sebource*, *Gaufrei*, *Tristan de Nanteuil*, *le Bastard de Bouillon*, etc.

— la Forêt-Soutaine: 5002 vaste forêt où l'on se perd une fois qu'on y est entré et qui appartient au royaume de Féerie; elle vient directement des romans arthuriens (*Artur*, *Merlin*, *Perlesvaus*, etc.).

— le mélange du merveilleux païen et du merveilleux chrétien. C'est encore là un des principaux caractères des épopées de la décadence: Morgue, dans *Huon de Bordeaux* et dans *Obéron*, coudoie la Sainte Vierge; Esclantine, dans *Galien le restoré*, fait sa prière; Gloriande, dans *Dieudonné*, est l'instrument de Dieu: 5592 « Car tout est de par Dieu quanque volons ouvrer », dit-elle; les fées ses suivantes invoquent la Sainte Vierge, et c'est elle qui, messagère des volontés divines, commande à Dieudonné de se retirer dans un ermitage (14 866). Cf. aussi les passages où elle prône la loyauté, la vertu, la prudence (5557, 5563, etc.), défend de tomber dans le péché (5587), s'autorise de Jésus-Christ (5531, 5563, etc.).

¹ *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 247.

² Ed. de 1528, livre I, chap. 36 et suiv.

³ *Hist. litt. de la Fr.*, XXVI, p. 247.

— les enchanteurs jouent un rôle presque aussi important que les fées. *Dieudonné* est en cette matière particulièrement riche, puisqu'il nous présente deux magiciens de première force, le nain Maufuné et le roi Balan d'Escalane. Le premier fait tonner, pleuvoir, tomber des charbons ardents (5240-43); il se transforme en vigoureux chevalier (5249 et suiv.) ou en singe (13 913 et suiv.); le second, disciple d'un clerc de Tolède (10 054), jette un tel sort sur la ville de Montluisant qu'il peut s'en emparer sans coup férir (10 050-10 107). Finalement l'auteur, en un curieux passage (14 012-099), les amène à lutter l'un contre l'autre à coups d'enchantelements: Maufuné fait apparaître dans la salle une large rivière dont l'eau bruit au milieu des grondements du vent et du tonnerre; Balan y lance une bande de plus de cent chiens et chats; Maufuné réplique par un serpent qui jette feu et flammes, par un dragon qui vole dans l'air, par une succession d'éclairs; si bien que Balan se déclare vaincu.

Déjà, au début du poème (491-500), un autre magicien amusait Charles le Chauve en tirant d'un four, par enchantement, des pâtes d'où s'envolaient des oiseaux quand on les ouvrait.

Rappelons pour mémoire les noms des enchanteurs Maugis dans *Renaud de Montauban*, Auberon dans *Huon de Bordeaux*, Basin dans *Jehan de Lanson*, Robastre dans *Garin de Monglane*, etc. Une lutte entre deux enchanteurs est décrite dans *Jehan de Lanson*, dans *Garin de Monglane* (entre Perdiçon et Robastre), dans *Gaufrey* (entre Robastre et son père Malabron). Si l'on veut se faire une idée du goût que les lecteurs du XIV^e siècle avaient pour les scènes de magie et d'enchantelements, on se reportera aux compilations en prose de romans bretons, ou mieux encore au roman de *Perceforest*, où les exploits de Darnant et de ses parents occupent des centaines de pages.

— les luitons: ce sont des sortes de génies marins¹, qui ont, comme les fées dont ils sont les dociles serviteurs, le don de se transformer. C'est ainsi que le nain Maufuné devient luiton par amour pour Dieudonné (7444, 7456, etc.), qu'il défend toujours auprès de Gloriande et qu'il va aider dans les circonstances les plus critiques (par ex. quand Dieudonné est arrêté sur la roche d'aimant 7440 et suiv., ou se jette à la mer pour fuir sa prison d'Aumarie 13 854-75).

Nous voyons de même dans *Tristan de Nanteuil* un luiton chargé d'apprendre le courage à Tristan, qui est poltron: le luiton prend, pour lutter contre Tristan, la forme d'un serpent gigantesque, mais redevient un homme dès que Gloriande lui en donne l'ordre. Cf. aussi *Huon de Bordeaux*, où un luiton, serviteur d'Auberon, transporte Huon sur son dos.

— les ogres sont plus rares². *Dieudonné* nous en présente un (5642

¹ On sait que le mot *luiton* est une altération de *nuiton*, lui-même altération de *netun*, dérivé de *Neptunus*, et qu'il a donné le mot *lutin* par changement de suffixe. Sur les luitons, voir Faral, *Sources latines des romans courtois*, p. 313.

² Dans *Huon de Bordeaux*, le géant Orgueilleux est un ogre. Huon

— 5779) qu'il appelle « Sagittaire », ce qui ne laisse pas de surprendre. Dans toute la littérature du moyen âge, le *sagittaire* ou *saietaire* est en effet un centaure (cf. *Mort Aimeri de Narbonne* v. 2502; *Roman de Troie* v. 6900, 12 353, etc.; *Roman de Troie en prose* 129, 14; etc.); dans *Dieudonné*, au contraire, c'est un géant qui se nourrit de chair humaine, de chair d'hommes plutôt, car il n'aime pas la chair des femmes¹.

— les animaux monstrueux: 1281–1326 le serpent contre lequel doit lutter Dieudonné; 5250 les deux lions qui accompagnent Maufuné transformé en chevalier; ajoutons-y le cerf indicateur (4067 et suiv.), qui, lui, est envoyé par Dieu.

— les automates: 5700 et suiv., la porte principale du château du Sagittaire est défendue par deux hommes de cuivre articulés, qui frappent sans cesse d'une cognée sous l'effet d'un mouvement d'horlogerie; pour pouvoir passer, il faut arrêter le mécanisme.

Cet épisode vient de *Huon de Bordeaux*, p. 136, v. 4562–66, où nous voyons deux figures de cuivre garder l'entrée de la tour de Dunostre, œuvre de Jules César, occupée par Orgueilleux, le terrible géant. Ces deux mannequins tiennent chacun un fléau de fer dont ils frappent sans cesse si vivement que la plus mince alouette ne pourrait passer entre eux.

Même scène exactement dans le *Bastard de Bouillon* (3607–10), avec cette différence que les automates sont en or et qu'ils gardent l'entrée du verger du roi Arthur. Autre description dans *Yde et Olive*, une des continuations de *Huon de Bordeaux*². Déjà dans le *Roman d'Alexandre* les filles-fleurs vivent dans une forêt entourée d'une rivière que franchit un pont-tournant, à l'une des extrémités duquel sont placés deux enfants en or fondu qui agitent des massues pour en interdire le passage³.

— l'Aimant: 7390 et suiv., le navire de Dieudonné est attiré par une roche d'aimant et il est impossible de l'en détacher.

Cette fiction d'un roc ou d'une montagne d'aimant, retenant tout ce qui est fer, se trouve déjà, pour les traits essentiels, dans l'antiquité classique: la plus ancienne mention est celle de Pline le Naturaliste (*Hist. Nat.*, II, 98); puis viennent Ptolémée (*Géogr.*, VII, 2, 31), le Pseudo-Callisthène (III, 7); le récit des *Merveilles de l'Inde*, écrit vers 960⁴, où la montagne est placée dans un fleuve; le *Commoni-*

refuse de le tuer pendant qu'il dort; semblablement, Philippe réveillera Merlengier avant de le défier.

¹ Sur le *Sagittaire*, voir Faral, *o. l.*, pp. 208–09, note; J. Couraye du Parc, éd. de la *Mort Aymeri de Narbonne*, S. A. T. F., 1884, introd., pp. XII–XV.

² Ed. M. Schweigel, Marbourg, 1889, t. 83 des „Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der roman. Philologie“.

³ Pour d'autres détails sur les automates, voir Faral, *o. l.*, pp. 328–35, et Dickmann, *Le rôle du surnaturel dans les Chansons de geste*, Paris, Champion, 1926.

⁴ Traduit par L. Marcel Devic, Paris, 1878, in-12.

*torium Palladii*¹, etc. Les Arabes se sont emparés de cette légende et l'ont abondamment développée, en particulier dans l'*Histoire du troisième Calender*, récit du XIII^e siècle, dont les traits essentiels peuvent remonter au XII^e, et qui fait partie des *Mille et une Nuits*. En Occident, on la retrouve dans Barthélemy l'Anglais, dans le *Voyage* de Jean de Mandeville, dans le renouvellement d'un poème allemand, *Herzog Ernst*, dont les germanistes placent la rédaction primitive vers 1175, et surtout, ce qui intéresse plus directement notre poème, dans le *Roman d'Alexandre* (p. 321 et suiv. de l'édition Michelant), dans *Gui de Bourgogne* (v. 2095, 2813) et dans *Esclarmonde*, une des trois suites de *Huon de Bordeaux*, v. 1048 et suiv.² Au XIV^e siècle, on le trouve encore dans le renouvellement en alexandrins d'*Ogier le Danois*³; un peu plus tard, dans le *Roman de Bérunus*, § 230 et suiv.⁴

L'auteur de *Dieudonné* avait surtout présente à l'esprit l'anecdote géographique, telle qu'on la trouve dans Ptolémée ou Mandeville; il connaissait le poème de *Huon de Bordeaux*, mais rien ne prouve certainement qu'il ait connu et utilisé *Esclarmonde*⁵.

— les anneaux magiques: 2353 bague que Dorame donne à Philippe et qui doit l'empêcher d'être tué ou noyé (cf. aussi 3178, 4385); 10 206 anneau que le magicien Balan donne à Supplante obligée à un second mariage et qui la préserve de l'adultère effectif; Supplante ensuite donnera cet anneau à Corsabrine, dont Dieudonné pourra ainsi se garder (cf. 12 690, 13 355).

Ces anneaux, dont la littérature romanesque des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles a véritablement abusé, viennent des romans de la Table Ronde: c'est ainsi en particulier que «la fée Viviane donnait le change à l'amour de Merlin» (P. Paris). Dans *Florence de Rome*, c'est le pape qui donne un anneau mystérieux à Florence la belle, anneau qui suffit, avec certaines oraisons, à l'arracher aux dangers les plus scabreux. Cf. encore *Amadas et Ydoine*, où un «anel faé» est employé pour produire un état cataleptique donnant l'impression de la mort; dans *Perceforest*; etc.

¹ Ed. Fr. Pfister dans ses *Kleine Texte zum Alexanderroman* (Sammlung vulgärlateinischer Texte).

² Ed. Max Schweigel, Marbourg, 1889, t. 83 des „Ausgaben . . .“, cité plus haut.

³ Ms. de l'Arsenal n° 2985, p. 632 et suiv. Un résumé fidèle en a passé dans la mise en prose de la fin du XV^e s. ou du début du XVI^e; cf. éd. de Paris, Alain Lotrian et Denis Janot, s. d., in-4°, f° 91 et suiv.

⁴ Ed. Bossuat, S. A. T. F., 1931.

⁵ Sur tout cela, voir A. Graf, *Miti, leggende e superstizioni del medio evo*, Turin, 1893, t. II, p. 363 et suiv.; E. Faral, o. l., p. 89; et surtout G. Huet, *La légende de la montagne d'aimant dans le roman de Bérunus*, „Romania“, XLIV (1915-17), pp. 427-53 (en particulier pp. 445-49, où l'auteur étudie le passage de *Dieudonné*). — De cet épisode on peut rapprocher les vers 436-40 de l'*Enéas*, disant que les murs de Carthage avaient été bâtis avec de l'aimant, si bien qu'ils attiraient et retenaient les chevaliers munis de leurs armes.

3) Influence de la littérature courtoise.

— la théorie de l'amour courtois, — cet amour fatal, causé par la beauté qui entre par les yeux, atteint le cœur et y fait une blessure qui ne peut être guérie que par la personne même qui a provoqué cet amour; amour-maladie, qui fait rougir, blêmir, soupirer, souffrir, défaillir, — notre poète a l'occasion à plusieurs reprises de la rappeler: 354-62 amour de Philippe et de la femme de Gonbaut de Lausanne:

..... Gonbaut de Lozanne avoit une moulier,
Je croy qu'il n'eust si belle jusques à Monperlier.
Le damoiseil Phelipe print moult à convoitier,
Pour chu qu'il estoit *biax* et jones chevalier;
Et *biauté* fait souvent bonne amour *commenchier*...

1598-1605 amour de Philippe pour Dorame:

..... la vostre *biauté* qui m'a esté prisie
M'a telement aprins de l'amoureuse vie
Que mais ne sarai liés pour cose c'on me die
Si averay veü vostre facion jolie
Qui sus toute *biauté* reluist et reflambie.
Las! quant je vous verray, dame douce prisie,
Adonc renforsera *me grande maladie*
Que pour vous nuit et jour *asprement* me *quvrie*.

2343-47 déclaration de Philippe à Dorame:

Je ains miex à morir, se Diex le vuet greer,
Que *le mal que je sens* trop longuement porter;
Kar il n'est hom qui puist le mal que j'ay curer,
Fors que li cors de vous qui tant fait à loer...

Cf. encore 1194-95, 1204-07, 1790-92, 2385, 2465, 3952-53, 5515-24.

11 343 amour de Dieudonné pour Corsabrine:

Amors d'un de ses dars va le sien cuer navrer...

— les portraits de femmes: ceux que nous présente *Dieudonné* sont conformes aux canons de beauté du temps, faits d'après des recettes apprises dans les écoles, et tout à fait semblables à ceux qu'on trouve à des dizaines d'exemplaires dans les œuvres narratives du moyen âge, même dans les compilations purement historiques (ainsi les portraits de Cléopâtre dans *les Faits des Romains*¹, et dans l'*Hystore de Jules Cesar* de Jehan de Tuim²).

Le portrait de Dorame revient à trois reprises, avec les mêmes détails et les mêmes expressions: 1128-38 « droite; alignie; vermelle con la rose; blanche conme la noif; nez droit et bien fait; dent menu, blanc conme un ivore, assis menuement; iex vairs; cheviax plus gaunes que ors; menton fourchelut et formé gentement; mamelete

¹ Ed. Flutre et Sneyders de Vogel, Paris (Droz) et Groningue (Wolters), t. I, 1938, pp. 626-27.

² Ed. F. Settegast, Halle, Niemeyer, 1881, p. 160.

poignans»; 1825-39 « blanche comme la noif; coulourée comme rose; gente; alignie; mameletes poignans et duretes; iex vairs et rians; nés droit et bien fait; de front demi quartier; bouce petite et vermeile; cheviax plus gaunes que laiton ou or mier»; 3241-52 « blanche con la noif; corps moult fin; iex vers; droite».

Le portrait de Corsabrine est tracé à peu près dans les mêmes termes, quoiqu'elle soit une Sarrasine et non une Hongroise: 12 312-15 « blanche con laine ou coton; aussi coulourée que roze; bouche petite; menton fourchelut; cheveux reluisans»; et plus loin, 12 428-29 « si chevel reluisoient; crin bel; yex vairs »¹.

- la description des costumes: 1^o) de Dorame: 1834-36 « mantel de soie d'Aumarie; perle i a maint millier; sainture qui moult fait à prisier»; 3244 « mantel sebelin»; - 2^o) de Corsabrine: 12 424-30 « peliçon ermin; cote d'un paille alissandrin; mantel sebelin à pierres et à perles; solers plus blans que parchemin».

Ces descriptions viennent en ligne droite des romans de *Troie*, d'*Enéas* et de *Thèbes*²; cf. aussi *Faits des Romains*, III, 15, 17.

* * *

En somme, le poème de *Dieudonné* est une sorte de mosaïque faite de thèmes, de situations, de types littéraires, de procédés, de mots, qu'on retrouve tantôt dans l'une tantôt dans l'autre de nos épopées, comme aussi dans les romans imités de l'antiquité, les romans d'aventure et les romans de la Table Ronde. La part d'invention du poète se réduit à peu de choses: l'agencement de la trame sur laquelle il a brodé une série de décors tirés de ce qu'on peut appeler le bric-à-brac littéraire du temps. « Ce ne sont partout, dit avec juste raison Léon Gautier³, qu'imitations ou copies . . . qui n'ont rien coûté à l'imagination de l'auteur. Ce n'est pas de la poésie: c'est du décalque».

Il serait cependant intéressant de pouvoir préciser les dettes de l'auteur de *Dieudonné* à l'égard des poètes épiques ses contemporains ou immédiatement antérieurs à lui; d'établir si c'est lui qui a emprunté aux auteurs de *Baudouin de Sebourg*, du *Bastard de Bouillon*, de *Tristan de Nanteuil*, de *Galien restoré*, de *Hugues Capet*, etc., ou si, au contraire, c'est chez lui que ces auteurs ont trouvé quelques-uns des traits qui leur sont communs⁴. Cela mettrait un peu de clarté dans la question encore fort obscure de la chronologie de ces épopées. Mais sans les dates exactes de leur composition, la comparaison des thèmes, des caractères, des situations, des expressions ne peut fournir aucun élément précis. Or nous ignorons ces dates⁵, et par suite nous

¹ Comparer avec le portrait de Nicolette, autre sarrasine, dans *Aucass. et Nic.*, XII.

² Voir E. Faral, *o. l.*, p. 345 et suiv.

³ *Epopées*, II², pp. 455-57.

⁴ Voir sur ce point quelques indications dans O. Rubke, *o. c.*, pp. 44-72.

⁵ Qu'on voie en particulier l'*Etude sur „Baudouin de Sebourg“* de M. E.-R. Labande, Droz, 1940. Malgré la plus minutieuse enquête, l'auteur

tournons dans un cercle vicieux : qui imite ? qui est imité ? Il est impossible de le dire dans l'état actuel de nos connaissances. Nous devons donc nous résigner à laisser sans conclusion suffisante le relevé qui précède des éléments constitutifs fournis par la littérature à l'auteur de notre poème ; ce sont pièces d'un procès pour lequel un supplément d'information reste nécessaire.

Peut-être un examen approfondi de *Ciperis de Vigneaux* apporterait-il quelques indications utiles. On sait en effet que Vigneaux est, ou du moins était, une forêt de Normandie où aurait été mis au jour Cipéris, fruit des amours secrètes de Philippe, fils du roi Clotaire, et de Clarisse, fille ou sœur de Marcus, duc d'Orléans. Or ce Philippe paraît bien être une réplique du Philippe de notre poème. Comme lui, en effet, il a été banni de France, et, à la suite de maintes aventures qui sont les variantes de celles que rencontre le père de Dieudonné, il est devenu roi de Hongrie. Dagobert apparaît également : oncle de Cipéris, il oublie sa naissance illégitime, et même fait de lui son gendre. Tout cela, que l'unique manuscrit de *Cipéris* ne nous a pas conservé, mais qui ressort des allusions que l'on relève dans le corps du récit¹, devait former une assez copieuse introduction, et l'on peut penser que *Cipéris*, étant une sorte de suite de *Dieudonné*, permettrait peut-être d'en préciser la date de composition. Aussi la publication de ce poème, qui a fait le sujet d'une thèse de l'Ecole des Chartes soutenue en 1945 par M^{lle} M.-C. Badalo-Dulong², serait-elle la bienvenue. Mais nous savons, en attendant, que *Cipéris* n'a pas dû être composé avant le début du XV^e siècle, c'est-à-dire beaucoup plus tard qu'on ne le croyait jusqu'ici, et il ne serait pas surprenant que *Dieudonné*, lui aussi, doive être passablement rajeuni.

IV. Le style.

Ici encore, comme au chapitre précédent, la convention et la tradition dominant. Il n'y a pas de style individuel dans l'épopée tardive, mais essentiellement des formules et des clichés. L'expression est stéréotypée comme l'étaient la plupart des éléments constitutifs, caractères, situations et thèmes. « On pourrait croire, dit Léon Gautier en son langage imagé, que les auteurs de nos dernières chansons conservaient, dans autant de petits casiers spéciaux, toutes les phrases de leurs devanciers, et qu'ils étendaient sans cesse les mains vers ces précieux casiers pour y puiser sans cesse les mêmes lignes toutes

hésite entre 1314 et les environs de 1350 (p. 66). Pour *Dieudonné*, nous verrons qu'on ne peut pas préciser davantage.

¹ Cf. *Hist. litt. de la Fr.*, t. XXVI, pp. 19-40.

² *Cipéris de Vigneaux*, chanson de geste du début du XV^e s., étude et édition, dans „Position des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1945 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe“, pp. 21-26. Ciperis y est identifié comme étant Childéric II (et non Chilpéric II) ; le comté de Vigneaux serait le comté d'Eu, et l'auteur du poème aurait été un moine de Foucarmont.

faites»¹. Etranger à la notion d'art comme tous les rimeurs ses contemporains, l'auteur de *Dieudonné* n'a aucunement essayé de réagir contre les facilités que donnait l'emploi répété des expressions toutes faites, des périphrases consacrées, des épithètes banalisées. Répétitions, redondances, chevilles, mots insignifiants de remplissage sont la monnaie courante de son style impersonnel et paresseux².

1^o) Redondances.

Les exigences de la mesure amènent l'emploi fréquent de mots immuablement accolés à un synonyme pour former un hémistiche d'emploi commode:

entour et environ 3096, . . . ; assés et à foison 3100, . . . ; à duel et à tourment 924, 2489, . . . ; à force et à bandon 2747, 3058, 3072, . . . ; volentiers non envis 3619 . . . ; à duel et à haschie 8302, 9697, . . . ; à tort et sans raison 380, 1322 . . . ; dire et conter 3947 . . . ; donner et otroier 1815 . . . ; ocirre et essillier 1814 . . . ; etc.

2^o) Tournures emphatiques.

voir plus loin p. 369.

3^o) Chevilles.

Elles sont dues surtout aux exigences de la rime. Le poète en avait tout un arsenal à sa disposition, et plusieurs d'entre elles pouvaient se retourner ou admettre des variantes suivant les nécessités de l'assonance:

α) Chevilles-épithètes. Elles s'accolent automatiquement à un certain nombre de substantifs types:

Dieu ou *Jésus-Christ*: celui qui tout crea 1, 1255, 2594, 7062, 7761, . . . ; qui nous fist et crea 1012, . . . ; qui tout (nous, te) fist et fourma 3426, 8171, 8390, . . . ; qui le monde crea 5172, 5648, 7942, . . . ; qui pener se laissa 2056, . . . ; qui nous fist à s'image 2896; le roi de Beliant 2311, 6362, 7161, . . . ; le roy amant, le vrai amant, le pere roi amant ou roiaumant 654, 1415, 1537, 1579, 2271, 4955, 6371, 8932, . . . ; le pere tout puissant 1412, 4908, 4932, . . . ; le pere omnipotent 708, 2443, 4509, 6258, . . . ; pere (roi) du firmament 259, 1774, 9266, . . . ; qui fis le firmament 9471; qui fit mer et le vent 580, . . . ; à qui le monde apent 923, 1300, 5998, . . . ; qui fist ciel et rousee 5432, 5605, 6470, 7915, . . . ; qui fesist mer sallee 9126; le roi de maisté 3385, 3398, 8020, . . . ; qui de vierge fu nés 4420, . . . ; qui tout a estoré 4786, 4995, 8045, . . . ; qui en crois fu penés 6952, 6966, . . . ; qui se laissa pener 9314; le pere droiturier 841, 3569, 5729, . . . ; qui tout puet gouverner 600; qui tout a à jugier 4840, 4852, 5835, . . . , à garder 4686, à baillier 8113, à sauver 2866; qui nous vaut racater 9065; pere de paradis 5344; qui est et pere et fis 2996, 4989, . . . ; qui en la crois fu mis 2980, 3000,

¹ II², p. 452.

² Voir Hugo Blohm, *Grammatische und metrische Studien über „Charles le Chaure“*, Diss. Greifswald, 1912.

3592, . . . , pendi 6214; qui mort soufri 7555; qui tout a establi 4357; le fil (sainte) Marie 25, 215, 1098, 3869, . . . ; qui fu mis en le crois 1796; qui haut siet et lons voit 4208; de (sainte) gloire 904, 1798, 1273, . . . ; qui souffri passion 2785, 5231, 5244, . . . ; qui forma Lasaron 8524; pere de tout le mont 4539; le pere sauveour 8371; etc.

la Vierge prisie 1614, discree 5632.

le roi plein de fierté 3023; puissant et fier 505; honeste et soufisant 1091; où tant a de barné 5041; plein de grant seignourie 2066; etc.

le vieillard à le barbe florie 9697, 9998, 10 294, . . . ; à le barbe merlee 10 430, 10 465, . . . ; qui le poil ot ferrant 11051.

homme, jeune homme, chevalier en qui moult de biens a 7294; ou tant de valour a 7943; qui tant a vasselage 4457; qui tant a (qui fu de) fier semblant 760, 3338, . . . ; au courage vaillant 3339; le hardi combatant 3790; qui tant a hardement 2459, 2931, . . . ; qui tant (molt) a (fu) bel jouvent 2470, 7598, 9267, . . . ; au fier contement 2682, 2942, 6074, . . . ; qui tant a le corps gent 6002; qui tant (moult) a d'escient 6703, 8000, . . . ; qui tant a le cuer fier 8135; qui le corps ot planier 2962; qui tant (moult) fait à prisier 515, 3565, 4029, 6517 . . . ; au courage menbré 8023; a le chiere menbree 3143, 6013, 9781, . . . , senee 3145, 3720, 6613, . . . ; où prouesche est entee 3146, trouuee 3279; à qui prouesse agreee 3266, 6017, . . . ; à le brache quarree 1452, 5347, 6648, . . . ; qui tant a renomee 7215, 10690, . . . ; où bonté fu trouuee 7222; au courage hardi 11109; qui le cuer ot hardi 3298; qui moult par fu hardis 9599; qui tant fu agensis 9597, . . . , seignouris 9598; qui bien estoit nouris 6661; li preus et li gentis 7313; qui la chiere ot hardie 2514, 4789, 5496, . . . , agensie 2515, 10 287, . . . ; où tant ot courtoisie 3842; où bontés monteplie 3868, 6302, . . . ; où bonté fu nourrie 8209; où bonté fructefie 1680, 13262; où valeur monteplie 414; qui cuer ot de baron 8875; de lion 2713; où de biens ot foison 5251, 8874; le noblé dansillon 2799; qui tant a de valour 6901; à le fiere vigour 486; li danziaulx esleüs 3136; li damoiseil sachant 1440, 2285, faitif 1929, loé 673, 1941, 1954, . . . , legier 332, . . . ; etc.

reine, dame, pucelle où tant de biauté a 4324, 5173, . . . ; où (qui) tant de bonté a 8150, 8387; qui le corps ot plaisant 2258, 3340, . . . ; au gent corps avenant 4212, 4945, . . . ; qui tant a biau semblant 2278, . . . ; qui tant a le vis cler 1903, 5568, . . . ; qui le viaire ot cler 3957, 5134, . . . ; qui tant fist à loer 2346, . . . , à prisier 5757, 6499, 6709, . . . ; qui (où) tant ot de biauté 5037, 8008, 8065, . . . ; où grant fu li biautés 680; pleine de grant biauté 5005; dont li corps est molés 1943; la belle au corps molé 4775; qui tant est coulourée 3282, 8593, houneree 7931; u bontés fu trouuee 6641; qui de biauté resplent 1304, 2116, 2478, . . . ; qui tant ot le corps gent 4472; qui tant ot le cler vis 5956, 6549, 6589, . . . ; au gent corps seignouri 3297; courtoise et agencie 1596; qui tant est agencie 2080;

qui bien est ensaignie 3826; à le clere fachon 5474, 9588, . . .; qui clere ot le fachon 2798, 10240; à le gente fachon 7251; à le gente raison 9660; qui avoit le chief blon 6799; où de biens ot foison 7589, 7692, 8505, . . .; que tant prisier doit on 7264; la dame de renon 5442, 5489, . . .; etc.

li enfes gentis 3012, seignouris 1516, honnerés 1275, 1286, . . .; etc.

traître, gaïant, anemi renoié 1186, losengier 1877, 2550, . . .; tirant 2274; pulent 934, 2444, 2929, . . ., felon 2709, . . ., lanier 342, 346, 839, . . ., murdrier 6498, falli 3586, 5561, 6918, . . ., avresier 2567, . . .; qui le cuer ot felon 5472; qui cuer a de larron 5470, . . .; etc.

cheval auferant 1552, 5766, 9262, . . .; gascon 7865, . . .; *des-trier* courant 1555, 1589, 1705, . . ., bauçant 1715, aragon 8179, 11134, 11446; d'Arcage 3697, . . .

branc acéré 3030; *espee* fourbie 6320, 8290, 8807, . . .; tranchant 1590; d'achier 1874, 2751, . . .; dont li acier resplent 1292, 7612, . . .; dont li acier fu cler 875; dont l'acier fu brunis 1515, . . .; qui jette grant luour 8358; *espoit* dont li fer fu agus 3107; *lance* trançant et afilee 3176; qui le fer ot d'acier 11830; qui le fer avoit bon 3090; *hache* aceree 3175; *targe* listee 3731; *haubert* saffré 3029, 8059; doublier 9146, 9416; jaserant 9344, 9482; etc.

cité souffisant 161, 177, . . .; de pris 3582, 7669; renforsie 212, . . .; fremee 11748; signourie 204, 972, 3839, . . .; antie 4594, 4802, 7078, . . .; garnie 8282, 10998, . . .; muree 10180; loee 3710; houneree 7224; de renon 1638, 7846, 8195, . . .; vaillant 7715; *chastel* seignouri 5301; planier 5912, . . .; plus grant 5802, . . .; *tour* murée 5370, . . .; batillie 1344, 2512, 2528, . . .; renforsie 1340, 1352, . . . *palais* planier 516, 2747, 2964, . . .; pavé 8024, listé 12075, plus grant 1547, 2257, 4929, . . .; marberin 12419; de pris 2985, 5342, 6548, . . .; vautis 6426; maginois 3815; *salle* pavée 1467, 5346, 5421, . . .; lee 5988; vautie 2063, 10272; *cambre* plus grant 7896; pavée 1488, 11756; garnie 6315; vautie 438, 3827; etc.

mer bruiant 1081, 5402, 7871, . . .; sallee 6022, 7906, 11163, . . .; *forest* ramee 1473, . . .; *bos* qui verdie 8292, où (dont) la fuelle verdie 1597, 6311, . . .; etc.

France le plaisant 145, 1432; le vaillant 2273; le doulz país plaisant 3327; le noble roiauté 8028, 8037; le país d'onesté 8047; une terre alosee 13320; la loee 5399; le país seignouri 4358; l'enrichie 52, 209, 8794; cele terre prisie 203; le garnie 231, 962, 1618, 8796, 10809, 12092; la noble région 1390; le país bel et bon 14593; douche Franche 20, 35, 2422, 8037, 8955.

β) Chevilles jurements:

à non Dieu 507, 828, 2269, 2525, . . .; par, pour Dieu 674, 1620, 1678, 2491, . . . (le nom de Dieu pouvant être suivi de l'une ou l'autre des épithètes indiquées plus haut sous α); sus Dieu le tout poissant 799; par le Dieu où on croit 4196, 5716; par le Dieu que j'aour 111, . . .; par celi Dieu (Seigneur) qui fu cressefiés 1171,

1181, qui tout a à jugier 4044, qui souffri pascion 2388, 6846, . . . ; par celi grant Seigneur qui me fist et crea 1977; – par (pour) le Vierge Marie 2076, 3855, 4618, . . . ; par le Vierge disree 6617, 6632, 8579, . . . , loee 5397, 7206, . . . , honnree 5368; – par ma foi 4846; par la foi que je doi à Dieu (suivi d'une épithète) 654, 2299, 6937, . . . ; au pere tout poissant 4214, à Jesus-Christ porter 2348, 3943, . . . ; foi que doi à Jhesum 1203, 1211; foi que doi Gabriel 5213; u non du roi poissant 6346; par le corps de Jhesum 1664, 3553; . . . saint Climent 2117, 2486; . . . saint Omer 4690; . . . saint Ligier 1821; . . . saint Richier 2559; par saint Simon 1221; par les sains de Cartage 2903, de lassus 3137, d'Orient 4176, decha mer 2342; pour les sains dechanter 588; par sainte Trinité 5020; par le vertus disree 1471, sauvee 5395; par le saint sacrement 426, 573, 2485, . . . ; par le mien sacrement 1124, 1336, 2092, . . . ; par ma crestianté 5031; par le mien sairement 6076, 6244, . . . , escient 186, 2120, 2475, . . . ; par mon chief 1475, 2566, 4835, . . . ; par Mahon 2667; foi que je doi Mahon 2690; foi que doi mon menton 1673.

γ) Chevilles propitiatoires:

si me soit Diex aidant 1574; se Diex me benaïe 1627, 3835, 5059, . . . ; si m'aïst sainte Crois 1788; se Diex me puist sauver 2328, 2340, 2365, . . . ; aidier 7211, 7829, 8128, . . . ; se Diex sauve me vie 7103; se Diex le vuent greer 2343; si ait m'ame pardon 4550; que Diex gart d'encombrier 1803, 4524, . . . ; à qui Diex vuelle aidier 4588; à cui Diex soit amis 1582; au Dieu commandement 3994, 6725, 6765, . . . , consentement 3996.

δ) Chevilles-imprécations:

li corps Dieu me (te, vous) cravent 4486, 4493, 6104, . . . ; que li corps Dieu cravent 2426, 2941, 2946, . . . ; que Diex puist craventer 599, 641, 871, 885, . . . ; que Jesus Christ cravent 2462, . . . , maldie 420, 949, 2499, . . . ; li corps Dieu le (te) maudie 1364, 4241, 4625, . . . ; que le corps Dieu maudie 2513; Diex te puist mal doner 633; cui Diex doint encombrer 6722, . . . ; destourbier 7819; Diex te (vous) doint encombrer 2183, 4041, . . . ; que Diex puist malair 3193, 3208, 8562, . . . ; que ait maleïçon 1391; qui ait male journée 6637; qui ame soit dampnee 5401.

ε) Chevilles-interpellations:

savés coment il va? 1020, 1251, 2002, 2575, 3480, . . . ; ne savés coment va? 8704; coment ira? 8709; savés que je vous prie? 6291; oïés c'on vous dira 3492, 6866, 7772, 8812, . . . ; oïés que vous comant 1428.

ζ) Chevilles-affirmations:

ce sachiés vraiment 1568, 6757, 7626, . . . ; je le sai vraiment 2463, 2479, . . . ; pour voir le vous aïe 1330, 2517, 3299, 3879, . . . ,

le vous creant 1565, . . . , je le vous di 6592, . . . ; ce sachiés sans mentir 3209, . . . , sans fauser 5530; tout de fi le set on 3554, 5459; bien le voi aparant 1679; ce puis pour voir conter 2356; c'est verité prouvee 1469, 4268, 4284, 5421, . . . ; selon la verité 5043; selon mon escient 1406, 2303, 2487, 3650, . . . ; pour pleve ne pour vent 728, 1164; cui qu'il soit bel ou non 10046.

η) Chevilles-hyperboles:

a) marquant la distance:

jusques en Abilant 179, 1530, . . . , en Oriañt 2284, 2437, 12229, . . . , en Jeremie 5067, . . . , à Montpellier 355, 1825, 8416, . . . , en Lombardie 1349, . . . , en Aragon 3557; jusqu'à (outre) l'Arbre qui fent 1141, 6251; jusqu'au mont de Tergis 11312, à l'iaue du Rin 3241, 12421, en Carfanaon 1635, 1651, 6118; enfresi qu'en Cartage 3698, en Surie 181.

b) marquant le prix:

or: pour l'or d'une contree 8602, 10458, 12654, . . . ; de Montpellier 2556, 4040; tout l'or de Bezenchon 411; pour tout l'or de Pavie 2542, d'Avallon 3068, d'Avignon 1207, 2800, . . . , qui est en Galilee 4276; pour mon pesant d'or mier 2971; pour d'or fin mon (son) pesant 3333, 3360; - *argent*: pour vo pesant d'argent 10705; - *tresor*: le tresor Constantin 3246; - *avoir*: pour l'avoir d'un roion 6833, . . . , Psallemon 11149, d'Abilant 2306, de Paris 4985, de Bezenchon 8222, qui est en Avignon 2405, . . . , tout l'avoir Constantin 12433; - *besant*: n'en donroie un besant 8933; - *parisis*: vaillant deus parisis 7683, 11298; n'aconte deus parisis 1500; - *denier*: je ne prise un denier 943; ne vaut un denier 2548, 11841; n'en donroie un denier 2161; le montant (le monte) d'un denier 2146, 2568, 11265, 11649; ne vaut un denier monaé 14084, 14736; - *danree, demie*: ne danree ne demie 993; vaillant une demie 4601; - *frelin*: le monte d'un frelin 10677; - *abangue*: ne vaut une abangue copee 3177; - *ferrement*: qui vaille un ferrement 15043; - *gant*: un seul gant 776; le montanche d'un gant 2290, 3374, 4641, 9972, 10423; je n'i aconce un gant 9467; nanil qui vaille un gant 12244; - *bouton*: ne vaut, ne valoit, valisant un bouton 3371, 3378, 10047; - *poussin*: nes plus c'a un pouchin 12437; - *pomme*: une pomme pelee 3724, 10427, 12109, 13120; une pomme pourie 10799, 15478; - *raisin*: n'i valut un roisin 10673; - *oignon*: n'en donast un oignon 1658; n'en donne deus civos 8944; - *aillie*: valissant une aillie 1100; le monte d'une aillie 1610; n'en donna(st) une aillie 7096, 7099, 13490; - *ortie*: qui ne vaut (valissant) une ortie 202, 955, 1331; nes plus c'a sentir une ortie 12604; ne vaura une fueille d'ortie 9276; - *épi*: ne li est deus espis 5341; qui vaille deus espis 6934; - *fétu*: ne li vaut deus festus 3110.

c) marquant le temps:

dès le temps Pharaon 9579; puis le temps Psalemon 12531.

d) marquant le superlatif:

la plus belle qui onques fu creee 6035; qui soit en nul païs 4965; qu'on trouveroit noient 6768; la plus laide qui de mere soit nee 5363; la plus loial qu'ains de mere fust nee 6635; li mieudres qu'ains sus cheval monta 10164; etc.

On voit que pour toutes les rimes il y a un choix de chevilles toutes prêtes. Qu'on se reporte aux listes données par Léon Gautier, *Epopées*, II², pp. 450-52; par Emile Roy dans son étude sur «la Versification et le style de *Hugues Capet*, de *Baudouin de Sebourg* et du *Bastard de Bouillon*»¹; par M. E.-R. Labande dans sa thèse sur *Baudouin de Sebourg*, pp. 144-45, etc., on y trouvera exactement les mêmes comparaisons, les mêmes formules. Celles-ci formaient depuis longtemps un fonds commun auquel puisaient tous les rimeurs. Si l'auteur de *Dieudonné* a fait comme les autres, il a au moins le mérite d'y avoir apporté quelque discernement et de ne pas s'être laissé aller, comme l'auteur de *Baudouin de Sebourg* par exemple, à appliquer à un guerrier barbu l'expression «qui claire ot le fachen», cheville-épithète qui est le monopole de la femme dans les laisses en -on².

D'autres bévues pourtant lui ont échappé, telle celle-ci, qui résulte de l'emploi paresseux et irréfléchi d'une expression toute faite: 11266 «dont a prins à brochier», — c'est-à-dire à piquer des éperons, — alors qu'il s'agit d'une flotte qui fuit sur la mer.

A la même négligence peuvent également être rapportées les contradictions dans l'emploi de certains noms propres, dues à des oublis: la femme de Guillaume d'Estrigon est appelée *Biautris* au v. 4975, *Aye* aux vers 6209 et 6364; le père de Corsabrine est *Bruiant* au v. 11689, *Braimant* au v. 12766; *Guiscart*, roi de Paris au v. 9688, est dit *Gautier* au v. 9908.

Négligence encore et refus de l'effort littéraire dans les répétitions si nombreuses de mots et les gaucheries de style dont voici quelques exemples: 2559-60 *Voirement* dist on voir, par le corps saint Richier: *Voirement* sont François li plusieurs biax parlier; 3660 *Allons! allés* de là . . .; 4754 Se vo pere le set, bien say que . . .; 6204 Bien say, s'il le set . . .; 7289-90 à l'ermite sara s'il sait . . .; 7581-82 *Mercis* li priérés qu'elle ait de vous merci; 7795 Et cis hons d'*aventures* qu'ensi s'*aventura*; 11299 Li haubert ne li vaut valant deus paresis; 13227 *Aval* s'est *avalee*, seule sans compagnie; 13748-53 trois fois *plainier* à la rime en six vers; etc³.

¹ Dijon et Paris, Picard, 1929 (Public. de l'Univ. de Dijon, fasc. 2).

² Labande, *o. l.*, p. 146, n. 2.

³ Ajoutons la répétition de certains procédés ou de certaines situations: les 7000 chevaliers «faés» reviennent un peu trop souvent; l'anneau magique que Balan donne à Supplante (v. 10212) rappelle trop celui que Dorame a remis à Dieudonné (v. 2370); la délivrance de Philippe qu'on allait exécuter (14805 et suiv.) ressemble tout à fait à celle de Supplante sauvée du bûcher; Charles le Chauve abdique et se fait ermite (11100-114) comme plus tard fera son petit-fils Dieudonné; etc.

Mais si anonyme et conventionnel que soit le style de notre chanson, il n'en existe pas moins quelques passages où apparaît, d'une façon plus ou moins fugitive, une certaine personnalité; quelques vers moins fades et moins plats que les autres, où l'on discerne un homme sensible ou réfléchi sous le tâcheron de lettres que trop souvent l'auteur nous donne l'impression d'avoir été. C'est ainsi qu'on notera :

— quelques couplets assez bien venus : 1596 et suiv., amour de Dieudonné pour Dorame; 7235 et suiv., reconnaissance de Philippe et de ses barons; etc.

— quelques comparaisons assez suggestives, bien que pas très originales :

- 1547 il s'est bouté . . . *si com li leus* s'en va entre moutons boutant.
 3183 Tout *ainsi quē uns leus*, qui ist de la ramee
 Entre un fouc de brebis, s'en a l'une hapee, . . .
 Ensi . . .
 2710 Nient plus ne li pesoit que *l'aloë* au faucon.
 3573 Je sui *con li bergier* Qui parole du leu . . .,
 Et tel fois en parole, ses brebis vient mangier.
 12004 *Ensi comme on espart en une grange estrain*,
 Gisoient les navrés et li mors sus le plain¹.

— quelques rares expressions imagées :

- 4211 Je crois que *mauvais vent* a couru chi endroit.
 5223 On ne doit point joster *qui n'a plan le fourrel*
 (c. à d. : si on n'a pas le ventre bien rempli).
 5719 . . . ceans n'a vitaille *ne plus que sus men doit*.

— un certain nombre de passages plaisants ou ironiques :

569-71 Philippe revient de chasser; son père l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner et le frappe au visage. L'enfant pense alors tristement :

Je venois à la court très amoureusement
 Et cuidoe diner bien et paisiblement:
 Mais on me sert *ensi c'on sert le povre gent*.

1518 Butor a accueilli Philippe dans son château; mais il le fait assaillir pendant le repas. Philippe alors s'écrie :

Sui ge ceans venus pour estre ensi servis?

2966-69 Joseran, hôte de Philippe à Estrigon, s'était vanté de n'avoir pas peur de Merlengier; mais, à la seule vue du géant, il est pris de terreur et rentre chez lui. Philippe, après sa victoire, se moque de lui :

Biax ostes, dit Phelippe, vous me deviés aidier,

¹ Les autres comparaisons sont tout à fait banales : 1843 plus rouge que *carbon de brasier*; 4091 rouge *comme laiton*; 4825 ainsi clere que *vin en un celier*; 10950 blanques . . . *plus que ne soit cocon*; 6852 aller aussi droit qu'un *boujon*; 4382 courant *comme quarel*; 14687 arons Phelipe *si c'on prent l'oissillon*.

*Et puis je vous quidai que fussiés par derrier:
Mais vous estiés venus reponre en vo solier!*

3016 Butor ne sait agir que par mensonge et trahison; et voilà que Philippe, qu'il est venu circonvenir jusqu'en Hongrie, l'oblige à se battre au premier rang de l'armée. D'où la plainte mélancolique de Butor: Voilà bien ma chance, à moi,

Qui pour venir combatre ay laissiét mon païs!

4058-59 Réponse du valet que Butor avait chargé de faire périr le petit Dieudonné:

*Je l'ay mis en tel point, par Dieu le droiturier,
Là où jamais nouriche ne li avra mestier.*

4533-34 Supplante affirme à Dieudonné qu'il sera roi un jour; oui, répond Mancion qui ne peut souffrir l'ami de sa sœur,

*Mais que la nuit des Rois, au souper conmenchier,
Puist le feve trouver au gastel despechier.*

5203-04 Moquerie de Dieudonné à l'adresse de Maufuné, qui est un nain, mais se vante d'avoir plus de cinq mille ans:

*Tu as mal emploïét l'age que tes corps a,
Kar tel n'a que set ans miex emploïés les a.*

Cf. encore 1255-60, 1880-83, 1950, 1965-74, 4532-34, 5223, 6117-19, 8406, 10263, 13570, etc.

— L'habile utilisation des fins de laisses: avant de changer de rime, l'auteur, très souvent, tourne son récit en moralité; la laisse s'achève par quelque proverbe ou quelque sentence morale ou religieuse¹. Il y a beaucoup de variété et la marque d'un réel talent dans la présentation de ces réflexions et dans la manière de tourner ces proverbes, dont un certain nombre semblent être de l'invention du poète et ne se retrouvent dans aucun des recueils connus.

α) Sentences morales:

- 7547 On doit cheli prisier, servir et honorer,
Qui pour avoir honneur se va aventurer.
660 ... Par un cuer ignorant
Fait on bien telle cose dont puis on se repent.
734 Juges qui jugera tout de gré fausement,
Diex li fera autel et kas equepolant.
757 Juges ne doit jugier tant qu'il soit en air;
Kar juges haïneus (ou aïreus) ne puet raison tenir.
4540 Quant li clers bat sen maistre, c'est bien contre raison.
6152 ... Li hons qui est ivres ne se seit consirer;
Pour chou s'en doit warder qui ne le puet porter.

¹ Ce n'est d'ailleurs pas une spécialité de *Dieudonné*; ce procédé se retrouve dans la plupart des poèmes épiques de la dernière période; cf. en particulier *Baudouin de Sebourg*.

- 6232 Quant on est enivrés, on fait hardiement
 Une grande folie ausi tost c'on l'emprent.
 11585 Cis qui un sien dru pert par sa grande folie,
 Il est bien negligens et plains de grant sotie.
 3919 ... Qui traison pense, en li a l'Anemi,
 Qu'il l'a en sen pekiet fremet et endormi.

β) Sentences religieuses:

- 4234 ... Diex dist de se bouche, — on le trueve lisant, —
 Qui ne jugera droit le petit et le grant,
 Que ja n'ara de Li jugement proufitant.
 7824 ... De chou que diable fait faire et commencer
 Ne porroit point trouver, fors à grant encombrier.
 122 ... On doit obeir au souverain Creatour,
 Kar en che monde n'a nule si vraie amour.
 148 ... Tés va le mant Dieu sans raison destruent
 Qui s'en repentira ains son definement.

γ) Proverbes¹:

- | | | |
|-------------------|------|--|
| <i>advenir</i> | 57 | Chu qui doit advenir avient quoy qui l'detrie. |
| | 8571 | Trestout avanra quanque il doit avenir ² . |
| <i>aller</i> | 1775 | Qui va par le pais, il trueve bien souvent
Cose qui peu li plait et de la maise gent. |
| <i>apprendre</i> | 578 | On ne doit point apprendre çu qu'on seit clere-
ment. |
| <i>aviser(s')</i> | 837 | Qui bien s'aviserait ne feroit se bien non. |
| <i>chat</i> | 372 | Là où kas n'est li souris s'i revele ³ . |
| <i>chétif</i> | 4991 | ... Point ne faut les chetis
Metre ensanes sus iax: on les connoist tous dis.
1931 (Voir sous <i>parler</i>). |
| <i>cheval</i> | 3018 | ... estre le cheval au blans piés ⁴ . |
| <i>cœur</i> | 1208 | Li bons cuers fait l'evre ⁵ . |
| | 2791 | On n'a mie qui vueut bon cuer ne hardement. |
| <i>compagnie</i> | 2975 | A maise compagnie ne puet on guerrier. |
| <i>conseiller</i> | 2976 | ... Qui ne seit bien faire ne seit bien consillier. |
| <i>convoitise</i> | 836 | Covoitise fait pendre le larron. |

¹ Ils ont été classés par ordre alphabétique des mots typiques.

² Cf. Morawski, *Proverbes français antérieurs au XV^e s.* (Classiques français du m. â., n° 47), Champion, 1925; n° 997: «La chose qui estre doit Ne peut estre qu'elle ne soit»; — Leroux de Lincy, *Livre des proverbes*, II, p. 324, id.

³ Morawski, n° 1563: «Ou chaz n'a, soriz i revele»; — Leroux de L., I, 158: «Là où chat n'est souris i revèle».

⁴ Cette expression est expliquée au vers suivant: «Je faurai au besoing tous mes mileurs amis»; cf. Villon, *Lais*, v. 29-30: „Bien ilz ont vers moi les piez blans Et me faillent au grant besoing»; voir aussi la note de l'éd. Longnon-Foulet: «allusion à un proverbe de l'époque: il a fait comme le cheval blanc, il m'a failli au besoin»; et surtout l'article de M. Mario Roques dans les *Mélanges Hoepffner*, Paris, Les Belles-Lettres, 1949, pp. 95-106: «Les pieds blancs».

⁵ Morawski, n° 1069; «Li cuers fet l'œuvre»; Baudouin de Sebourg, IV, 134; XIV, 464: «Li bons coerz fait l'œuvre».

<i>definement</i>	1780	La cose qui vient dur a bon definement.
<i>dent</i>	6008	... Puis c'on a eü à un homme le dent, Jamais n'i doit avoir nul grant esbatement.
<i>désarmé</i>	14259	Gens qui sont desarmés ne valent se pou non.
<i>Dieu</i>	10616	... Cui Dieu vult aidier jamais garde n'ara.
<i>dit</i>	23	En biax dis escouter ... Ne puet nulz mauix venir ne jamais ne fera.
<i>doigt</i>	6596	... Li dois de nos mains ne sont pas tous on- nis ¹ .
<i>donner</i>	47	... Qui bien puet doner et qui n'apovrist mie, Il acquiert, pour donner, des amis à le fie.
<i>êtreindre</i>	371	Plus estreint, plus gelle ² .
<i>femme</i>	2569	Cis qui se fie en fame a bien cuer de bregier ³ .
<i>folie</i>	8789	... Quant on fait la folie, ... on ne regarde mie U on en puet venir ni en quelle partie.
	13347	Mieux vaut folie faire que tousdis bien laisser.
<i>force</i>	4440	... C'est grant cose à faire quant forse paist les prés ⁴ .
<i>forfaire</i>	2663	Quant li hons s'est forfais, il doit sen corps gar- der.
<i>geler</i>		(Voir <i>êtreindre</i>)
<i>grever</i>	4562	Tel cuide autrui grever qui se greve devant.
	13717	Tés cuide autrui grever qui acroist sa tristour ⁵ .

¹ Id., n° 2436: «Tuit li doi de la main ne sont mie onni».

² Id., n° 1756: «Quant plus gele, plus estraint»; *Baud. de Sebourg*, XII 480; XIV, 23: «Plus gele, plus destraint».

³ Rapprocher la réflexion attribuée à François 1^{er}: «Souvent femme varie; Bien fol est qui s'y fie», et le v. 1600 d'*Eneas*: «Fous est qui en fame se fie».

⁴ Proverbe à forme et à sens énigmatiques, souvent déformé par incompréhension; cf. Leroux de Lincy, I, p. 83: «La faulx paie les prez; — C'est la fau qui paye les prez (*Mimes* de Baif)». La forme habituelle est: «la force pest le pré» (Morawski, n° 1003). On trouve encore: «la forche (= force? ou fourche?) paist le pré» (*Baud. de Seb.*, IV, 165), «la faulx paist le pré» (Morawski, n° 1003 var.). Dans *Dieudonné*, le ms. porte: «forse paist leus prés», qu'on doit lire: «force paist les prés» (laisse en -és). — On trouve une discussion, sinon une explication, de ce proverbe dans le glossaire établi par Em. Gachet (s. v. *force*) et joint à l'éd. du *Chevalier au Cygne* et de *Godefroy de Bouillon* p. p. Reiffenberg et Borgnet, Bruxelles, 1846-59, 3 vol. in-4°. Voir aussi *Proverbes au vilain*..., éd. Tobler, p. 52 (n° 21) et pp. 150-51. — En réalité il faut comprendre: «la force paist le pré», en voyant dans *force* le continuateur du latin *forfex*, sorte de grands ciseaux avec lesquels on tondait les prés (voir les textes cités par P. Meyer dans *Revue critique*, 1868, II, 319, auxquels on peut ajouter les contes en latin rapportés par Edelestand du Ménil, *Poésies inédites du m. â.*, 1854, pp. 154 et 452). Mais, de bonne heure, on confondit ce mot avec *force* venant de *fortia*, synonyme de *vis*, et, dès le commencement du XIII^e s., sinon plus tôt, on trouve le proverbe traduit par *vis pascit pratum* (cf. P. Meyer, dans *Archives des missions*..., 2^e série, V, 177).

⁵ Leroux de Lincy, II, p. 420: «Tel cuide autre decepvoir qui soy mesme se conchie» (*Prov. communs*, XV^e s.); rapprocher: «Tel cuide enseigner autrui qui souvent s'engaigne soi-même», «tel est pris qui croyait prendre», etc.

<i>heur</i>	13570	Grans eürs ne vient mie à trop matin lever ¹ .
	1209	... Heürs et fortune ont dominascion De bien grever le maistre et d'aider le garchon.
<i>honneur</i>	7957	Miex vaut honneur c'argent, car monnoie s'en va ² .
<i>larron</i>		(Voir <i>convoitise</i>).
<i>loyauté</i>	8006	... Loiautés essauche et faussetés descent.
<i>mer</i>	4410	Li hons qui est en mer trop d'aventures a.
<i>mescheoir</i>	738	Quant il meschiet un homme par aucun cou- venant, Fortune de sa reue le va si reversant K'à painnes se relieve jamais en son vivant.
	1067	Puis qu'il meschiet un homme, adès li meschoit si Qu'il ne seit où aler que maulz ne veigne à li ³ .
<i>mort</i>	3263	... Quant li hons est mort, tous ses maulz ont pris fin.
	3295	... Quant li hons est mort, tantost sent le terree.
<i>muse</i>	941	Qui ne sait que d'un tour quant li besoing li prent, C'est ensi qu'une muse quë adés se reprent.
<i>œuvre</i>	647	La bonne ouevre fait bien à recommander.
	4561	... De mauvaises ovres vient on à mais coron.
<i>parler</i>	1931	Au parler seulement connoist on les quetis.
	14546	... Li biax parlers vaint orgueil et felonnie. (Voir <i>prudhomme</i>).
<i>pauvre</i>	1955	Toudis est povres hons en tous lieux degabés.
<i>péché</i>	9030	... Li viés pechiés fait l'ome nouvel tourment ⁴
<i>plaider</i>	8615	Qui plaide sans partie, sa cause est bien parée ⁵ .
<i>pourvoir</i>	821	... Qui est pourveüs, il n'est mie honnis.
<i>prison</i>	10238	... Il n'est mie mort qui est mis en prison: Bien en puet escaper en aucune saison.
<i>prudhomme</i>	646	On ne connoist pas bien le preudomme au parler, Mais la bonne ouevre fait bien à recommander.
	448	... A langage biax le preudomme conchie.
<i>reculer</i>	12447	... Bon fait reguler pour salir plus avant ⁶ .
<i>souris</i>		(Voir <i>chat</i>).
<i>tard</i>	2945	Tés vient tart à le feste qui bien vent à briés mos.
<i>tison</i>	6010	... Tisons embrasés et estains ensement A bien peu d'acoison ralume bien souvent, Soit ens es fais d'amors et d'aucun mautalent.
<i>voie</i>	4712	Cilz trouve bien le voie qui le seit demander.

¹ Id., II, p. 430: «Lever matin ce n'est pas heur» (XVI^e s.).

² Morawski, n° 1295: «Mieux vault tresor | d'honneur que d'or».

³ Leroux de L., II, p. 229: «A qui il meschet, Communement on li mezfet» (*Prov. communs*, XV^e s.); p. 256: «Celuy à qui il meschiet tous lui courent» (id., XV^e s.).

⁴ Morawski, n° 2481: «Vieulz pechiez fet novele honte» (var. «no-vele painne, novele vergoigne; Viez pechié engenrent novele honte»).

⁵ Id., n° 946: «Il plaide bel qui plaide sans partie».

⁶ Id., n° 875: «Il fait bon reculer pour meus saillir»; — Leroux de L., II, 309; — *Baud. de Seb.*, II, 576-77: «Boin fait un seul piet reculer... Pour salir plus avant» (variantes X, 252-3; XIV, 74).

V. La Versification

Dieudonné est composé en laisses rimées d'alexandrins à césure masculine ou féminine. Sur les 15622 vers que présente le manuscrit, près de 500 sont défectueux, soit que la rime ait été altérée (ainsi 7149 *saint Esperit* pour *saint Espir* dans une laisse en -ir; 8935 *enconbrer* au lieu d'*enconbrement*; 14700 *broie* au lieu de *broion*; etc.), soit, plus souvent, qu'il y ait des syllabes en trop ou en moins. Dans la plupart des cas, il est facile de rétablir le vers tel qu'il a dû être écrit par l'auteur. On se trouve en effet en présence de fautes bien connues des éditeurs de textes anciens:

haplographies: 1129, 1950 *et* pour *est et*; 1630 *publie* pour *publiee*; 2727; *amoit* pour *aamoit*; 5081 *laigne* pour *la laigne*; 7043 *Karle roi* pour *Karle le roi*; etc.;

dittographies: 264 *sesessauserés* pour *s'essauserés*; etc.;

interversions de mots: 31 « En fu moult dolente durement et courechie » pour « en fu moult durement dolente et courechie »; cf. aussi 1876, 3478, 3579, 14060, 14842, etc.;

adjonctions de mots inutiles: 72 « *et* hommes et fenmes, enfans », au lieu de « hommes, fenmes, enfans »; 160 « mais faites pais et une coze », pour « mais faites une coze », le mot *pais* venant de la formule souvent répétée: « Seigneurs, or faites pais »; 823 « cheli c'on dit le roy le Chauve », pour « cheli c'on dit le Chauve »; etc.;

mots écrits par anticipation: 7676 « *Sire*, si dit, sire gentis », où le premier *sire* est de trop; etc.;

graphie longue au lieu de graphie courte, ou inversement, dans les mots à double graphie (comme pour *con*, *ore* pour *or*, *avueque* pour *aveue*, etc.; cf. 1631, 2060, ...) ou à double forme: 12323 *ja* pour *jamais*; 1766, 2073 *Jhesus* pour *Jhesucrist*; 2975 *mauvaise* pour *maise*; 1892 *vostre* pour *vo*; 233 *sus* pour *desus*; 3035 *desus* pour *sus*; etc.;

oubli des dernières lettres d'un mot: 1861 *plaine* pour *plainiere*; 12602 *le fest* pour *le feste*; etc., et souvent de mots entiers; ordinairement ces mots sont des monosyllabes et le sens permet de les rétablir sans difficulté: 116 et aussi < *ju* > Guillaume; 257 qui s'en vint < *droit* > à li; 279 et < *dist* >: or m'entendés; 522 m'a chi < *fait* > envoyer; etc. Mais il arrive aussi que l'on puisse hésiter sur le mot à rétablir; dans ce cas, la correction apportée reste hypothétique: 721 il est tout < *entier* ? > fait; 2504 car j'ai < *trés* ou *moult* > bien veü; 2580 rentrés < *ja de* ? > piecha; etc.;

non-sens, mots déformés, confusions de mots, fautes évidentes de copie: 1134 *haut vole* pour *au vol*; 1353 *se mancollie* pour *se melancolie*; 8444 *hardement*, substantif, au lieu de *hardiement*, adverbe; 11335 *Monluisant* au lieu de *Damas*; etc.; emploi du singulier pour le pluriel, ou du pluriel pour le singulier: 1581 *voit* pour *voisent*; 13207 *vagne* pour *vagnent*; 14632 *avoit* pour *avoient*; 15416 *ait* pour *aient*; etc.

Une autre cause importante d'irrégularité est le flottement qui existe à cette époque dans la langue et la différence qui sépare l'écri-

ture, plus archaïque et conservatrice, de la prononciation, plus évoluée. Cela explique la présence de formes où les hiatus primitifs ont été tantôt maintenus et tantôt réduits, la mesure du vers attestant par endroits *armeüre* 9150, *vesteüre* 1834, *saielé* 4290, *eü* 183, *veü* 118, *aparceü* 3133, *marchëant* 1084, etc., et ailleurs *armure* 9472, *sailé* 4282, *eu* 130, *seurent* 73, *marchant* 5845. Or souvent le scribe s'y est trompé; écrivant à une époque un peu plus récente que l'auteur, ou plutôt moins sensible que lui à la mesure, il a une tendance à réduire les hiatus même là où le mètre exige leur maintien. De là quantité de vers trop courts: 114 *bois(e)our*, 294 *pre(e)cha*, 2433 *pl(e)üst*, 3133 *aperch(e)üs*, 3485 *se(e)lla*, 3578 *cr(e)üst*, 4198 *mesch(e)ü*, 4894 *ra(e)nchon*, 9000 *vest(e)üre*, etc.; noter en particulier les adverbes de manière: 1147, 7466 *avironne(e)ment*, 6008 *prive(e)ment*, 6730 *ordene(e)ment*, 9634 *haste(e)ment*, etc.

D'autre part, la confusion complète qui existe au XIV^e siècle dans la déclinaison amène parfois le scribe à ne pas noter l's du cas sujet, qu'il ne prononçait pas, mais qui existait dans la prononciation de l'auteur ou tout au moins dans son système prosodique: 4750 *vo frere(s)* est *ochis*; 8296 *rois Phelipe(s)* estoit; 9335 et *l'enfe(s)* ot; etc.; ou, inversement, à le noter là où il ne figurait pas primitivement: 4105 *kar li signe[s]* est *escript*; 4142 *li vesque[s]* est *revestis*; etc.; ou bien il emploie des formes plus modernes *l'un* 5762, *l'emperere* 11911, etc., au lieu des formes anciennes qu'exige la mesure du vers: *li uns*, *li emperere*. Cf. aussi, pour le cas régime pluriel, *dureite* à *empognier* 1829, où l'on attendrait *dureites* à . . ., et 9732 «une espie s'en vint as traite esranment», où il faudrait au moins «as traïtes», et mieux encore «as traïtors», laquelle forme aurait eu une prononciation dissyllabique (*traï-tors*, comme aux v. 5832, 6697, 7020), tandis que dans les précédentes l'e final se serait élidé malgré la présence de l's, comme on le verra plus loin. Inversement, *par haïes* et *par buisson* du v. 14256 se corrige facilement en *haïe*, sans s, avec élision de e. Cf. aussi la forme récente *telle*, pour *tel*, au v. 403.

Des fautes du même genre proviennent de l'hésitation dans l'emploi de l'e final analogique à la 1^{re} pers. sg. de l'ind. prés. des verbes: 2896 vous *pri* au lieu de *prie*; 3544 *jur* pour *jure*; etc. (ainsi 1231 «il *jure* par J.-C.» peut se lire «il *jur* par J.-C.» où «il *jure* J.-C.»). Même chose pour le féminin des adjectifs: 2911 *tel* pour *tele*, etc., et par suite pour la forme à donner à certains adverbes de manière: 933 *grandement* pour *granment*; 3993 *forment* pour *fortement*; etc.

Notons enfin quelques cas spéciaux qui semblent bien être des manies graphiques propres au scribe: la non notation de e sourd entre deux consonnes dont l'une au moins est une liquide: 609 *serment* pour *serement*, 1169 *apartliés* pour *apareliés*, 5066 *istrés* pour *isterés*, 12600 *courchiés* pour *courechiés*, etc.; et surtout le mot *Salmon* ou *Psalmon* 3520, 5227, 6876, 7856, 7868, 8911, 8984, 9498, 9503, au lieu de *Salemon*; — le mot *mesme*, toujours écrit ainsi (132, 819, 1441, 1586, 2583, 2701, 2853, 4857, 5361, . . .), au lieu de *meesme*, et comp-

tant néanmoins toujours pour trois syllabes, sauf au vers 4578, où il est dissyllabe (« il aprent de li mesmes »); — le mot *faee* qui, dans les deux vers où il se trouve (8076, 10130), ne compte que pour deux syllabes, bien que son *e* final ne s'élide pas (« la faee debonnaire »); le scribe devait prononcer *fa-e*: cf. 5005 « et mainte noble *fae* » (avec élision de *e*); partout ailleurs il écrit *fee*; — le mot *jusques*, écrit la moitié du temps avec un *s* final, qui d'ailleurs n'empêche pas l'élision: 13 *jusques* au tamps roi Clotaire, 914 *jusques* au bos droitement, 982 *jusques* el fie, 1141 *jusques* à l'Arbre qui fent, 1236, 1636, 1651, 2099, 2136, 2201, . . .; en face de 179 *jusquès* en Abilant, 355 *jusquès* à Montpellier; 1349 *jusquès* en Lonbardie, etc.¹

Pour ces deux derniers mots, *faee* et *jusques*, la graphie du ms. sera maintenue dans l'édition; pour tous les autres cas, la leçon primitive supposée sera rétablie, des signes spéciaux (crochets droits [] pour les suppressions, crochets obliques < > pour les adjonctions) ou des notes au bas des pages indiquant les modifications apportées au texte du ms. Seuls quelques vers restent peu satisfaisants: 772, 2966, 13180, 13442, 15075; — 994, 2479, 2619, 5297.

* * *

Tout ce qui précède ne concerne que la façon dont le copiste a dénaturé la prosodie de l'auteur. Voyons maintenant quelle était celle-ci.

Les 15622 vers du ms. de *Dieudonné* sont répartis entre 419 laisses établies sur 30 rimes différentes dont voici le tableau:

— *a*, 51 laisses, 2026 vers (13,3% du total): 1, 24 vers; 16, 24; 31, 54; 38, 39; 50, 40; 57, 85; 69, 43; 93, 98; 102, 27; 112, 27; 120, 28; 122, 46; 132, 46; 136, 32; 143, 43; 153, 42; 170, 22; 174, 22; 177, 35; 181, 41; 187, 32; 189, 32; 194, 39; 197, 43; 205, 28; 210, 45; 215, 25; 220, 38; 226, 27; 229, 24; 235, 72; 239, 51; 243, 16; 251, 28; 276, 44; 278, 19; 293, 30; 310, 66; 331, 28; 335, 52; 350, 38; 360, 52; 372, 54; 374, 75; 392, 30; 394, 69; 396, 50; 400, 44; 404, 18; 408, mutilé, 10; 415, id., 9.

— *a ge*, 4 laisses, 99 vers (0,63%): 78, 39; 100, 15; 124, 26; 397, 19.

— *a i* (*-a y*), 1 laisse, 17 vers: 410.

— *a i n*, 1 laisse, 18 vers: 324.

— *a i r e*, 1 laisse, 13 vers: 165.

— *a n c h e* / *-a n c e*, 1 laisse, 22 vers: 330.

— *a n t*, 46 laisses, 1974 vers (12,64%): 5, 64; 19, 24; 23, 28; 33, 29; 43, 48; 46, 73; 49, 41; 63, 76; 87, 24; 91, 57; 97, 30; 104, 20; 115, 30; 117, 25; 130, 34; 138, 51; 156, 55; 169, 70; 191, 16; 196, 39; 208, 28; 213, 37; 224, 42; 237, 42; 241, 34; 250, 60; 255, 23; 259, 40; 270, 30; 272, 69; 282, 59; 284, 39; 301, 80; 306, 35; 317, 61; 332, 34; 338, 49; 344, 61; 361, 18; 367, 63; 371, 72; 381, 50; 387, 32; 393, 35; 412, 18; 418, 29.

¹ Cf. dans *Sone de Nansai*, poème du N.-E. du domaine picard, les élisions *mierveilles est* 4560, *pauvres et* 4475 (Tobler, *Versbau*, 4^e éd., p. 71), et aussi, dans notre poème, *tristes et esmus* 3121.

- *é*, 11 laisses, 476 vers (3%): 92, 35; 99, 28; 133, 30; 140, 63; 218, 78; 244, 49; 326, 31; 376, 37; 391, 57; 402, 27; 419, mutilée, 41.

- *ée*, 27 laisses, 1101 vers (7%): 44, 41; 85, 47; 89, 32; 101, 26; 119, 35; 148, 94; 152, 44; 160, 33; 172, 31; 176, 65; 192, 64; 214, 29; 232, 44; 248, 29; 267, 55; 277, 25; 283, 48; 304, 29; 312, 36; 318, 38; 328, 23; 342, 49; 347, 28; 352, 39; 357, 45; 385, 44; 407, mutilée, 28.

- *el*, 1 laisse, 20 vers: 144.

- *el(l)e*, 1 laisse, 14 vers: 10.

- *ent*, 40 laisses, 1595 vers (10%): 7, 47; 17, 27; 21, 30; 29, 44; 35, 45; 40, 36; 51, 24; 59, 48; 66, 75; 71, 26; 75, 28; 79, 37; 110, 32; 125, 45; 159, 40; 161, 59; 167, 57; 179, 60; 199, 42; 204, 42; 217, 26; 228, 50; 233, mutilée, 19; 245, 30; 252, 22; 266, 25; 274, 27; 292, 44; 297, 29; 305, 44; 313, 63; 323, 42; 329, 38; 353, 47; 375, 42; 379, 59; 389, 49; 395, 30; 399, 32; 409, mutilée, 33.

- *er*, 30 laisses, 1292 vers (8,2%): 18, 64; 28, 37; 54, 34; 64, 50; 70, 55; 77, 63; 108, 39; 131, 50; 142, 53; 151, 73; 163, 19; 186, 39; 201, 32; 222, 27; 246, 32; 254, 28; 261, 45; 275, 50; 287, 20; 296, 46; 309, 33; 319, 33; 322, 41; 339, 24; 345, 65; 349, 50; 364, 71; 378, 36; 405, 41; 417, 42.

- *és*, 8 laisses, 281 vers (1,8%): 20, 34; 39, 30; 56, 42; 82, 37; 123, 30; 184, 24; 373, 39; 384, 45.

- *i*, 16 laisses, 503 vers (3,2%): 32, 20; 90, 28; 107, 26; 109, 29; 121, 37; 166, 39; 202, 20; 247, 28; 256, 27; 258, 28; 269, 72; 302, 31; 325, 33; 343, 52; 354, 17; 413, mutilée, 16.

- *ie*, 39 laisses, 1567 vers (10%): 2, 33; 6, 55; 12, 36; 30, 46; 34, 24; 41, 42; 47, 40; 58, 29; 67, 54; 106, 71; 118, 28; 129, 36; 134, 28; 141, 52; 150, 29; 168, 43; 188, 40; 198, 25; 200, 24; 223, 49; 238, 23; 253, 30; 265, 48; 268, 27; 280, 79; 295, 30; 300, 40; 314, 40; 327, 25; 336, 41; 341, 49; 348, 54; 356, 53; 363, 18; 369, 30; 377, 51; 383, 47; 386, 48; 416, mutilée, 50.

- *ier*, 37 laisses, 1370 vers (8,8%): 9, 41; 15, 30; 27, 30; 53, 84; 60, 58; 68, 24; 74, 33; 80, 23; 95, 22; 111, 48; 126, 123; 128, 31; 135, 27; 146, 25; 155, 38; 157, 105; 164, 16; 173, 51; 178, 27; 185, 21; 211, 31; 219, 52; 227, 31; 236, 23; 249, 23; 257, 44; 285, 38; 289, 21; 298, 36; 307, 25; 315, 61; 320, 63; 358, 25; 366, 37; 370, 34; 398, 34; 411, mutilée, 25.

- *iés*, 1 laisse, 34 vers: 36.

- *in*, 3 laisses, 85 vers: 88, 27; 291, 20; 337, 38.

- *ir*, 6 laisses, 146 vers: 22, 24; 61, 31; 86, 23; 98, 15; 190, 17; 231, 36.

- *is*, 21 laisses, 693 vers¹ (4,4%): 13, 28; 25, 19; 45, 28; 55, 15; 81, 43; 96, 40; 114, 32; 139, 36; 147, 54; 158, 49; 171, 30; 175, 49; 183, 30; 195, 31; 206, 25; 263, 29; 286, 30; 308, 38; 316, 23; 359, 29; 362, 35.

- *oi (-oy)*, 1 laisse, 23 vers: 216.

¹ *Prins* 1925, 4148, 4981, 10559, et *mesprins* 6559, riment en -is.

- *oie*, 1 laisse, 15 vers: 24.
- *ois*, 2 laisses, 38 vers: 52, 18; 105, 20.
- *oit*, 8 laisses, 223 vers (1,4%): 3, 42; 62, 23; 73, 15; 116, 21; 154, 42; 209, 22; 288, 28; 333, 30.
- *on*, 52 laisses, 1822 vers (11,7%): 8, 28; 11, 40; 26, 16; 37, 21; 42, 33; 48, 44; 65, 44; 72, 24; 76, 20; 83, 48; 94, 46; 103, 22; 113, 42; 127, 27; 137, 30; 145, 43; 149, 56; 162, 30; 180, 73; 193, 41; 203, 25; 207, 22; 212, 30; 221, 56; 230, 32; 234, mutilée, 16; 240, 39; 260, 28; 262, 31; 264, 48; 271, 35; 273, 19; 279, 34; 281, 39; 294, 27; 299, 36; 303, 36; 311, 39; 321, 37; 334, 46; 340, 53; 345, 25; 351, 40; 355, 30; 365, 26; 380, 27; 382, 41; 388, 34; 390, 48; 401, 30; 403, 42; 414, 23.
- *os*, 1 laisse, 17 vers: 242.
- *our*, 6 laisses, 136 vers (0,8%): 4, 24; 14, 26; 182, 20; 225, 23; 368, 21; 406, 22.
- *u*, 1 laisse, 17 vers: 290.
- *us*, 1 laisse, 38 vers: 84.

Autrement dit, nous trouvons 52 laisses en *on*, 51 en *a*, 46 en *ant*, 40 en *ent*, 39 en *ie*, 37 en *ier*, 30 en *er*, 27 en *ée*, 21 en *is*, 16 en *i*, 11 en *é*, 8 en *és*, 8 en *oit*, 6 en *ir*, 6 en *our*, 4 en *age*, 3 en *in*, 2 en *ois*, 1 en *ai*, *ain*, *aire*, *ance/anche*, *el*, *el(l)e*, *iés*, *oi*, *oie*, *os*, *u*, *us*; — ou encore 2026 vers riment en *a*, 1976 en *ant*, 1822 en *on*, 1595 en *ent*, 1567 en *ie*, 1370 en *ier*, 1101 en *ée*, 693 en *is*, 503 en *i*, 476 en *é*, 281 en *és*, 223 en *oit*, 146 en *ir*, 136 en *our*, 99 en *age*, 85 en *in*, 38 en *ois* ou *us*, 34 en *iés*, 23 en *oi*, 22 en *ance/anche*, 20 en *el*, 18 en *ain*, 17 en *ai*, *os* ou *u*, 15 en *oie*, 14 en *el(l)e*, 13 en *aire*.

2831 rimes seulement sur 15622, soit 18%, sont féminines.

La plus longue laisse compte 105 vers (laisse 157 en *ier*), la plus courte 13 (laisse 165 en *aire*¹).

* * *

D'après la mesure des vers, tout au moins de ceux où il semble qu'aucune modification n'ait pu être apportée par les scribes, la prosodie de l'auteur prête, aux remarques suivantes:

e sourd final s'élide normalement devant la voyelle qui commence le mot suivant, sauf dans 2851 la bellé au vis cler, 7195 la cuissē ot froissie, 7342 sem perē iert vis (peut-être l'auteur avait-il écrit *estoit* au lieu de *iert*), 7353 se nappē estendant (peut-être y avait-il *touaille* au lieu de *nappe*), 8625 le gardē on; -ge sujet 5177; *que* relatif 3343, 3400, 5987, 6210, 9446, 9930. Il ne s'élide pas non plus quand il est tonique ou semi-tonique: dans *que* conjonction (souvent équivalent de *car*) 1446, 1497, 2433, 2860, 2926, 3183, 3300, 3648, 3821, 4032, 4072, 8016, 8834, 9013; dans *que* interrogatif indirect (= *quoi*) 6281; dans *que* relatif employé pour *qui* (voir plus loin, p. 72) 942, 1391, 2925, 4491, 7642, 8201, 8981, 11585; *le* article cas sujet masc. sing. (pour *li*) 5090; *se* conjonction (pour *si*) 2997, 6039, 6221, 9043; *ne* (pour *ni*) 1159, 2319, 2382, 2873, 5637, 13198.

¹ Cf. H. Blohm, *o. c.*

L'élision peut n'être pas indiquée dans la graphie: 2315 se ochirre, 2343 je ains, 2694 je aray; etc.; – 767 *je le say* à escient, 249 *je le vous pri*, 3976 *je le vous conte*, trois cas où il faut faire la crase *jel*; – 3886 *ne le racateroit mie*, où il faut lire *nel*.

On notera les élisions du pronom *le* semi-tonique après impératif: 4175 demandés *l'à le dame*, 10708 metés *le avuec les autres*, 11846 prenés *le en vie*, et dans l'enclise 57 *quoi qui l'detrie*; – du pronom *me*, après impératif également, dans 3367 *laissé me en pais*, 11853 venés *me aidier*, 13526 *vueilliés me un don doner*; – du pronom *ce* dans 10719 sont *ce ore de no gent*; – de l'adverbe *se* (venant de *si* < sic) dans 1409 et *ce ostés ceste espee*, 1808 et *se oÿ l'autre jour*; – et aussi l'élision de *e* devant la semi-voyelle *w*: 1274 *sus le teste Widelon*, 12739 et *no maistre Widelon*.

Un cas spécial est celui du mot *mille*, qui compte pour une seule syllabe, comme le sing. *mil*, aux vers 3025 et *dis mille Sarrazins*, 6700 *li set mille chevaliers*, 7034 à trente *mille barons*, 8272 à *sis mille saudoiers*, 11220 à *dis mille saudoiers*, 14130 qui pour cent *mille païens*, 15233 à quinze *mille Roumains*. De même *Phelipe* compte exceptionnellement pour deux syllabes seulement au v. 2966.

A l'intérieur d'un mot, *e* a disparu dans 1271 *s'a Verbrie* ne vient (pour *Verberie*), 1500 *n'aconte deus parsis* (pour *paresis*, *parisis*).

On peut rapprocher de ces derniers cas les vers 1996 qui fust ou païs *de la*, et 2922 *ne de sen frere Florent* (passage altéré?).

a est élidé dans 753 *l'ou* = là où; et peut-être 1087, où l'on peut lire: *l'ou* est une chité (ou: là *west* une chité).

i s'élide ou passe à yod dans quelques monosyllabes proclitiques: 1019 *si en sui*; 3525 *si iert*; 3464, 11101, 13280 *s'iestes*; 1190, 6076 *si ai je*; 3597 *si avons*; 4717 *si a trouvé*; – 2685 et *Phelipe li escrie* (à moins que *et* ne soit à supprimer); 8488 à haute vois *li escrie*; 4103 *je li en donne*; 964 et la foi de mon cuer *l'en sera fiancie*; – 12180 ou *i ot*; 14831 *i a mestier* (mais peut-être, dans les deux cas, *i* ne figurait-il pas dans le texte original); – 2750 et *chi alons*; – 35 *qu'en* = qui en.

i final devient yod dans 1319 *si chei mort le serpent*.

u s'élide dans 5300 *t'aras*; 9636 *tu aiës beneichon*; – ou passe à *w* dans 3591 *où es tu*, 12267 de Mahon *où il croioit*, et peut-être 1087 *là où est*.

La graphie *eu* représente tantôt une prononciation dissyllabique: 130 *eüt* p. p. «*eü*», 886, 921; 181 *eü* p. p.; 575 *seüst* impft. subj., etc.; tantôt une prononciation monosyllabique: 15, 60, 2051 *eust* «il y eut»; 73 *seurent*; 74, 117, 321 *eurent*; 268 *eut*; 1795 *teust*, etc. (*eu* monosyllabique est parfois écrit par un *u* simple: 989, 1159 *ust* impft. subj.; 3985 *urent* pft. indic.).

Les terminaisons verbales en *-iës* sont monosyllabiques: 2967 *deviës*, 2986 *fussiës*, 2969 *estiës*, 3278 *obeïssiës*, etc.

La diérèse n'est jamais marquée dans les mots en *-ion*, qui tous doivent se lire *-i-on*: 293 *entencion*, 296 *devocion*, 302 *mention*, etc.;

ni dans les mots en *-iant*: 2269 foliant, 2275 guerriant, etc.; ni dans les mots en *-ieu*: 328 gracieus, etc.; ou en *-ien*: 279 crestien, 11799 Valerien, etc. (sauf dans 3649 *Hongriien*). Par contre, elle l'est assez souvent dans les mots en *-ier*: 5989 publier; 324, 6988 prier; 6989 variier; 6979 castiier; etc.; — ochiés 8960.

Hiaume compte toujours pour trois syllabes; — *traïteur* également, sauf aux vers 5832, 6697 et 7020, où il ne compte que pour deux; — *diable* compte partout pour trois syllabes, sauf aux vers 3421, 4340, 6684, 7738, 8385, 8425, 9046, 14979, 15007, où il ne compte que pour deux; — *iaué* est dissyllabe, sauf au vers 12985 où il est monosyllabe; — *nient* est monosyllabe, sauf aux vers 4482 (où il faut peut-être lire: «ne vous coureciés nient»), 6086, 6203, et dans tous les cas où il est écrit *noient*; — *tura* dissyllabe, pour *tuera*, 4854, est attesté par la mesure; — de même *espoïr*, en trois syllabes, 10631.

Les vers à coupe ternaire ne sont pas rares: 184, 218, 249, 482, 571, 840, 962, 2089, 2958, 4494, 4921, 5206, 5308, 5539, 7479, 7952, 8429, 8442, 9029, 9080, 9113, 9731, 10591, 11088, 11570, 15163, 15190, 15263, 15396, 15466, 15546.

On peut relever d'assez nombreux rejets sans intention artistique: 85-6, 512-13, 2398-99, 2951-52, 3382-83, 4249-50, 4599-600, 4960 — 4961, 5307-08, 5543-44, 5654-55, 5687-88, 5992-93, 7490-91, 7759 — 7760, 9542-43, 10144-45, etc.

Les répétitions d'un même mot ou d'une même expression à la rime dans une même laisse sont assez fréquentes: laisse 120, quatre fois *a* (de *avoir*) en 20 vers; laisse 149, quatre fois *fachon*, six fois *on* (dont trois dans *apell on*), quatre fois *raison*; laisse 158, quatre fois *à vos devis*; laisse 169, trois fois *vaillant* en 5 vers; laisse 292, quatre fois *à men* (*vo, sen*) *commandement*; laisse 370, trois fois *plainier* en 6 vers; etc., — ce qui montre une réelle négligence.

VI. La graphie du manuscrit.

La graphie du ms. de *Dieudonné* est la graphie habituelle des mss. du XIV^e siècle. Les abréviations sont peu nombreuses et de types tout à fait courants: *q̇* pour *qui*, *q̄* pour *que*, 9 pour *con*, etc. Il n'y a aucun intérêt à ne pas les résoudre dans l'édition.

p, équivalant à *per* ou *par*, doit être rendu par *par*, la langue du copiste transformant en général *e* en *a* devant *r*; cf. 1290, 1600 *sarai* = serai, 1410 *farai* = ferai, 8466 *ahardi* = aherdi.

m'l't est à transcrire par *moult*, cette forme se trouvant en toutes lettres aux vers 51, 150, 2438; au v. 1069 on lit *moul<t>*.

Il n'y a aucune distinction dans l'écriture entre *n* et *u*; devant consonne, il ne devait pas y en avoir non plus dans la prononciation du groupe *ou/on*: on trouve en effet 9047 *gvient* = convient, en face de 9049 *cowient* = couvient; etc. Dans les cas où l'on peut hésiter, nous transcrivons par *on*: *en convent*, *commun*, *honme*, etc.

D'autre part, ce flottement entre *n* et *u* a amené sous la plume du scribe une confusion constante entre *moult*, *mont* («montagne» et

« monde ») et *m'ont*, écrits uniformément *monlt* (ou *moult*): 153 *amonlt*, 13840 *contremonlt*, 13975 *en un monlt*; - 2111, 2143, 2211, 12878 *le monlt*; - 2893, 2898, *m'onlt*; etc.¹

Les noms propres sont ordinairement abrégés: *Kl'* = Karle, *phe* = Phelipe, *Guill'* = Guillaume, *Dieud'* = Dieudonné, *Py* (4244) = Pilate; etc.

Il y a une certaine confusion entre *e*, *ei*, *ai* et *oi*: *e* = ai 2575 *cés tu*; 3554, 4754 *le set*; 650 *Brebant* = Braibant; 1628, 3895 *terai* = tairai; 15386 *se vé* = se vait (« va »), etc.; - *e* = oi: 8082 *voiet*; 10613 *anoiet*; 61, 219 *creoit*; - *oi* = e: 12789 *voiré* = verrai; - *ai* = e: 1010 *maitre* < mittere; 6730 *laitres* < litteras; 8404 *relaiechier*; 9666 *vaira* « verra »; - *ai* = ei: 1070 *solay* « soleil »; - *ai* = oi: 12231 *j'alais*; - *ei* = oi: 906 *dreitement*; 1707 *aveir*; 5681 *meteit*; 8082 *voieit*; etc.; - *ei* = ai: 869 *leissa* < laxavit; 947 *seit* < sapit; - *oi* = ai: 851, 2296 *je vois* < vado.

Au participe présent, la graphie *-ent* se trouve un certain nombre de fois au lieu de *-ant*: 6384 *kantent* « chantant », 15040 *chantent*, 7726 *gracient*, 8095 *ordenent*, 9339 *pendent*, 9497 *adannagent*, 12699 *men-gent*, 15045 *senglent*; à rapprocher 11548 en un *tenent*, 10700 *tirent* « tyran ».

Le redoublement des consonnes est fréquent à l'initiale des mots après voyelle de monosyllabe, ou à la finale devant voyelle de monosyllabe: 2544 *ne ccesse*; 2717 à *fforse*; 2959 à *ffinement*, 4889 à *ffoison*; 3339 à *lle*, 8416 ci *lloial*; 2598 à *rrire*; 8 si *sse*, 603 à *ssa*, 1266 i *sserés*, 1839 à *ssouhaidier*, 3808 à *ssejour*; 3668 li *ttre*, 4780 à *ttennement*, 10691 li *ttent*, etc.; - 543 *ill* a dit, 1734 *ill* en, 4309 qu'*ill* a; 711 *enn* ont, 1985 *enn* i ont, *enn* a; 10641 *ciss* ont, 5027 *maiss* or, 1754 *vouss* a, etc.

ph se trouve pour *f*: 2537, 2709, 8210 *phelon*, 2736 *phille*; - *th* pour *t*: 2510, 2576, 2629 *thu* m'as, 3168 *mathée*; - *ch* pour *c*: 13884 *ch'on* « qu'on ».

c initial sifflant et *s* sont constamment confondus: 68, 319, . . . *ces* = ses; 618 *ce* = se; 693, 1273, 1284, . . . *c'est* = si est; 818, 1322 *celle* = selle; 1003, 1156, . . . *c'il* = s'il; 1242 *sus c'espaula*; 1355, 1507 *ceulz* = « seul »; 3297 *cist* = sist (de « seoir »); etc.; - 443 *sis* = cis; 1105 *se* = ce; 1733 il ot *se* dit; 1985 *sent* « 100 »; 1869 *se centier* = ce sentier; 2070 qu'il *çoit*; 3284 *cerves* « servez »; etc.

c = *ss*: 14809 *acis* « assis »; 3517 *oci* « aussi ».

s est souvent employé au lieu de *ss*: 101 *asener*, 3090 *baisiet*, « baissé » 5530 *fauser*, 7089 *ravisent*, etc.

Par contre, *ss* note souvent *s* doux (ou *z*): 3673 *possé*, 5404 *possée*, 8834 *possa*, 9045 *posser*, 379 *confussion*, 785 *plaisant*, 787 *baissa* « baisa », 7143 *fissent* « firent », 8528 *prissent* « prirent », 15219 *rasser*,

¹ Sur les formes *mont* < multum, *monteploier* < multiplicare, etc., et sur le rimes du type *temoute* < tumultum: *honte*, *contes*: *toutes*, etc., assez fréquentes aux XIII^e et XIV^e s., voir M. K. Pope, *From latin to modern french*, Manchester Univ. Press, 1934, p. 177, § 464.

etc.; — il note aussi parfois *c* francien ou *ch* picard: 845, 1341 *grassier*, 3351 *piesse*, 3456 *piessa*, 2264 *ossesistes*, 5595 *visse* < vitium, 612 *malisse*, etc.

s étant devenu muet devant consonne, il est souvent omis dans la graphie: 37, 427, 429, . . . *boidie*; 901 *boquet*; 1483 *litée*; 2016 *tretous*; 866 *laissié* me; 4004 *alé* vous ent; 925 *remi* < remissos; 14062 *dé* deus pars; 10587 *lé* trait; 13698 *lé* maronnier; 1244 *au* piet « aux pieds »; etc.; — *est*, 3^e sg. ind. pr. de *estre*, est toujours écrit *et*.

Cet amuïssement de *s* amène des confusions: 1508, 3076, . . . *et* vous = es vous; 2438 *seroit* pour *serois*; etc.; — ou l'intercalation d'un *s* parasite: 1191 *conbastre*, 2960 *esglise*, 3342 *resgnant*, 4652 *coustel*, 5345 *canstoient*, etc.

t final étant devenu muet, est tantôt omis là où on l'attendait, tantôt introduit là où il n'a que faire: 89 *quoi* < quietum: *seroit*, *man-doit*; 7744 *pallefroi*; 7747 *foi* < fidem: *venoît*, *droit*, . . .; 4539 *le mon* < mundum; 6838 *reon* < rotundum: *raison*; 5302 *e* = et; 10718 *on mé* < mittit; — 1211 *doit* < debeo; 1900 *voit* < video; 2276 *bant* < germ. bann-um; 7590 *soit* < se; etc.

Comme *s* est muet devant consonne et que *t* l'est à la finale, le groupe *st* final ne se prononçait pas. De là des graphies irrationnelles qui peuvent provoquer des confusions entre certaines formes verbales (pfts. de l'indic., impfts. du subj., part. passés): 15, 60, . . . *eust* pour *eut*; 238, 281 *morust* pour *morut*; 3475, 12925, . . . *seust* pour *seut*; 14030 *bust* pour *bu* p. p.; 4865 *tenust* pour *tenu*; 3903 *desconfist* p. p.: *merchi*, *li*, aussi; etc.; — 3742 *petit* s'en falli qu'il li *trancha*: *asena*, *ja*; — 154 *fut* pour *fust*; 2650 *puît* pour *puist*; etc.; — 632 *tramis* pour *tramist*; 1145 *donnas* pour *donnast*; etc.; — et des graphies fantaisistes comme 54 *plost* = plot; 524 *ost* < habuit; 4310 *par nuist* < noctem; 15121 *je dist* < dico; 2535 *le plast* de l'espee; etc.

r est très souvent l'équivalent de *rr*, ce qui donne à quantité de futurs l'apparence de parfaits de l'indicatif ou de participes passés: 1574 *comparés* = comparrés = comparerez; 2487 *duriés* = dur(e)riés; 3459, 4749 *demourai*, 8279 *demourons*, 3917, 4510, 8309 . . . *demoura* = demour(e)rai; -r(e)rons, -r(e)ra; 4552 *feroie* = ferroie; 6103 *cou-ront*; 6320 *secourai*; 8169 *endura* = endur(e)ra; 8990 *juront* = jur(e)-ront; 9443 *dura* = dur(e)ra; etc.

z ne se trouve guère comme équivalent de *ts*; ordinairement il équivaut à un simple *s*: 537 *mez* < magis, 562 *trez* < trans, 538 *li maulz* « le mal »; etc.

-ul, au lieu de *u* tout seul (ordinairement venant de *l* vocalisé), est très fréquent après *a*, *e*, *o*: 426 *yaulz* < illos; etc., — même dans des mots où n'y a jamais eu d'*l*: 819, 1285, 1355, 1507, . . . *toulz* « tous », 3261 *doloreuls*; 1679 *murdreulz* = mordreours; 5484 *soulz* < subtus; 9175 *saulz* < saltus; etc.

w est une graphie pour *vu*, *uv*, *vv*, et parfois *v* simple: *awecques* *pas-sim*; 2869 *cowenu*; 2229 *werroit* = verroit; 2842 *wielle*, *wieller*; 3098 *weïssiés*; 6002 *waillant*; 8337 *wiennent*; etc. —

VII. La langue.

La rédaction de *Dieudonné de Hongrie* que nous possédons est en dialecte picard, ou plutôt en un mélange de picard et de francien, dialecte littéraire hybride fréquemment employé dans le Nord de la France à partir de la fin du XII^e siècle. On y trouve en effet, concurremment avec les formes franciennes équivalentes ¹, beaucoup de traits caractéristiques de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe du picard ².

1^o) Phonétique.

Voyelles.

Le suffixe *-ata* précédé d'un yod est représenté par *-ie*, et non par *-iee*: 26 *lignie*, 31 *courechie*, 33 *prisie*: Marie, vie, etc. (voir les laisses en *-ie*).

Par analogie, la terminaison française *-tié* (< yod + átem) passe à *-tie*: 3850, 11583 *moitie*: duerie, je prie . . .

a + *w* aboutit à *eu* dans *sapuit* > *seut* 1744, 4568, 4571, . . .; **dis-raubatum* > *desreubé* 1664, 1680; **ex-paventatum* > *espeuenté* 14445; cf. aussi *desreubant* 1699.

a prétonique suivi de yod aboutit à *i*, et non à *ai* comme en francien, dans la terminaison *-atiónem*, qui donne *-ison*: 1389, 2391, . . . *chelison* < celare + atiónem; 2707 *orison* < oratiónem; 1647 *delivrison* < deliberatiónem; 1390 *hebergison* < germ. heriberga + atiónem; 1671 *esparnison* < germ. sparanjan + atiónem; 13205 *reparison* < re-adpatriare + atiónem; etc.; - *roisin* < racemum 10673, est une forme purement picarde.

e, ouvert ou fermé, entravé par *l* + consonne, aboutit à *-iau*, et non à *-eau*: 22 *biaus*, 180 *biautés*, 319 *martiaulz*, 332 *damoisiaus*, 510 *coutiaus*, 620 *cheviaus* < capillos, 426 *iaus* < illos, etc. Quand l'*l* était mouillé et suivi de *s*, l'aboutissement est *-aus*, et non *-eus*: 550 *solaus* (sollit + s), 2605 *vermaulz* (vermeil + s), 75 *consaulz* (conseil + s), etc.

A l'atone, devant *l* et *n* mouillés, *e* est représenté par *i*, et non par *ei*: 2 *mieur* < meliorem; 204 *signourie* < *senioria; 852 *mervillier* < *meribiliare, 995 *se mervillia*, 4374 *mervilleus*; 1250 *esvilla* < exvigilavit, 2553 *esvillier*; 1343 *batillie* < *batticulata? 1426 *aparillant* < *appariculantem, 3489 *s'apariller*; 10277 *orillier* < auricularium; etc.

e nasalisé reste distinct en général de *a* nasalisé; mais on trouve régulièrement les exceptions connues: 1358, 2919, . . . *tamps* < tempus; 396 *sanle* < similat, 63 *sanbloit*.

i + *u* secondaire venant de la vocalisation d'un *l* aboutissent à *-ieu*, tandis qu'en francien *l* après *i* et devant consonne tombe au lieu de se vocaliser: 404 *fieus* < filius, 97 *gentieux* < gentilis, 492 *soutieu*

¹ Ainsi, dans un même vers: 318 li roy Karle le Chauve; 5453 Je ferai vostre gré, vo talent et vo bon; 3605 ten bon et ton avis; etc.

² Pour les références, voir en particulier C. T. Gossen, *Petite grammaire de l'ancien picard*, Paris, Klincksieck, 1951.

(tiré de *soutieus* < *subtilis*), 11982 *vieument* < *vili-mente*, 18 *cieus* < **ecce illi* + *s*; etc.

o ouvert entravé s'est diphtongué comme s'il avait été libre dans 6360 *nuoces*, 12468, 12520 *nueces* < **noptias* < cl. *nuptias*.

rôta est représentée par *reue* 7381.

o fermé libre devant labiale évolue en ô: 1547, 3183 *lupum* > *leu*.

- Dans *juvenem*, il est représenté par o: 107, 184, . . . *jone*.

o fermé entravé a évolué comme s'il avait été libre dans co(n)-s(u)ere > *queudre* 10583, *cür runt* > *queurent* 14269, *aqueurent* 14273, *sequeurt* 14625.

A l'atone, devant *l* mouillé et *s*, o est représenté par *i*, et non par *ei* ou *oi*: 2215 *orguilleus*, 2495 *conmissiës*, 4694 *connistrai*, etc.

Les formes 5701 *cuignie*, 391 *puison*, 7273 *pamuison*, témoignent de l'alternance picarde *oi/üi*.

a, au, o + w ou l entravé aboutissent à *au*, non à *ou*: 10909 *kailiaus* < **caclavo* + *s*; 9114 *trauee* < **traucum* + *ata*; 9545 *pau* < *paucum*; 11065 *haue* < germ. **hauwa*; 5 *vaura* < **volere habet*; 77, 312, 903 *vaut* < *voluit*, 345 *vausist*, 889 *vausistes*, 963 *vausimes*, 13346 *vautes* < *voluistis*; 1375 *taura* < *tollere habet*; 438, 2063 *vautie* < *volutata*; 902 *paurent* < *potuerunt*; 5625 *saudee* < *solidata*, 1983 *saudoier*; 9230 *caulx* < *colapus*, 9431 *cauper* < **colapare*; 12160 *caus* < *collum* + *s*; 12434 *daus* < *dulcis*; etc.

La voyelle protonique non initiale devant *i* est conservée sous forme de *a* et non de *e* dans: 3832, 3835, 6433, . . . *benaië* < *benedicta*, 9635 *benaiëchon*; 3208 *malaïr*, 6550 *malaïs*, 9560 *malaïçon*; 5293, 7321, 7322, . . . *postaiës* = *poesteïs* < *potestativum* + *s*.

Plusieurs évolutions sont même plutôt wallonnes que picardes, ou tout au moins nous mènent dans la partie Nord-Est du domaine picard:

-*aticum* passe à -*aige* au lieu de -*age*: 8093 *buvraige*, 11659 *sauwaige*, 14867 *ermilaige*, etc.

-*älis*, -*äles* aboutissent à -*es*, non à -*eus* (*l* est tombé devant *s* au lieu de se vocaliser): 1538, 8945, . . . *tës* < *talis*; 9621 *ostës* < *hospitales*, 13738 *liquës* < *quales*, 9764 *menestrës* < *ministeriales*; etc.

On constate la même chute de *l* devant *s* dans les formes françaises en -*el*: 9615 *autës* = *autels* < *altare* + *s*; 4913, 4922, 4938 *filuës* = *filuels* < *filiolus*; - cf. encore 2321 *sos* < *solus*.

a tonique libre se diphtongue souvent en *ei*, au lieu de donner *e*: 5197, 14653 *neis* < *natus*; 6670 *neis* < *nasum*; 817 *chauchei* < *calceatum*; 4670, 15300 *leis* < *latus*; 1966 *trujei* < **truffatum*? «moqué»; 3660 *aleis* «allez»; 13902 *deis* < *datos* «dés à jouer»; 6666 *heit* «il hait»; 6281 *seit* < *sapit*; 14977 *meis* < *mansi*, pp. nom. pl. de *manere*, ou *mansum* + *s* «maisons»; etc. On trouve également *ei*, au lieu de *e*, comme représentant de *e* ouvert ou fermé: 7393 *vaiseil* < *vascellum*; 5635 *casteil*; 5162, 14700 *oiseil*; 8565 *kareite*; 11653 *seique* < *sicca*.

e tonique ou atone se diphtongue en *ie* même devant l'entrave, au lieu de rester *e*: 893 *coutiel*; 5204 *oiziel*, *castiel*, *nouviel*; 10116 *anniel*

« anneau »; 3074 *chenbiel* « combat »; 12428 *cheviel* < *capillum*; 11549 *danziel*; 2048 *dechies* < *decessum*; – 794 *vieroie* « je verrais »; 1707, 2874 *veries* « vous verrez »; 1282 *ensciellant* « sellant »; 1938 *ensielles* « sellés »; 1937 *refierés* « ferrés à neuf »; 6702 *fiestier* « festoyer »; 7640 *apiella*; 9356 *abielli* « sembla beau »; 10209 *lievera*; 11934, 15221 *liegat* < *legatum*; 13098 *entiestee*; 15467 *adierchie* « adressée »; 3819 *biefroi*; 3905 *avieri*; etc. – Même diphtongaison de *e* secondaire venant de *a* latin: 4145 *quietis* < **cactivus* « chétif »; 13910 *desiriés* « désirés »; 13959 *baulievre*.

Un *i* parasite s'introduit après *a* et *o* devant consonne: 139 *Baiviere*, 156 *Braibant*, 5882 *Saigittaire*, 5809 *alaissent*, 11166 *raindonnee*, 12416 *engroissie*, etc.

Enfin, trait particulier encore au picard du Nord-Est, les diphtongues formées d'une voyelle et d'une des semi-consonnes *w* ou *yod* se réduisent souvent à la voyelle simple par disparition de la semi-consonne:

au > *a*: 866 *chevachier*, 1059 *chevacha*, 3043 *chevache*, 12260 *cheva-choit*; 10115 *mavaise*, 8434 *mavaisement*; 194 *actorisie*; 9484 *haqueton*.

ai > *a*: 1 *pas* = *pais* < *pacem*; 3715, 9794 *glave*; 5427, 15047 *vraement*; 5224 *mastrie*; 8085 *larai*, 1144 *laroit*, 3905 *lara*; 8478 *sasie*; 13205 *reparison*, de « repairier »; 333 *aazier*; 6928 *placeis* = *plaisseis*.

oi > *o*: 5579 *ivore*; 7073 *istore*.

ue > *e*: 14 833 *ferre* « fourreau »; 2635 *velle* = *vuelle* « veuille ».

ui > *u*: 1064 *umais* = *huimais*; 1115, 1243, 1605, 7653 *quvrier* = *cuvrier* « tourmenter »; 5850 *quver*, 7900 *cuver* = *cuivert* < *collibertum*; 3101 *buzine*; 4050 *Monlisant* = *Monluisant*.

Consonnes.

k latin devant *a* reste *k*, au lieu de passer à *š* (*ch*) comme en français: 2 *kanchon*, 18 *Carle le Carve*, 197 *cascun*, 372 *kat*, 378 *cacha* « chassa », 438 *cambre*, 127 *cose*, 1477 *queminee*, 423 *kien*; 932 *franque* 2602 *hanque*, 301 *esquafaut*, etc.

k et *t* latins devant *e*, *i* deviennent *š* (*ch*), et non *s*: 49 *che* < *ecce hoc*, 50 *chu* < *ecce hoc* (francien *ço*), 53 *chis* < *ecce ille* + *s*, 262 *cha* < *ecce hac*; 142 *chité*, 253 *chiel*, 5270 *lanche*, 20 *douche* < *dulcem*, 5266 *fache* < *faciat*, 231 *fachons* < *faciamus*, 89 *Franche*; 3485, 13183 *chechi*; – 2 *kanchon* < **cantionem*, 6 *piecha* < **pētia*? 220 *nonchie* < *nuntiata*; etc.

On trouve même un certain nombre d'hyperpicardismes, par suite de la transformation analogique de *s* latin ou français en *ch*: 3102, 10 770 à haut *chon* « son »; 3972, 7872 *chi* « si » < *sic*; 10181 *liquetee*, qui est probablement pour **lich(e)tee*, déformation de *listée*; 5435 *achennee* « enseignée » < *signare* (à moins qu'il ne faille corriger en *achesmee*).

g latin devant *a* reste *g* au lieu de devenir *ž* (*j*): 433, 1135 *gaune* < *galbinum*; 526, 7430 *gambe*; 6088, 6183 *gardin*; etc.

Dans les groupes *cl* et *gl* intérieurs, la gutturale disparaît: 1748 *aveule* < **ab-oc(u)lis*; 1755 *aveulet*; 3978, 4018, 4322 *estranler*.

Dans le groupe *pl* intervocalique, le *p* disparaît: 303, 316 *puele* < *pop(u)lum*; 1663, 15184 *peule*, id.

Il y a souvent confusion entre sourdes et sonores, surtout pour les gutturales: 831 *Cascoing* « Gascon »; 1430 *mon gousin*; 4697 *enguerre* « enquerre »; 5379 *gourdine* « courtine », 12499 *engordinant*, 12507 *engordiner*; 7663 *couverneur*; 8906 *cambison*; 2507 *conbaignie*; 5349 *harbe*, 6386 *harbent*; 6160 *plans pains* « blancs »; 6947 *Endecris* « Antéchrist », 5972 *Andecris*; 11855, 12259 *Andioche*.

ts aboutit à *s*, non à *z*: 530 *car me vuellies*; 591 *laissies*; 652 *vous veés*; 674 *alés*; 677 *amenés* (impér.): *irés*, *loés* (p. p.); 811 *par escris*: 808 *fenis*: *païs*, *amis*; etc. (voir les laisses en *és*, *is*, *ois*; laisse 56 en particulier).

w germanique subsiste à l'initiale au lieu de passer à *g(u)*: 6827 *wason*; 2709, 5311, 7425, . . . *warder*; 13062 *awarderai*; 6191 *varendi* (= *warendi*).

l primitivement mouillé a perdu son mouillement: 484 *s'agenoula*, 3764 à *genoulon*; 250 qu'il *vuelle*; 778 *solel*; 958 *moulie* « mouillée »; 1919 *batelis* = *bateilleis*; 3443, 3997 *vermelle*; 4865 *filolage* < *filiolum* + *aticum*; 5355 *vielle* < **vecla*; 6311 *fuelle*; 6587 *pallis* « paillis »; 10441 *male* < *mac(u)la*; 12660 *touale* < germ. *thwalja*; etc.

s devant consonne passe souvent à *r*: 3388, 11717 *marle* < *masculum*; 1342, 1425 *varlet* < *vassulittum*; 3712 *merlee*, 3924 *merler* < **misculare*; 596, 1048, 1718 *derver*.

r s'amuit en général devant consonne, surtout devant *s*: 287 *Kale*, 9768 *Challes* « Charles »; 503 *tagier* < *tardicare*; 169, 3600 *cis parlés* (= *parler* + *s*); 14533 *ti palés* (= *tes parlers* « *tes paroles* »); 8099 *es-cochier* « écorcher »; 3319 *fome* < *forma*; 10694 *los* « lors » < *illa hora* + *s*; 14183 *li carteriés* < *carcerarius*, 1922 *aubalestrés* « *arbalétriers* »; etc.

Fréquemment aussi *r* subit une métathèse: 43 *frema* < *firnavit*, 3921 *fremet* < *firnum*; 4392 *tourva* < **tropavit*, 14568 *tourvant* < **tropantem*; 230 *aderchie* < **addirrectiata*; 2569 *bregier* < *berbicarium*; 3950 *gouvrenier* < *gubernare*; 4591, 5830 *avresier* < *adversarium*; 4928 *retrounés* < *retornate*, 5642 *retrouna* < *retornavit*; 8011 *freté* < *fir(m)i-tatem*; 10632 *bernier* < **brennarium*; 5831, 10900 *haubregier* < germ. *halsberg* + *are*; 14536 *mainbrunie*; etc.

Les groupes *m'l*, *m'r* ne prennent pas de *b* transitoire: 396 *sanle* < *sim(i)lat*, 7298 *resanlés*.

Les groupes *l'r*, *n'r* ne prennent pas de *d* transitoire: 12170 *tanre* < *ten(e)ra*, 566 *tenrement*, 8652 *tenreur*; 2969 *reponre* < *repon(e)re*; 881 *convanra*, 545 *mesvanra*, 952 *revanra*, 1544 *vanra* < *ven(i)re habet*; 430 *tanrai* < *ten(e)re habeo*; 1023 *apartenra*; 1017 *engenra*, 1018 *engenreüre*; 810, 2682 *amenrir*; 7144 *prinrent*; – 1375 *taura* < *toll(e)re habet*; 869 *faura* < *fall(e)re habet*; 5190 *asaura* < **adsal(i)re habet*; 8441 *pour-ière*; etc.

n et *n* mouillé sont confondus: 965, 988 *maignie* < *mansionata*; 1467 *digner* « *diner* »; 14181 *desjugner* « *déjeûner* »; 1759 *regne* < *retina*;

14493, . . . *signatour* < *senatorem*; 360 *ignel* = *i(s)nel*; - 1571 *esparnison*, 11073 *il esparnent* < germ. *sparanjan*; 4992 *ensane* < *insignia*; etc.

Un yod de transition s'est introduit entre voyelles dans *ayé* 8021, 8030 (= *ae* < *aetaticum*); *haioit* 65, 76; *raianchon* 5262.

2^o) Morphologie.

Substantifs.

La déclinaison n'est absolument plus respectée. Il en reste cependant un vague souvenir dans l'usage des formes doubles *hom* - *honme*, *ber* - *baron*, *fel* - *felon*, *glout* - *glouton*, *lerre* - *larron*, *compaing* - *compagnon*, *Carle* - *Carlion*, *Phelipe* - *Phelipon*, *quens* - *comte*, *enfes* - *enfant*, *sire* - *seigneur*, *traître* - *traïteur*, *emperere* - *empereour*, *suer* - *seurour*, etc. Ces formes sont assez souvent employées de façon correcte lorsque la rime et la mesure les favorisent: 558 *pendés* | *che traïteur felon*; 1757 Quant *Phelipes li bers* le fort *larron entent*; 1291 Quant *Phelipes li enfes* a veü le serpent . . .; etc. Mais très souvent aussi cas régime et cas sujet sont employés au petit bonheur, selon ce qu'exigent rime et mesure; et il n'est pas rare de voir une forme régime accolée à une forme sujet: 162 *le quen* Guillaume (suj.), en face de 207 *li contes* Waleran; 3102 le courtois *Phelipon* (suj.), et 2799 quant ele vit *Phelipe*; 2929 retint Butor le *traître*; 4555 *niquier se suer*; 6943 *li traïtes fallis* (suj. pl.); 3680 le *seigneur* du bos (suj. sg.); 385 par le *glout Phelipon*; 389 à *Karle le glouton*; 3279 à *Phelipe le ber*; 6550 entre 500 *traïtes felons*; 10327 *li traïte felon*; etc.

D'autre part, si, dans des laisses entières, la déclinaison est respectée à la rime (ainsi laisses 32 en *i*, 36 en *iés*, 39 et 56 *és*, etc.), plus souvent elle ne l'est pas. C'est ainsi qu'on trouve: 3109, 3130 parmi le *bus*; 4982 *pria merchis*; 5028 les *arai trouvé*; 4967 il trait trente *be-sant*; 3021 issu de la *chîtés*; 681 la pure *verités* (rég.); etc.

Des génitifs pluriels archaïques du type *tempus *candelorum* > *chandelour*, on retrouve *misaudour* 8356, 15 258, et *paienour* 8368, 13 708, 15255. Le fait que ces formes ne sont placées qu'à la rime montre qu'il s'agit là d'une habitude épique conservée par paresse.

Rien de tout cela ne constitue des particularités picardes. Il n'en va pas de même pour les autres catégories grammaticales.

Articles.

L'article défini féminin se trouve ordinairement sous la forme picarde *le*: 4 *le* cronique, 70 *le* terre, 205 *le* ville, 237 *le* Vierge Marie, 376 *le* jalousie, etc.

Très souvent aussi, il a la forme *li* picardo-wallonne: 239 *li* miracle, 154 *li* besoigne, 372 *li* souris, 680 *li* biauté, 1017 *li* eure, 1726 *li* mere, 2041 *li* noise, 2953 *li* gent, 3178 *li* vertus, etc.

Mots pronominaux.

Pour les pronoms personnels, les formes toniques picardes *mi*, *ti*, *li* se rencontrent beaucoup plus souvent que *moi*, *toi*, *soi*: 1064 pour *mi*,

3962 entendés à *mi*, 11108 u nom de *mi*; 11112 pour *ti*; 1065 à *li*, 3973 de *li*; etc.

La forme atone picarde *me* pour *moi* s'observe régulièrement après un impératif: 282 faites *me* baptisier; 866 laissié *me* chevachier; 7856 portés *me* ceste letre; 12812 amenés *me* ces deus; 13980 rostés *me* ce glouton; 14378 dites *me*; etc.

La forme féminine régime de la 3^e personne est picarde elle aussi; c'est *le* au lieu de *la*: 605 *le* doi gouverner (la France); 1341 *le* voit (la tour); 5522 *le* laissier (sa dame); 5671 *le* saurai aidier (Supplante); 5691 *le* tenoit (une demoiselle); 6061 *le* mena (la pucelle); 6676 *le* desloia (sa mère); 7048 *le* trouva (la dame); etc.

La forme sujet tonique ou semi-tonique *jou*, pour *je*, qui est particulièrement propre à la partie Nord-Est du domaine picard, se rencontre plusieurs fois: 980, 2370, 2885, . . . Même remarque pour le pronom féminin de la 3^e personne: *ale* «elle» 685.

Pour les possessifs, on trouve couramment les formes picardes *men*, *sen*, pour *mon*, *son*: 522 *men* fil, 551 *men* frere; 85 *sen* nom, 346 *sen* cousin, 405 *sen* paiement, 454 *sen* pere, etc.; — *me*, *te*, *se* pour *ma*, *ta*, *sa*: 5510 *me* santé et *me* vie; 5778, 8827 *me* mere; 6038 *me* forsse; 6041 *me* maistresse; 7513 *me* partie; 5456 *te* mere; 5465 *te* destre espaule; 7499 *te* dame; 264 *se* loi; 269 *se* destre espaule; 270 *se* main; 318 *se* gent; 404 *se* table; etc.; — *no*, *vo* pour *nostre*, *vostre*: 951 en *no* baillie; 956 encontre *no* partie; 14252 *li* *nos*; 14301 les *nos*; etc.; 546 *vo* corps; 746 à *vo* table; 748 de *vo* terre; 750 *vo* loiauté; 12940 *vo* fil; 2234 cent hommes des *vos*; etc.

A noter la forme *lie*, possessif tonique du féminin = «sienne»: 3918 ele sera toute *lie* (sur le modèle des féminins picards *noe*, *voe*).

Verbes.

A l'infinitif, on trouve couramment les formes picardes *vir* < *videre* 1235, 1303, 4938, 7176, . . . et *veïr* 2308, 3073, 3695, 3708, 4882, . . .; *pourveïr* 3665; *cheïr* < *cadere* 2176; *assir* < *ad-sedere* 2028, 2965, 6146, 7060, . . .

Dans les laisses en *-on*, on trouve quantité de formes de la 1^{ère} pers. plur. de l'indic. prés., de l'impér. prés. et du futur sans *s* final, ce qui est moins une licence graphique qu'une particularité normanno-picarde, l'*s* ayant été de bonne heure considéré comme la caractéristique des deuxièmes personnes et par suite supprimé ailleurs: 400 *feron*, 1216 *prion*, 1387 *refuseron*, 6793 *donnon*, 6815 *diron*, 6843 *dison*, 6856 *recordon*, 7171 *veron*, 8187 *cheleron*, etc.

La 1^{ère} pers. plur. est ordinairement en *-ienmes*, *-iesmes*, parfois en *-iens* ou *-onmes*, formes essentiellement picardes: 391 *feriesmes*, 924 *fusiesmes*, 980 *convoienmes*, 999 *estienmes*, 13644 *soienmes*, 14174 *avienmes*; — 7250 *auzisiens* «oserions», 10323 *ariens*, 10502 *feriens*, 10567 *seriens*, 14992 *porriens*; — 10322 *amonmes*; etc.

La 1^{ère} pers. sing. du parfait et du futur est souvent en *a* au lieu de *ai*: 461 *ara* «j'aurai»; 463 *faura*; 1008 *mentira*; 3389, 9779 *j'a*;

7844 *fera*; 12972 *vaura*; 14935 *dira*; — 5817 *manja* « je mangeai »; 6822 *cuida*; 7370 *renoia*; 9775 *donna*; 12194 *engenra*; 14213 *ama*; etc. — Inversement, ou trouve *ai* pour *a* à la 3^e pers. sing.: 3909 *embrasai* « il embrassa »; 5626, 7674, 7708 *baisai*; 8257 *vurai*; 11742 *prendrai*; etc.

La 3^e pers. plur. du parfait de l'indic. est en *-isent*, forme proprement picarde: 488, 7143, 8550 *fisent*; 879 *prinsent*; 10105 *prisent*; 9586 *misent*; etc.

La 3^e pers. sing. du subj. prés. du verbe « mettre » est *mesche* 1635, 3300, 8290, 10237; de « plaire » est *place*, *plache* 5505, 11100; ce sont là des formes picardes.

Picarde encore la forme *puelent* 10637, 14704, 3^e pers. plur. de l'ind. prés. de *pouvoir*.

3^o) Syntaxe.

La syntaxe ne présente guère, au contraire de la phonétique et de la morphologie, de traits spécifiquement dialectaux. Signalons seulement quelques tournures très fréquentes, qui sont même chez notre auteur de véritables manies, mais qui se retrouvent avec la même abondance chez tous les versificateurs du temps:

L'emploi du possessif tonique précédé de l'article défini, au lieu du possessif atone: 629, 4400 *li mien frere* (en face de *men frere*, et sans aucune différence de sens); 2456 par *le mien sacrement*; 1430 *le mien appartenant*; 1958 *li mien corps*; 2529 *la moie baronnie*; 3277 *la moie contree*; — 1403 *le sien cousin*; 2137 *le sien corps*; 2740 *le sien frere*; 5400 *la soie contree*; 14510 *la soie partie*; — 2495 *la nostre partie*; 5610 *la nostre assemblee*; 6033 *la nostre contree*; — 700 *le vostre fil*; 768 *la vostre mere*; 6287 *la vostre amie*; — 3354 *li vos habitants*; 8129 *li vo corps*; etc.

L'emploi de l'article défini avec toute sa valeur démonstrative primitive: 1237, 5095 *la nuitie* « cette nuit-là »; 3159 *la journee*; 10904 *le jour* « ce jour-là »; 2990 *le matin* « le matin qui vient, demain matin »; 2394, 4065 *de la terre* « de ce pays-là »; 5542 *en l'eure* « à cette heure même »; 14516 *la partie* « cette région-ci »; etc.

L'emploi au pluriel d'un verbe dont le sujet est un collectif exprimant la pluralité (cf. latin *turba ruunt*): 195 à Rains *doivent venir la haute barounie*; 5384 *quant li peules oïrent*; 10455 *detenu l'ont celle gent forsenee*; 10877 *u s'en vont celle gent?* etc.

L'emploi au singulier, à la façon latine, d'un verbe qui a plusieurs sujets au singulier, surtout quand ces sujets le suivent: 2828 *li ors et li argens couste trop*; 7530 *sus le nappe est venus pain, vin, char et poisson*; 8939 *moult bien s'arma et Gonbaut et Butor*; 10319 *trop nous het li rois Karle et cis de sa partie*; etc.

le mélange du singulier et du pluriel de politesse: 7503 *si m'en faut reporter vostre nappe . . . et ton hannap . . . et ton cor*; 9088 *rois, commenciés le jousté, car tu vaus miex de moi*; 14385 *ne courouchiés plus Gloriande l'amie, car elle vous a fait amour . . .*; etc.

l'emploi du régime indirect *li* au lieu du régime direct *le*, et du régime direct *les* au lieu du régime indirect *lor*: 66 ordonné *li* avoit en sens; 4056 quant *li* vit aprouchier; — 14012 Maufuné *les* a fait un enchantement; 14014 une grande riviere de travers *les* ala;

la confusion constante, au sujet et au régime direct, entre *que* et *qui* relatifs: 29 *que* tint = «qui tint», 38 *que* devoit tenir; 43, 102, 116, 134, 207, etc.; *li* enfes *qui* famine apressa; 5631 *qui* de cuer ot annee; etc. Ce n'est pas là seulement une manie de scribe; la mesure atteste par endroits l'élision de *que* employé pour *qui*: 8342 *k'a* = *qui* a; 8952 quant Gonbaut oy Butor *qu'*ensi le conforta; etc. Même chose au régime indirect: 7301 *c'andeus* veü vous a = «pour *qui* vous a vus tous deux»; cf. 5 *que* oïr le vaura = «pour *qui* voudra l'entendre»;

la construction de nombreux verbes avec la préposition *à*: 2273 oï *à* parler; 2343 *je* ains miex *à* morir; 2411 *je* desire *à* recevoir; 2443 *priés* *à* Dieu; 6148 *je* deffens *à* maudire; etc.;

la construction infinitive: 3212 ains *l'istoire* fallir;

les participes absolus: 5827 *Où* le damoiselle n'i ot que courechier; 5863 *Oi[st]* *li* Sagittaire si print *à* requignier; 11306 raienchon ara, carcié quatre ronchis; 8638 *vestu* le haubergon; etc.;

l'emploi de l'infinitif substantivé: 583 au sacrer, 1084 au repairier, 2237 au rentrer, 4303 au naistre, 10041 le traire, 12244 icest assembler, etc.;

l'emploi de *que* ou de *car* d'exhortation devant l'impératif: 582 *que* vous hastés! «hâtez-vous donc». Cf. 2219, 3592, 6617, etc.; *car* me vuellies aidier! cf. 868, 2709, 12744, 15035, etc.;

l'expression restrictive *n'i ara si vaillant* 11742 «quelle que soit la valeur de l'homme en question, du coupable»;

l'emploi de *et* avec une valeur affective (cf. J. Tanquerey, *Et particule*, Mélanges Pope, 1939, pp. 339-50) pour marquer l'interrogation: 532 *et* qui m'ara? 2527 *et* que droit? 4182 *et* que voi ge? 6220 *et* c'ai ge oi? 12355 *et* comment m'avanra? etc.; — l'affirmation: 996 *et* mes flex conté m'a; 2343 *et* j'ains miex; 6847 *et* je le te pardonne; 7445 *et* mi corps s'i ottrie; 7458 *et* mi corps s'i assent; 13352 *et* je le vous dirai; etc.; — la prière: 3502 barons, *et* je vous prie; 12744 Seigneurs, *et* car créés; etc.; — la concession: 2642 *et* fust en haute mer «même si c'avait été...»; etc.;

l'emploi de *si* avec le futur au sens temporel (= «avant que») ou restrictif (= «à moins que»): 3002 Jamais joie n'arai *si* serés revertis; 5028 mais ne finerai *si* les arai trouvés; 4885 *Que* je ne muire mie s'arai...; 14030 ne verrés hui... *si* arons...; etc.;

l'emploi des formes verbales composées au lieu des formes simples (fut. ant. au lieu du futur, cond. passé au lieu du cond. prés., pl.-q.-pft. subj. au lieu de l'impft., etc.), ce qui presque toujours formerait contresens si l'on donnait aux temps ainsi employés leur valeur réelle: 601 je *li* averai fait = «je lui ferai»; 2988 nous arons delivré = «nous délivrerons»; 3983 je n'i arai failli = «je n'y faillirai pas»; 2990 Je

lo que le matin (= demain matin) les *aions assalis*; 3968 rois sera, se longues *a vesqui* = «s'il vit»; 4770 or le m'*aiès fianchiet et juré* = «jurez le moi»; 5615 si l'*aiès gardé* = «gardez-le»; 3976 s'il *estoit ensi fait* = «si l'on faisait ainsi»; 3976 si *eüst on saisi* = «si on saisissait»; 8034 en *eüst possesse* = «en possédât»; 4272 je l'*aroie trouvee* = «je la trouverais»; 8080 il *averoit porté* = «il porterait»; etc.;

L'emploi du gérondif avec un verbe de mouvement (*aller* le plus souvent, parfois *venir*) ou le verbe *être* comme auxiliaire; ces périphrases n'ont aucun sens spécial et équivalent sans plus à la forme verbale simple: *aler aportant, chelant, acoisant, aourant, . . .* = «aporter, cheler, acoisier, aourer, . . .» Dans les laisses en *-ant*, le retour de ces constructions devient absolument fastidieux (12 fois de suite, par exemple, dans les 13 vers 13663-73);

L'emploi de différents auxiliaires devant un infinitif, sans valeur spéciale, uniquement pour la facilité du vers: *a l l e r*: 4683 je m'*alai lever* = «je me levai» (équivalent de *je m'alai levant*): 2620 Phelipes *ala* un petit *reguler* = «il recula»; 2637 le damoiseil *ala regreter* = «regretta»; etc.; — *f a i r e*: 873 chu le *fist tenser* = «le tensa, le garantit»; 2363 Jesus-Christ qui de telle biauté *fist* vo corps *figurer* = «figura, façonna»; 3092 li *fist perchier* le haubergon = «lui perça»; 3960 li *fist brasier* = «lui brisa»; 9395 qu'il li ot (ou: qu'il i ot) *fait fichier* = «qu'il y ficha»; etc.; — *p o u v o i r*: 4693 qui me *paut porter* = «me porta»; — *d e v o i r*: 3942 que je *doy desirer* = «que je désire»; 5874 bien l'en *dut anoier* = «il en éprouva un grand dommage»; etc. (mais, dans 4035, qu'il li *devoit lanchier*, la tournure marque le futur prochain: «il était sur le point de lancer»; de même 8487: qui s'en *devoit fuïr*); — *v o u l o i r* surtout: 330 ele se *vaut acouchier* = «elle accoucha»; 348 se *vaut humelïer* = «s'humilia»; 1804 ne te *vueille anoïer* = «que cela ne t'importune pas»; 2855 s'en *vaura tant penser* qu'il *vaura deshoner* = «il y pensera tant qu'il déshonorera»; 8123 je me *vurai parler* = «je parlerai»; 11351 il *vaut engendrer* = «il engendra»; 11334 m'en *vaut mener* = «m'emmena»; etc.

Mettons à part une construction par ailleurs bien connue, mais qui nous mène, comme les faits de phonétique et de morphologie relevés plus haut, à l'extrême Nord du domaine picard: c'est, entre une préposition et l'infinitif qu'elle régit, l'emploi explétif de *à* devant cet infinitif, si son complément direct est placé avant lui: 510 *sans* li *à* manechief = «sans le menacer»; 1857 *sans* li *à* espier; 2661 *sans* moi *à* escrier; 864 digne *de* la teste *à* tranchier; 2884 *de* vo corps *à* meurdrier; 6551 *de* li *à* destruire; 5635 *du* casteil *à* veïr; 881 *pour* ciaus *à* vergonder; 1884 *pour* li *à* ramproner; 4586 *pour* mi *à* travelier; etc.

Cette construction semble essentiellement wallonne. On en trouve de nombreux exemples dans le *Poème moral*: 17 de Dieu *à* enameïr, 18 de Deu *à* desirer, 211 de lui *à* encombreïr, 549 por altrui *à* salveïr, etc. (voir éd. A. Bayot, p. LXXV). On la trouve aussi dans le *Sermo de Sapientia*, dont la langue a été étudiée par Léo Wiese, *Die*

Sprache der Dialogue des Papstes Gregor, mit einem Anhang: Sermo de Sapientia . . ., Halle 1900 (por lui à tormenteir 293, 4); chez Jacques de Hemricourt, *Oeuvres*, éd. de Borman et Bayot, t. I, 1910. Elle a été relevée par M. Ch. Bruneau, *Etude phonét. des patois d'Ardenne* (avec un appendice: Chartes de Mézières), Paris, Champion, 1913, appendice p. XI, dans les chartes susdites. Il y en a un exemple dans *Aucassin et Nicolette* XXII 19; un dans l'*Antéchrist* de Bérengier, v. 69; etc.¹

On peut rapprocher de cette tournure l'expression très fréquente ici, et d'ailleurs très usuelle dans la littérature épique, *sans point de* + nom ou infinitif précédé de l'article défini, où *point de* + l'article sont explétifs: 2142, 2754, 3560, 5775 *sans point del atargier* = sans atargier; 2888, 3707 *sans point del arestage*; 2219, 3205, 3659 *sans point del alentir*; etc.

D'autres constructions enfin sont plus particulières à notre auteur:

L'emploi d'un pronom personnel avec un nom de nombre, qui est à signaler moins dans: 999 *nous vint*, – construction toujours usitée, – que dans la tournure avec la 3^e personne: 915 là estoient *iax dis*, où nous dirions simplement: «ils étaient dix»; 1359 lors le vont avaler *iax dis* «ils vont à dix abaisser (le pont)»; 5724 J'ai assés à mengier *s'iax douze* en i avoit «même s'il y avait douze personnes»; 2497 Un chevalier de France a plus de baronnie que n'auroient *iaulz cent* de ceste signorie «que n'auraient cent de ces seigneurs»; 5548 du pain pour *iaux cent* desjuner «pour que cent personnes puissent déjeûner»; 2180 il en ont fait *yaulz mille* plourer «pleurer mille personnes»; 6082 s'il avoit chi *iaux mille* «s'il y avait ici mille personnes». On voit que, dans ces exemples, le pronom ne renvoie pas à un nom précis, mais sert au contraire à marquer l'indétermination, à indiquer qu'il s'agit de personnes quelconques. C'est ce sens également que l'on trouve avec la 2^e personne dans: *vous cent* 5734 «cent personnes comme vous»;

les constructions: 3004 *entre li et Butor* = Butor et lui; 5211 *entre moi et Morel* = Morel (mon cheval) et moi; avec mon cheval; 14541 *entre mi et m'anmie* = mon amie et moi; avec mon amie; 14970 *entre li et Supplante* = S. et lui; avec S., – qui font partie de la syntaxe générale du moyen âge, mais qui sont plus spécialement picardes. Elles sont d'ailleurs courantes aujourd'hui encore dans le Nord de la France: *ôz irō ēter nū* «nous irons entre nous», c. à d. «tous les deux». De ces expressions on rapprochera le v. 1217 *avueques che paumier* me donnés un chapon = à lui et à moi, à partager entre lui et moi;

surtout la construction suivante, où un infinitif prépositionnel est accompagné d'un nom ou pronom construit comme régime, mais qui est en réalité le sujet de l'infinitif, – construction spécialement pi-

¹ En voir un exemple aussi dans *le Coronement Looiz*, éd. E. Langlois, v. 364: «por son dreit à jugier». Cf. Tobler-Lommatsch, *Altfranz. Wörterbuch*, I, 22-24.

carde et toujours en usage dans le Nord de la France: 860 *pour li mengier* = non pas « pour le manger, lui », mais « pour que lui le mange »; 852 *pour mi solassier* = non pas « pour que cela me distraie », mais « pour que je me distraie »; 5823 *pour iaus solassier*; 5328 *pour mengier sen ronchi* « pour que son cheval mange ». Cf. en picard moderne: *š ę pōr mi mēžē* « c'est pour moi manger = c'est de quoi faire mon repas »; *š ę pōr vu dērqšē* « c'est pour vous (le) déchirer = pour que vous le déchiriez ».

4⁰) Vocabulaire.

Périphrases. – Le mot *corps*, accompagné d'un adjectif possessif ou d'un nom (ou pronom) complément, désigne la personne et équivaut à un nom ou à un pronom: 435, 549, 1002, . . . *mes corps* = moi; 546, 760, 947, . . . *vo corps* = vous; 892, 904, . . . *son corps* = lui; 19 *le sien corps* = lui; 802 *le corps de li* = lui; 24, 577 *le corps Dieu* = Dieu; 690 *li corps de la roïne* = la reine; 695 *li corps de vo moullier* = votre femme; etc.

Le mot *cuer* est employé de même: 13376 *sen cuer* = lui.

Cette tournure se trouve non seulement chez tous les versificateurs du moyen âge, mais aussi chez les écrivains en prose.

Déformations de mots. – Par paresse de chercher un mot approprié à la rime, notre auteur, – semblable en cela à tous ceux de son époque, – a souvent déformé ou mutilé des mots placés en fin de vers: 4539 tout le *mon* (pour *monde* ou *mont*); 2919 le temps *anchiennement* (pour *ancien*); 3203 *desconfir* (pour *desconfire*); 5315 garde que n'obeïs (pour *obeïsse*); 13474 je *depris* (pour *depri* ou *deprie*); 4028 *aquella* (pour *aquelli*); 6219 *fremi* (pour *fremie*); 3114 *remanus* (pour *remés*); 3247 le roi *Alissandrin* (= *Alexandre*); 5228 *Juda Machabon* (= *Machabée*); etc.¹; – sans compter les formes qui ne lui sont pas particulières, mais qu'on retrouve dans *Baudouin de Sebourc*, le *Bastard de Bouillon*, *Hugues Capet* et autres poèmes du 14^e siècle: 8896 *bezou* « besoin »; 3245, 3251 *doctrin*; 12423 *palasin*; 10340, 14262 *huïson* « huée »; etc.

Mots savants. – Notre rimeur a une certaine propension à employer des mots de formation savante, soit par désir d'émerveiller le vulgaire par des mots en *-tion* ou en *-ment* d'une longueur respectable et de sens mystérieux, soit par influence de sa formation cléricale et souvenir de son séjour sur les bancs de l'école²; les deux hypothèses sont sans doute admissibles. Voici quelques exemples: 5457 *fournication*, 6109 *amentacion*, 9675 *recompensacion*, 9642 *tribulacion*; 1166

¹ Il n'y a guère dans *Dieudonné* de monstres que ceux-là, ou analogues; sur ce point, comme en d'autres que nous avons déjà signalés, notre auteur a su garder une mesure dont il faut lui savoir gré: il n'a pas été, comme certains, jusqu'à transformer *corage* en *coroie* (*Baud. de Seb.*), ni *haubert* en *hauboît* (*Bast. de Bouill.*), ni à tirer le nom *miroir* du verbe *merir* (*Baud. de Seb.*); voir Labande, o. l., p. 138.

² Labande, *ibid.*

figureement, 247 *amistablement*, 6752 *larechineusement*, 11972 *avironnablement*; 735 *equopolant*; 11940 *suspediter*; etc.

Mots picards. — Quelques rares vocables semblent être propres au dialecte picard: la forme *vesque* 4142, 7856, ou *veque* 6710, qui provient d'une coupe fautive de *l'evesque* (> *le vesque*; et par suite *li vesque*, au *vesque*, etc.) et qui est courante en vieux picard (de même que *glise* venant de *le glise* pour *l'église*); — l'expression *avoir faim de* 4163, au sens de «désirer ardemment» (cf. encore en picard actuel: «j'ai faim de dormir»); — la locution *droit là* 1533, 1641, 4319, 4323, 6618, etc., au lieu de l'expression ordinaire du francien *là endroit*; à *droit là* correspond actuellement le rouchi *droula*, qui s'oppose à *drouchi* «droit (i)ci» mot d'où, suivant une hypothèse de M. A. Jeanroy, viendrait justement le nom de *rouchi*, — dialecte des environs de Valenciennes; l'expression *droit chi* se trouve d'ailleurs aux vers 12148 et 15581; — l'adverbe *ila* «là» 4792, 2929? qu'on ne trouve pas en francien, mais qui s'emploie encore actuellement dans la région de Valenciennes, par opposition à *ichi* «ici»; — le mot *lulton*, dont G. Paris a signalé la rareté (*Romania*, XXXI, p. 102) et qui est familier au folklore wallon: le wallon actuel connaît encore les formes *nuton* et *luton* (cf. J. Haust, *Diction. liégeois*), et dans le Hainaut et le pays de Liège les croyances populaires font toujours mention du *nuton*, qui peuple le plus fréquemment les bords de rivières, les grottes; etc.¹

VIII. La langue et la patrie de l'auteur.

Les picardismes qui ont été relevés plus haut pourraient, pour la plupart, n'être imputables qu'au scribe de la rédaction qui nous est parvenue. Mais l'examen de la mesure de certains vers et des rimes montre que l'auteur aussi devait être picard.

La mesure des vers atteste en effet:

les contractions picardes de *-eraï*, *-eroie* en *-rai*, *-roie* au futur et au conditionnel des verbes de la 1^{ère} conjug.: 405, 8805 *retourra* = *retourn(e)ra*, 1180 *retourrai*; 8853 *durra* = *dur(e)ra*; 2047, 3479 *donra* = *don(e)ra*, 8934 *donroie*, 1692 *dorrai*, 4275 *donroit*, 4860 *pardonra*; 3459 *demourai* = *demour(e)rai*; 4854 *tura* = *tu(e)ra*; etc.;

les futurs et conditionnels picards en *-eraï*, *-eroie* dans les conjugaisons autres que la première: 83, 7944 *metera* = *mettra*; 975 *penderoit* = *pendrait*; 1832 *parderoit* = *perdrait*, 2170 *pardérés*; 3446, 3496 *faindera*; 7911 *defenderons*; 7922 *chainderai*; 8772 *conbatera*; 8817 *devera*; 1750, 8845 *rendera*; 10165 *savera*; 10168 *vendera*; 10176 *aprendera*; etc.;

les terminaisons picardes en *-ienmes*, *-iesmes* des 1^{ères} pers. plur., au lieu de *-ons*; voir ci-dessus, p. 390;

l'emploi de *le* article féminin pour *la*, lequel seul permet la contraction en *du*: 8035 *du* grant parenté; et en *au*: 10273, 12162, 13351 *au* nuit;

l'emploi de *me* régime atone, qui peut s'élider, au lieu de *moi*, après un impératif: 7902 *tenés me* à droit, 9244 *laissiés me* à li; — de *te*,

¹ Cf. Rita Lejeune, dans «Moyen Age», t. 47 (1937), p. 5.

sujet, qui s'élide également, au lieu de *tu*: 724 comment porois *te* avoir; — de *no* et *vo* au lieu de *nostre* et *vostre*: 7754 C'est contre *vo* moulier que *vo* corps haïr doi; 11159 A prinse *vo* cité et *vo* mere tuee; 11574 et *vo* corps et *vo* vie; etc.;

les contractions essentiellement picardes *abbie* 4 (en face de *abbie*), *courchie* 31 (en face de *courechie*).

Quant aux rimes, elles nous montrent:

la réduction picarde du latin *-āta* en *-ie* après palatale. Les 39 laisses en *-ie*, qui forment un total de 1567 vers, en présentent des centaines d'exemples: laisse 2, *lignie*, *courechie*, *prisie*, *fie* < **vicata* . . ., qui riment avec *Marie*, *courtoisie*, etc.;

la distinction entre *ā* et *ē* assez régulièrement faite, conformément à la phonétique du picard. Sur les 1592 vers contenus dans les 40 laisses en *ē*, on n'en compte que 11 qui se terminent en *ā* au lieu de *ē* (2449, 6088, 7460; 7627, 9730, 10700, 11548, 11979, 14617, 15040, 15045); dans les laisses en *ā*, la proportion des mots en *ē* est un peu plus forte, sans être encore bien élevée: 41 vers, sur 1914 formant 46 laisses (149, 159, 661, 780, 781, 784, 1427, 1435, 1548, 1557, 1568, 2277, 2279, 2287, 3359, 3363, 3799, 4164, 4168, 4176, 4925, 4933, 4938, 5771, 7154, 7362, 7869, 7889, 8756, 8765, 8786, 8918, 9163, 9194, 9979, 10006, 10411, 14302, 14303, 14800, 14813). Ajoutons cependant qu'un certain nombre de mots riment indifféremment en *ā* ou en *ē*. Ce sont: *en couvent* (1163, 1763, 2453, 2483, . . . en *ē*; 4940, 12473 en *ā*); *couvenant* (154, 172, 1523, 2305, . . . en *ā*; 95, 1296, 2435, 6363, . . . en *ē*); *dolant* (1560, 2253, 3228, 3345, . . . en *ā*; 2432, 2484, 2947, 5591, . . . en *ē*); *esciant* (186, 767, 777, 1406, . . . en *ā*; 574, 709, 944, 1126, . . . en *ē*); *incontinent* (146, 1409, 4166, 9207, . . . en *ā*; 6089 en *ē*); *jouvent* (4933 en *ā*; 7598, 9267 en *ē*); *Orient* (182, 2284, 4176, 11248, 12229 en *ā*; 2437, 15334 en *ē*); *talent* (1302, 1577, 2088, 2457, . . . en *ā*; 1419, 1438, 4910, 4931, . . . en *ē*); *noiant* (786, 1411, 1690, . . . en *ā*; 224, 260, 572, 1122, . . . en *ē*); *pulent* (9190 en *ā*; 913, 934, 2444, . . . en *ē*). Malgré cela, le fait que des laisses entières de 30, 50 et même 70 vers (telles les laisses 7, 17, 19, 21, 29, 33, 35, 40, 59, etc.) ne présentent aucun mélange de rimes en *ā* et en *ē*, montre que l'auteur était nettement sensible à leur différence et n'admettait de rimes fautives que par paresse;

l'amuissement de *r* devant consonne, phénomène particulièrement picard: dans la laisse 100, *large* 3701 et *targe* 3710 riment avec *image*, *sauvage*, *ouvrage*, etc.; dans la laisse 242, *Butors* 8939, *sors* 8947, *tors* 8948, *mors* 8949, *corps* 8950, *fors* 8951, riment avec *repos*, *dos*, *bos*, etc.;

la chute de *f* final: 3407 *soué*: *clarté*, *amisté*; 3668 *li tré*: *chité*, *apresté*; 14717 *tré*: *hué*, *pré*; 5715 on *i* a *fain* et *soit*: *endroit*, *croit* (cf. encore en picard actuel: *ž ę swę* «j'ai soif»); et rapprocher 8320 de *tret* (= *tref*) en *tret*;

la réduction de *-ai* à *-a* à la 1^{re} sg. du futur: 7040 *fera*, 8956 *dira*;

la forme picarde *mi*, *ti*, *li* des pronoms personnels: 1064 pour *mi*: 1068 à *li*: *chi*, *menti*, etc.; 3962 à *mi*: 3971 delès *li*: 3973 de *li*: 3975

en contre *li*: plevi, failli, etc.; 11112 pour *ti*: hardi, nasqui, etc. (en face d'ailleurs de 7960 à *toi*: croi; 7962 à par *soi*: aroi).

Plus intéressantes encore sont les rimes 7815, 7822, 7833, 8425 *in-fier* < *infernum*: legier, gaagnier, fructifier . . ., d'une part, et, d'autre part, 676 *charnés* < *carnalis*: deportés, amenés; 14741 *morté* sj. pl. < mortales: regné, trouvé; 8977 *auté* sj. sg. < autel + s: 8979 *morté* < mortales: salué, sonné . . ., — qui nous renvoient à une zone du dialecte picard où *e* ouvert entravé latin se diphtongue en *ié*, et où *l* tombe devant *s* au lieu de se vocaliser. Or cette zone est également celle où l'on emploie couramment *ila* et *droit là* (voir ci-dessus, p. 396); elle est voisine du domaine wallon: c'est à peu près celle du «rouchi» actuel; et il est à présumer que l'auteur de *Dieudonné*, dont la langue, malgré des influences franciennes très nettes (flottements entre *ā* et *ē*; rimes *toi*, *soi*, en face de *ti*, *li*; etc.), est foncièrement picarde, était originaire d'une région comprise entre Lille, Arras, Cambrai, Maubeuge, Mons et Tournai. C'est dire que *Dieudonné* a dû être composé à peu près au même lieu que *Baudouin de Sebourg*, le *Bastard de Bouillon* et *Hugues Capet*, œuvres plus ou moins contemporaines, avec lesquelles il présente tant de ressemblances dans l'inspiration et dans les procédés de composition et d'expression¹. Cela d'ailleurs n'est pas pour nous surprendre: on sait depuis longtemps que «c'est dans la partie septentrionale des pays de langue d'oïl qu'on a continué plus longtemps qu'ailleurs à composer des poèmes en forme de chansons de geste»².

IX. La date du poème.

De l'avis de tous les critiques³, *Dieudonné* a été composé au XIV^e siècle: l'unique manuscrit qui nous l'a conservé est en écriture de cette époque; la phonétique, la morphologie, le vocabulaire, la prosodie indiquent une évolution assez avancée de la langue (amuïssement des consonnes finales, qui se sont maintenues si tardivement en picard du Nord; réduction des hiatus; formes nouvelles du féminin dans les adjectifs; *e* final analogique à la 1^{ère} sing. ind. pr. des verbes; disparition à peu près complète de la déclinaison; emploi de nombreux mots savants; etc.). Mais on aimerait pouvoir lui fixer une date plus précise. Malheureusement l'étude des thèmes, des imitations, des sources historiques, géographiques et littéraires, ne fournit rien que

¹ Cf. Labande, *o. l.*, pp. 66-67; E. Roy, *o. l.*

² P. Meyer, *Brun de la Montagne*, *Introd.*, p. XIV; et ailleurs: «Dès le milieu du XIII^e s., on ne compose plus guère de chansons de geste en dehors de la France septentrionale, où le goût pour cette forme littéraire semble avoir persisté jusqu'à une époque avancée du XIV^e s.» (*Alexandre*, t. I, p. 300). Nous avons même vu plus haut que *Ci-peris de Vigneaux* avait été composé au début du XV^e s., sur les confins de la Picardie et de la Normandie.

³ P. Paris, *o. l.*; L. Gautier, *o. l.*; G. Doutrepont, *Les mises en prose des épopées et des romans chevaleresques du XIV^e au XVI^e s.*, Bruxelles, 1930, p. 367 (Public. de l'Acad. roy. de Belg., Classe des Lettres, Mémoires, fasc. 40).

de très vague. Un point cependant est à retenir: aux vers 12444-45, il est parlé de l'empereur *Otevien* qui eut pour fils le *Chevalier au Lion* et *Florus*, élevés tous deux par *Climens*. C'est là, sous réserve d'une légère altération des noms (*Florus* pour *Florent*, *Climens* pour *Clément*) et d'une confusion sur le rôle de *Climens* (qui, au vrai, a élevé Octavien lui-même et non ses fils), une allusion très nette au poème d'*Octavian*, composé, d'après Vollmöller¹, à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e, ou au poème de *Florent et Octavian*, qui date de la même époque². Voilà pour *Dieudonné* un « terminus a quo », limite que confirme la présence, au v. 12427, du mot *florin*, adaptation de l'ital. *florino*, dérivé de *fiore* « fleur », à cause des fleurs de lis dont étaient marqués les premiers florins d'or frappés à Florence au XIII^e siècle, et dont le premier exemple en français remonte, d'après le *Dictionnaire général*, à 1318: « Un florin de Flourence », dans Delb., *Rec.*

Mais jusqu'à quelle date descendre en deçà? Tous autres moyens de datation manquant, force nous est de recourir aux termes de costume et d'armement, procédé désespéré, vu le flottement de cette terminologie pour le XIV^e siècle et l'imprécision de nos connaissances actuelles en cette matière. M. Labande en particulier y a été réduit en dernière analyse pour la datation de *Baudouin de Sebourg*³; et, bien que les résultats aient été assez décevants, laissant subsister une incertitude d'un demi-siècle, nous ne pouvons faire autrement que de marcher sur ses traces, d'autant que les mots en question sont, coïncidence curieuse, exactement les mêmes dans *Dieudonné* et *Baudouin de Sebourg*: la *targe* (3703, 3731, 5075, etc.), « qui avait été supplantée aux XII^e et XIII^e siècles par l'écu triangulaire, et qui redevient en usage à partir de 1260 environ »; le *volequin* (3237), sorte de tunique, dont le plus ancien exemple, signalé par Godefroy, est de décembre 1327 (acte des archives de Tournai), et qu'on ne retrouve que dans *Hugues Capet*, daté des environs de 1330 par G. Paris⁴, dans le *Chevalier au Cygne*, texte postérieur à 1344, et dans *Baudouin de Sebourg* (milieu du XIV^e siècle?); surtout les *broches* de fer dont sont munis les gantelets des hommes d'armes, et dont nous voyons Philippe, aux vers 9477 et suiv., dans son combat particulier contre Butor, crever les yeux de son adversaire après l'avoir terrassé:

Au manicle de fer le va adanmagent;

U visage li va ses *broques* estiquant:

Tout parmi le maissele li a bouté avant,

Et puis li boute es iex . . .

¹ *Octavian*, altfranz. Roman nach der Oxforder Handschrift zum erstenmal hgg. von K. Vollmöller, Heilbronn, 1883 (Altfr. Bibliothek, t. 3). — Voir ci-dessus p. 338, n. 2.

² Encore inédit; analysé par C. Hippeau, *Archives des missions scientifiques et littér.*, t. V (1856) pp. 135-37, et par P. Paris, *Hist. litt. de la Fr.* t. XXVI (1873), pp. 303-33; étudié par R. Bossuat, dans *Romania*, t. LXXIII (1952), pp. 289-331.

³ *O. l.*, pp. 65-66.

⁴ *La littér. franç. au m. à.*, 8^e éd., Paris, 1929, p. 281. M. Labande le « croirait volontiers plus tardif » (p. 65, n. 3).

D'après Enlart¹, cité par M. Labande, « ce n'est qu' au cours du dernier quart du XIV^e siècle qu'on aurait employé couramment en France les gantelets à broches », où la partie saillante du poing droit est munie d'une suite de pointes, de façon que ce poing fermé peut servir de masse d'armes. « Les plus anciens exemples connus, continue M. Labande, en sont les gantelets du Prince Noir conservés à la cathédrale de Canterbury, et, en littérature, en dehors de *Baudouin de Sebourg* (XXIV, 711 « De ses broches de fer qu'il ot à gans massis . . . »), une mention dans la *Vie de Bertrand du Guesclin* (v. 2392 et suiv.) écrite par Cuvelier entre 1380 et 1387. Godefroy cite bien du mot d'autres exemples, dont un nettement plus ancien, extrait de la *Branche des roiaus lignages* (1306), mais il est impossible de savoir si ceux-ci répondent à l'arme telle qu'elle apparaît dans *Baudouin de Sebourg* », — et dans *Dieudonné*, — « et telle que la décrit Enlart ». Les gants à broches semblent donc bien n'avoir pas été connus en France avant 1350, et l'emploi de ce terme est un des éléments les plus sérieux qu'on doive invoquer pour ne placer la composition de *Dieudonné*, comme de *Baudouin de Sebourg*, que dans la deuxième moitié du XIV^e siècle.

Il serait cependant hasardeux de la placer après 1359, comme le suggère P. Paris, *o. l.*, p. 110, en ne s'appuyant que sur le v. 9624, où l'on voit Nivelart de Lausanne envahissant la France à la tête de ses partisans pour venger son père Gonbaut et son parent Butor, et s'emparant de Reims sans difficulté, car « Rains n'estoit mie forte à sse temps, ce seit on ». L'auteur aurait opposé cette faiblesse ancienne à la puissance que la ville avait à son époque et qui lui avait permis en 1359 d'arrêter pendant plusieurs mois toute l'armée du roi d'Angleterre Edouard III. Mais on reconnaîtra que rien n'autorise un rapprochement si précis. Si *Dieudonné* doit être rajeuni davantage encore, ce qui n'a rien d'impossible, c'est sur d'autres données, qui restent à découvrir, qu'il faudra s'appuyer.

¹ *Manuel d'archéol. franç.*, Paris, 1916, t. 3, p. 509.

Wace als Mehrer des franz. Wortschatzes

(Zu einem Artikel von B. Woledge, MLR 46, 1; 1951)

Wace gehört heute anerkanntermaßen neben Benoît de Ste-More, dem Enéas-Dichter und Garnier de Pont-Ste-Maxence zu den bedeutendsten Dichtern der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts, wenigstens vom linguistischen Standpunkt aus. Man durchgehe nur einmal das Wörterbuch von Tobler-Lommatzsch, um fast auf Schritt und Tritt ein Beispiel aus dem Opus von Wace an der Spitze anzutreffen, sei es für ein Wort, sei es auch nur für eine neue Bedeutung¹. Der Grund hierfür liegt – abgesehen von der rein äußerlichen Tatsache, daß Tobler den *Roman de Rou* (éd. H. Andresen) äußerst sorgfältig ausgezogen hatte – darin, daß Wace wie keiner vor ihm, dank den Themen seiner Werke, Legenden und Historie, in alle Gebiete des menschlichen Lebens hineinleuchtet. Besonders in seinen geschichtlichen (und pseudogeschichtlichen) „rumanz“ hat er Gelegenheit, von Begebenheiten und Lebenslagen zu sprechen, welche in der Literatur vor ihm nie zur Sprache gekommen sind. Außer bei Gaimar, dessen *Estorie des Engles* darum auch eine Fundgrube für Erstbelege darstellt, aber von der Lexikographie fast vollständig vernachlässigt wird, da die Ausgabe von Hardy und Martin (1888) ebenfalls glossarlos ist. Auch ist Gaimar für die französische Wortgeschichte bedeutungslos; es ist ja typisch, daß von Gaimars Riesenwerk, das nach seiner eigenen Aussage (v. 6530–31) mit dem Argonautenzug und der Geschichte des Goldenen Vlieses begann, nur der Teil erhalten ist, welcher eine Art Fortsetzung des *Roman de Brut* von Wace bietet (ca. 6500 Verse), und dies dank dem Umstand, daß dieser Teil in einer Reihe von Manu-

¹ Bei den vom „Dictionnaire Général“ gegebenen Erstbelegen fällt dies weniger auf, weil erstens der DG den *Roman d'Enéas*, im Gegensatz zu uns (vgl. unten S. 411, Anm. 1), zeitlich vor die *Roman de Brut* und *Roman de Rou* stellt, und weil zweitens die Werke von Wace zur Zeit der Abfassung des DG noch alle ohne Glossar vorlagen. Erst 1932 wurde die *Ste-Marguerite* in den „Class. fr. du moyen-âge“ mit einem kleinen Glossar herausgegeben, 1933 folgte die *Conception Nostre Dame*, hrsg. von W. R. Ashford, und 1942 der *St-Nicholas*, hrsg. von E. Ronsjö. Aber noch heute sind die Hauptwerke, *Brut* und *Rou*, glossarlos. Aus diesem und andern Gründen fand es der Verfasser dieser Zeilen an der Zeit, den Wortschatz von Wace endlich einmal vollständig aufzunehmen. Die Arbeit ist unlängst in den VerRom-AkBerl als Nr. 7 erschienen.

skripten hinter dem *Brut* abgeschrieben wurde. Wace dagegen war zu seiner Zeit bekanntlich äußerst populär und viel gelesen, und seine „procédés littéraires“ wurden von seinen jüngeren Zeitgenossen stark benutzt, sicher von seinem nachmalig glücklicheren Nebenbuhler Benoît de Ste-More, vielleicht aber auch von Chrestien und Marie de France¹.

Wace befand sich aber auch Gaimar gegenüber in einer bevorzugten Stellung: während dieser als Gönner und als Auftraggeber eine vornehme Dame hatte („Dame Custance an ad lescrit, En sa chambre sovent le lit: E ad pur lescire doné Un marc dargent, ars e pesé“, v. 6496–99), genoß Wace vielleicht schon vorher, sicher aber nach der Beendigung des *Brut* (1155) das direkte Wohlwollen des Königs Heinrich II. Plantagenest. Wace hatte auch eine bedeutendere soziale Stellung inne als Gaimar; ob er sogar Adelliger war, wie Gaston Paris vermutet², bleibe dahingestellt. Überdies war er – im Gegensatz zu Gaimar – sozusagen Normanne vom Festland: „Wace de l'isle de Gersui, Qui est en mer vers occident, Al fleu de Normendie apent. En l'isle de Gersui fui nez, A Chaem fui petiz portez, Illoques fui a letres mis, Pois fui longues en France apris. Quant jo de France repairai, A Chaem longues conversai“ (Rou III 5322–30). Er wuchs also in der Stammheimat der Normannen auf, was sicher einen großen Teil der Germanismen in seinem Wortschatz erklärt, stammt überdies von der normannischen Küste, was ihm Gelegenheit bot, das Segelhandwerk und dessen Terminologie kennenzulernen. Schließlich war er ziemlich sicher auf der Hohen Schule in Paris (die Gründung der Universität findet erst etwa 1150 statt), und diese Tatsache liefert die Erklärung für den hohen Grad seiner Bildung, die Vertrautheit mit der Literatur seiner Zeit und deren Modeströmungen und nicht zuletzt für die Latinismen seines Wortschatzes.

Es ist deshalb ein sehr verdienstlicher Versuch, den B. Woledge unternimmt, wenn er einmal die *neologisms* von Wace auf ihre Herkunft hin erforscht. Außerordentlich begrüßenswert ist auch der zweite Teil des Artikels, wo der Verfasser die Wirkung der *neologisms* auf das Leserpublikum jener Zeit untersucht, obwohl er sich bewußt ist „... that the modern reader, in spite of all the evidence that he can collect, is often left in the dark about the poetic value of a particular word and about the autor's share in forming the French language“ (S. 30). Aber ohne Zweifel hat Woledge recht, wenn er am Schlusse feststellt: „By listening to *Brut* or *Rou*, or even to the shorter poems, many twelfth-century French people must have enlarged, at one and the same time, their stock of ideas and their stock of words“ (S. 30).

Hingegen gebraucht Woledge in seinem Artikel einen sehr gefährlichen Begriff, den er persönlich zwar richtig verwendet, welcher aber leicht falsch verstanden werden kann, weshalb wir es für richtig hal-

¹ Vgl. insbesondere M. M. Pelan, *L'influence du Brut de Wace sur les romanciers français de son temps*, Diss. Strassburg 1931.

² Auf Grund von *Rou* III 3239 (Romania 9, 526–28).

ten, auf ihn etwas näher einzugehen. Wir meinen den Begriff *neologism*. Woledge spricht sich hierüber erst ganz am Ende aus, indem er auf S. 30 sagt: „There is reason to believe, . . . that Wace played an important part in the expansion of the French vocabulary, although we cannot point to any word and say ‚Wace introduced this word into French‘. He may have introduced such words as *legion*, *tyrannie*, *caverne*, *ruine*, but we cannot be certain of this. What Wace almost certainly did was to increase the currency of already existing words by introducing them to new hearers, and therefore to potential users.“ Also bedeutet bei Woledge *neologism* Tendenz, neugeprägte Wörter zu übernehmen, und nicht wie im Französischen, z. B. im DG, *mot de création nouvelle*, *ou pris dans une nouvelle acception*¹. Nur so ist es verständlich, daß Woledge während zweieinhalb Seiten Wörter von Wace anführt, welche die in Dauzat, Bloch-Wartburg und DG gegebenen Erstbelege vordatieren, um dann in einer Fußnote (S. 19, Anm. 4) mitzuteilen, daß sich eine Serie der oben aufgezählten Wörter bereits bei Gaimar, Philippe de Thaün und beim Verfasser des *St-Brendan* findet.

Damit die von Woledge gegebene Liste von *neologisms* nicht auf die oben erwähnte Weise falsch interpretiert werde, und weil die in jener Fußnote zitierten Hinweise auf vor Wace liegende Belege bei weitem nicht vollständig sind, möchten wir hier sämtliche Wörter kurz erwähnen, welche Woledge als *neologisms* bei Wace aufführt, die sich aber bereits früher finden. Zum Schlusse werden wir dann selbst versuchen, eine vorläufige Liste der Wörter zu geben, für die Wace entweder als tatsächlicher Schöpfer oder doch als derjenige Dichter in Betracht kommt, der sie als erster in einem literarischen Text verwendet.

Unter den von Woledge erwähnten **Latinismen** finden sich die folgenden schon in Texten, die entweder mit Sicherheit oder aller Wahrscheinlichkeit vor Wace liegen²:

adverse DG: 13. Jh., Beaman. VI, 5; Wace: B 3180, 6241, 9174 etc. Schon *Roland*, 2630 (éd. Bédier), ebenfalls in der Verbindung *gent averse*.

¹ Interessanterweise ist, laut DG, die englische Bedeutung auch im Französischen die ursprüngliche: „Emploi de mots de création nouvelle, ou de mots anciens pris dans une nouvelle acception“.

² Für die Datierung der einzelnen Werke siehe S. 411.

DG = Dictionnaire Général de Hatzfeld-Darmesteter-Thomas.

BW = Dictionnaire étymologique de la langue française, par O. Bloch et W. von Wartburg, 2^e édition, Paris 1950.

M = La Vie de Ste-Marguerite (1140–50); éd. E. A. Francis, Class. fr. moyen-âge 71, 1931.

C = Conception Nostre Dame (1140–50); éd. W. R. Ashford, Diss. Chicago 1933.

N = La Vie de St-Nicholas (1150–55); éd. Einar Ronsjö, Et-RomLund 5, 1942.

B = Roman de Brut (1155); éd. Y. Arnold, SATF 1938/40.

R = Roman de Rou (1160–70); éd. Hugo Andresen, 1877/79; I = Erster Teil; II = Zweiter Teil; III = Dritter Teil; Ch = Chronique ascendante.

adversité DG: Ben. de Ste-More, Troie, 1941 (adversité), Beneeit, Ducs de Norm., 1816 (aversité); Wace: B 10 782 (adversité).
 Schon *Errart de Kirkham*, 48 b, p. 119 (adverseté); 1 b, p. 129 (adversité) (éd. Stengel, *Ausg. u. Abhdl.* 47, 111 ff.).

amen DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 3794; Wace: M 743 ms. A.
 Schon *Gaimar*, 6533 (éd. Hardy-Martin).

aposer BW: 1213; Wace: N 348.
 Schon *Oxf. Ps.* 61, 10; 68, 32 (TL 1, 463).

arcevesquié DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 2432;
 Wace: N 130, B 5240 etc., R III 693.
 Schon *Gaimar*, 1492, 1503, 1742, 1767¹.

sei astenir de

Hier müssen sowohl Woledge wie BW den Artikel des DG falsch interpretiert haben; denn dort ist zu lesen: „emprunté du lat. *abstinere*, m. s. modifié sous l'influence du mot de formation pop. *tenir* (V. ce mot). Anc. franç. *astenir*, et, par retour à l'orthogr. lat. *abstenir* (XIII^e s. Pariser Gloss. 3692, no 52), §§ 196 et 502. Se conjugue comme *tenir*.“ DG will also gar keinen Erstbeleg für das Verb geben, sondern nur für die halb gelehrte Form *abstenir*. Übrigens ist *astenir* schon seit *St-Alexis*, 222 (éd. G. Paris, *Class. fr. du moyen-âge* 4) belegt. Auch Wace kennt nur diese Form.

autorité DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 3486 (auctorité); Wace: C 1590 (auctorité), N 1380 (auctorité), B 4481 etc. (autorité), R II 820 (auctorité), R III 709 (auctorité).

Schon *Philippe de Thain*, Bestiaire, 388, 936, 2572: auctorité (éd. Walberg), worauf auch Woledge, S. 19, Anm. 4, verweist.

benfait DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 1024; Wace: N 565.
 Schon *St-Brendan*, 1612 (éd. Waters).

comune DG: 12. Jh., Ogier, dans Godef. Suppl.; Wace: B 233, etc., R III 911 etc.
 Schon *Gaimar*, 1576.

conceille DG: Wace, Rou II 3986; Wace: B 2573, R II 3986.
 Schon *Gaimar*, 3676, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist. Übrigens kennt *Gaimar*, 2370, auch die Form *concire* (vgl. J. Bruch, ZrP 55, 138).

concorde DG: 12. Jh., Beneeit, Ducs de Norm., 6317; Wace: B 1255, 2312, R II 3143.

Schon *Grant mal fist Adam*, 95 a (éd. W. Suchier, *Bibl. Norm.* 1, 1949). Der Beleg ist deshalb etwas problematisch, weil einerseits die Bedeutung auf „Harmonie, Zusammenklang (T. der Musik)“ eingeengt erscheint, andererseits sich diese Lesart nur bei ms. A findet, während B *sacorde* und D *se concorde* bieten. Einen ein-

¹ Nach dem ersten Zitat der Ausgaben werden wir jeweils die Angabe der Ausgabe nicht mehr wiederholen.

deutigen Beleg liefert hingegen das *Erste Prosalapidar*, S. 102, 16 (éd. Studer-Evans).

cumete DG: Beneeit, Ducs de Norm., 36 775; Wace: B 8289, R III 6349.

Schon *Gaimar*, 1433, 1452, 1716, 5145, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

cunsacer DG: 12. Jh., Serm. de St-Bern., dans Delb. Rec.; Wace: B 5248, 6782.

Für die neu ans Simplex angelehnte Form bietet Wace den Erstbeleg; hingegen finden sich bei *Philippe de Thaïn*, Bestiaire, 3076, die etymologische Form *cunsecrer*, und im *Alphab. Lapidar*, 1200, 1682 (éd. Studer-Evans): *consegrrer* (beide Formen fehlen FEW II 2, 1061^a).

curios DG: 12. Jh., Rois, I, 9; Wace: B 357, R II 192 etc., R III 2297.

Schon *Cambr. Ps.* (TL 2) in der Bedeutung „qui est en souci“.

Wace hingegen verwendet das Adj. als erster in der Bedeutung „désireux“: B 10942 etc., R III 2634 etc. (TL 2: Beneeit, Troie).

decembre DG: 1250, dans Godef. Suppl.; Wace: C 132 etc., N 999.

Schon *Philippe de Thaïn*, Cumpoz, 792 (TL 2).

dignité DG: 12. Jh., Enéas, 375; Wace: B 11114, 14505 etc.

Ein problematischer Erstbeleg, da bereits *Alberic de Besançon*, 84 (Bartsch Chrestom. Nr. 7) die Form *dignitaz* kennt.

electiun DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, p. 30, Bekker; Wace: B 3637, 5367, 5493.

Schon *Couronnement de Louis*, 1822 (éd. Langlois).

errur DG: 12. Jh., Enéas, 3795; Wace: C 1638, B 10 919, R III 2550 etc.

Schon *Grant mal fist Adam*, 14 f.

fluvie DG: 12. Jh., Enéas, 2484 (flueve); Wace: B 719 (fluvie), 482 (fluive).

Schon *Alphab. Lapidar*, 1019; die Form *fluive* hingegen ist in *Philippe de Thaïn*, Bestiaire, 1057, belegt, worauf auch Woledge, *ibid.*, verweist.

forme DG: 12. Jh., Rois, I, 28; Wace: N 669, B 8790.

Auch wenn man *Alberic de Besançon*, 54, nicht berücksichtigen will, findet sich dieses Wort doch bereits bei *Philippe de Thaïn*, Bestiaire, 228, 352, worauf auch Woledge, *ibid.*, verweist.

fraterneté DG: 12. Jh., Wace, Rou, dans Delb. Rec.; Wace: B 1292, 3524 („liaison étroite de ceux qui se traitent comme frères, comme camarades“), R III 10 717 („lien de parenté entre frères“).

Die im „Brut“ vorkommende Bedeutung findet sich bereits bei *Gaimar*, 4341, worauf auch Woledge, *ibid.*, verweist, während FEW 3, 766^a, diesen Sinn des Wortes erst seit dem 15. Jh. kennt. Für die zweite sich im „Rou“ findende Bedeutung stellt Wace tatsächlich den Erstbeleg.

honeste DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 3344; Wace: B 8562.

Schon im *St-Brendan*, 821. FEW 4, 461^b, datiert dieses Wort auf Grund eines Beleges bei Gdf seit *St-Alexis*, hatte aber übersehen, daß sich Gdf auf die in der Ausgabe Stengel abgedruckte *Einleitung* bezieht, welche nur in dem aus dem Anfang oder Mitte des 12. Jh. stammenden ms. L enthalten ist.

hystoire DG: Wace, Rou, III, 6; Wace: C 174-76, R III 6 etc., R I 18 (estoire), B 1597, 2310, 10 360 (estorie), B 14 809 (hystoire).

Schon *Couronnement de Louis*, 2, 26 (estoire), ebenfalls *Gaimar*, 758 (estoire), 2928, 2930, 3240 (estorie). Auch hier ist FEW 4, 439^a, einem Irrtum zum Opfer gefallen, indem es eine Form *historie* für *St-Alexis* zitiert, welche sich tatsächlich im Glossar der Ausgabe Stengel findet, sich aber auf den ebenfalls nur im ms. L aus Anfang oder Mitte 12. Jh. figurierenden *Appendix* bezieht (S. 59, vv. 1, 9, bei Stengel). In diesem Zusammenhang ist auch auf das bei *Philippe de Thaün*, Bestiaire 942, sich findende Adv. *istorialment* „d'après l'histoire“ hinzuweisen, das FEW 4, 440^a, fehlt.

legaciun DG: 12. Jh., Beneeit, Ducs de Norm., 12 136 (auch FEW 5, 242^a); Wace: B 10 293.

Schon *Gaimar*, 4737, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

lettré DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 2341 (auch FEW 5, 378^b); Wace: N 9, B 3337 etc., R III 10 304.

Schon *Grant mal fist Adam*, 117 c (adj.), 116 d (subst.), auch *Couronnement de Louis*, 735 (adj.).

monacorde DG: 14. Jh., Guill. de Machaut, Prise d'Alex. dans Delb. Rec.; Wace: B 10 552 (bereits bei Gdf Compl. zitiert).

Schon *Grant mal fist Adam*, 95 b; mss BD haben *monacorde*, das Basis-ms. A *manacorde*.

monde DG: 12. Jh., Gaut. d'Arras, Eracle, 5001; Wace: M 615 ms. A, B 9783 etc., R II 207 etc.

Schon *Couronnement de Louis*, 1927.

odor DG: 12. Jh., Enéas, 2395; Wace: M 350 ms. A.

Schon *Poetische Nachbildung des Hohenliedes*, 35 (éd. Stengel, Ausg. u. Abhdl. 1, S. 65 ff. = Bartsch Chrestom. Nr. 16), auch *St-Brendan*, 95, *Philippe de Thaün*, Bestiaire, 1946, 1949, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist, und *Grant mal fist Adam*, 97 b.

oille DG: 12. Jh., Enéas, 7974; Wace: M 543 ms. A, etc., N 389 etc.

Schon *St-Brendan*, 760, und *Philippe de Thaün*, Bestiaire, 896, 925, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

orrible DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 108; Wace: M 306 ms. A, B 3421 etc., R II 503, R III 7442.

Schon *St-Brendan*, 1337, 1350 (horrible). In bezug auf die Orthographie datiert Wace allerdings den vom FEW 4, 485^b gegebenen Erstbeleg (Chrestien) vor.

parjure „meineidig“ DG: 12.–13. Jh., Dial. Gregoire, p. 203; Wace: B 7636, R III 5984 etc.

Für diese Form liefert Wace tatsächlich den Erstbeleg; immerhin ist darauf hinzuweisen, daß *Gaimar*, 3156, bereits den Latinismus *perjure* kennt.

patir Wace: R II 1201.

Unseres Erachtens unterliegt es keinem Zweifel, daß dieses Verb in *partir* zu verbessern ist, wie schon von Sainte-Palaye angeregt wurde, und was auch von Woledge, S. 34, in Betracht gezogen wird¹; denn der sog. Zweite Teil des „Rou“ ist uns nur in einer Kopie von der Hand des Historiobiographen André Duchesne (1584–1640) erhalten, und bezeichnenderweise stammt der für dieses Verb im DG gegebene Erstbeleg von *Rabelais* (III 23).

piété DG: 12. Jh., Enéas, 1806; Wace: B 3523, 4781.

Schon *St-Alexis*, 311, und *Gaimar*, 2107, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

priur DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, S. 160, Bekker; Wace: B 6501, R III 5367.

Schon *St-Brendan*, 149.

prophetizier DG: 12. Jh., Enéas, 3076; Wace: B 13 401.

Schon *Erstes Prosalapidar*, S. 104.

profitable DG: 12. Jh., Serm. de St-Bern., p. 67; Wace: B 1638, 8070.

Schon *Alphabetisches Lapidar*, 1363, 1366.

rap DG: 13. Jh., Beauman. XXX, 96; Wace: R III 2312.

Schon *St-Brendan*, 461.

resusciter DG: 12. Jh., Enéas, 1909; Wace: C 1740, 1745, 1770.

Schon *St-Brendan*, 1567, *Philippe de Thain*, Bestiaire, 261, 509, 526 etc., und *Couronnement de Louis*, 779.

sacrer DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 1249; Wace: B 13 679 etc., R III 8132.

Schon *Gaimar*, 1062, 1132, 1489, 1511.

secund DG: 12. Jh., Enéas, 7587; Wace: B 619.

Schon *Gaimar*, 1959, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

sepulture DG: 12. Jh., Enéas, 2459 (sepolture); Wace: C 1430 etc., B 3238 etc., R II 1312, R III 3233 etc. (sepulture), R III 5855 (sepolture).

Schon *St-Brendan*, 351 (sepulture).

simple DG: 12. Jh., Ben. de Ste-More, Troie, 5502; Wace: B 668, 14470.

Schon *St-Brendan*, 1288, sowie *Grant mal fist Adam*, 116 a, 116 c, und *Gaimar*, 6036.

¹ Der in Frage stehende Text lautet:

„Par tute Normendie fist crier e banir
Qu'il n'i ait tant hardi ki ost altre asaillir . . .
N'i ait ki ost embler, ne altre cunsentir,
Que li cunsentanz deit od le larrun *patir*,
Le jugement de l'un deit li altre suffrir.“ (R II 1194–1202)

tabernacle DG: 12. Jh., Enéas, 6439; Wace: C 1015.

Schon *St-Brendan*, 1813 ms. B. Von dieser Handschrift sagt Waters (S. XIII, Anm. 1): „B alone has preserved the correct reading in a number of instances.“

texte DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Erec, 6902; Wace: R III 4564, 5554 (texte), N 592 (teste), R I 369 (tistre).

Für die gelehrte Form stellt Wace zweifellos den Erstbeleg, während die Normalform (vgl. Wace, R I 369) bereits bei *St-Brendan*, 677 (tiste), belegt ist, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

tirrannie BW: 1213; DG: 13. Jh., Brun. Latini, Trésor, 313 (tirannie); Wace: B 3631.

Schon *Grant mal fist Adam*, 43 d (tiranie).

vice DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Cligès, 1834; Wace: C 415 etc., B 1883 etc.

Schon *Gaimar*, 625, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

Unter den von Woledge, S. 18, Anm. 1, aufgeführten, bereits in den Wörterbüchern verzeichneten Erstbelegen von **Latinismen** aus dem Werk von Wace konnten wir nur einen einzigen schon in einem früheren Werk belegen:

astensiun DG: 12. Jh., Wace, Rou, II, 2344.

Schon *Oxf. Ps.* (TL 1).

Unter den von Woledge erwähnten Entlehnungen aus **germanischen** Sprachen finden sich folgende schon in früheren Texten:

batel DG: 12. Jh., Raoul de Cambrai, 4945; Wace: N 381, B 7112, R II 3374 etc., R III 5887 etc.

Schon *Gaimar*, 442, 4364, 5507, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

bort DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 895; Wace: B 2462 etc., R III 6358.

Schon *St-Brendan*, 1015.

est DG: 12. Jh., Rois, III, 6 (hest); Wace: R III 57, 2768 (est).

Schon *Gaimar*, 941, 2237 (est); 3167, 3414 (hest), worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

flote DG: 12. Jh., Loherains, dans Godef. *flote*; Wace: B 686 etc., R III 1067 etc., R I 461.

Schon *Gaimar*, 2569 mss DLH, während im Text *flete* steht.

hache DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Charrette, 1091; Wace: B 686 etc., R II 942 etc., R III 885 etc.

Schon *Cambr. Ps.* (Gdf 9, 741), auch *Gaimar*, 539 etc.

haler DG: 12. Jh., Vie de St-Gilles, 887; Wace: B 11 228.

Schon *St-Brendan*, 232.

hanap DG: 12. Jh., Enéas, 3535; Wace: N 817 etc., B 6969.

Schon *St-Brendan*, 315.

north DG: 12. Jh., Wace, Rou, I, 129; Wace: B 1272 etc., R II 430 etc., R III 2760 etc., R I 129.

Schon *Gaimar*, 963, 2836, 2865 etc., worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

west DG: 12. Jh., Rois III, 6; Wace: B 2069, R III 58, 5527.

Schon *Gaimar*, 2236, 2831, 4378, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

Unter den von Woledge aufgeführten **romanischen Neubildungen** finden sich die folgenden bereits in früheren literarischen Erzeugnissen:

barbelé DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, dans Delb. Rec.; Wace: B 1097, 10 608, R III 7898.

Schon *Alphab. Lapidar*, 422, und *Gaimar*, 6326.

bastarz DG: 12. Jh., St-Bern. dans Godef. Suppl.; Wace: B 197, 2351 etc., R III 3421.

Schon *Domesday-Book*, S. 330 (ZrP 8, S. 321 ff.).

chevrin BW: 12. Jh.; DG: B. Boileau, Livre des mest. II, XVII, 5; Wace: R III 4354.

Dieses Wort ist ein typischer Beweis dafür, daß Wörter schon lange in der Sprache gelebt haben können, bevor sie die Ehre hatten, in einem literarischen Text verzeichnet zu werden; denn *Couronnement de Louis*, 827, kennt bereits eine Ableitung von unserem Wort: *chevroné*.

de richief DG: 12. Jh., Enéas, 2004; Wace: N 885, B 1819 etc., R III 7462.

Schon *Epistel vom H. Stephanus*, XI b (éd. Stengel, Ausg. u. Abhdl. 1, 69 ff.), was schon FEW II 1, 337^b, bemerkt, auch *Evrart de Kirkham*, 62 c, S. 141, und *Gaimar*, 1405, 4537, 5489, worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

deshriter DG: 12. Jh., Enéas, 1725; Wace: N 1222, B 2783 etc., R II 1595 etc., R III 1064 etc.

Schon *Gaimar*, 189, 1352, 1705, 2138 (*deshriter*); 1814 (*deseriter*), worauf auch Woledge, *ibid.*, hinweist.

livreisun DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Cligès, 533; Wace: B 1854 etc., Ch 211, R II 3091, R III 809 etc.

Schon *Gaimar*, 6003, 6190. FEW 5, 302^a, datiert: „Brut – 14. jh.“, woraus nicht ersichtlich ist, welcher „Brut“ gemeint ist; wahrscheinlich handelt es sich um den „Brut“ von Wace, zitiert nach Bartsch Chrestom. Nr. 25, vv. 180, 182.

marinier DG: 12. Jh., Beneeit, Ducs de Norm., 24 593; Wace: C 77, N 231, B 738 etc., R III 2755 etc.

Schon *Gaimar*, 579.

quelque DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Erec, 5206 (a quelque poinne); Wace: M 89 ms. A, B 14 (a quelque peinne).

In der Bedeutung als *quantité indéfinie* stellt Wace tatsächlich den Erstbeleg, aber als Bildung findet sich das Wort bereits in *St-Brendan*, 360 (Quelques peril que vus veiez), 980 (. . . pur oc ne s'esmaient Quelque peril que il traient), 996 (Ne dutez rien, il nus ert past, Quelque semblant qu'il nus mustrast).

reculer DG: 12. Jh., Enéas, 5572; Wace: B 9580.

Schon *Couronnement de Louis*, 2451.

renomee DG: 12. Jh., Chrétien de Troyes, Cligès, 343; Wace: C 523, B 1280, R III 140, 8070.

Schon *Philippe de Thain*, Bestiaire, 554 (éd. Walberg=Bartsch Chrestom. Nr. 21, 162), und *Gaimar*, 3616, 4070.

taille DG: 12. Jh., Enéas, 8078; Wace: N 318 (par taille „à la taille“), R III 2012 („impôt“).

Schon *Gaimar*, 6118 (par taille „à la taille“).

terrien DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 1179; Wace: B 14 836, R III 11 447 etc.

Schon *Gaimar*, 4847, worauf auch Woledge, *ibid.*, verweist.

tonel DG: 12. Jh., Garn. de Pont-Ste-Max., St-Thomas, 5219; Wace: N 1140 etc., R II 4187, R III 9611 etc.

Schon *Gaimar*, 778. Woledge, *ibid.*, verweist auf *Charroi de Nimes*, 966 (éd. Perrier); da die Datierung dieses Werkes umstritten ist, wird es für unsere Problemstellung besser nicht berücksichtigt.

Unter den von Woledge, S. 19, Anm. 2, erwähnten, bereits in den Wörterbüchern verzeichneten Erstbelegen von **romanischen Neubildungen** aus dem Werke von Wace gelang es uns, folgende früher zu belegen:

sei acoter DG: 12. Jh., Wace, Rou, III 2035.

Seit Anfang 12. Jh. (FEW II 2, 1448b).

borjoner DG: 12. Jh., Wace, Conception, p. 38.

Schon *Philippe de Thain*, Cumpoz, 1360 (TL 1).

morsel DG: 12. Jh., Wace, Rou, III, 5606; Wace: B 11 804, R III 5477, 5606.

Schon *Grant mal fist Adam*, 8 a.

Trotzdem die oben zitierten Wörter schon vor Wace belegt werden können, geht daraus deutlich hervor, daß sich die Feststellung des englischen Forschers bewahrheitet, nämlich daß Wace „... increase the currency of already existing words ...“ (S. 30).

Im folgenden möchten wir versuchen, eine Liste von tatsächlichen Erstbelegen aus dem Werke von Wace zu geben, sei es auch nur, um den folgenden Satz von Woledge machtvoll zu stützen: „... the exploitation of a very large stock of words was an element in Wace's style; he often chose words carefully and used them artistically“ (S. 30). Wir beschränken uns dabei auf die Wörter, die *laut DG* bis auf den heutigen Tag fortleben, und auch hier nur auf solche, für die der DG einen Erstbeleg zitiert; wir verweisen für die Liste aller Wörter (also auch der untergegangenen) auf unsere *Etude descriptive sur le vocabulaire de Wace*¹.

¹ Vgl. oben S. 401, Anm. 1.

Zur Aufstellung der nachstehenden Liste kontrollierten wir folgende Wörterbücher:

FEW, BW, DG, Dauzat, Gdf, TL;

folgende Chrestomatismen:

L. Constans, Chrestomatie de l'Ancien Français (Paris 1884);

K Bartsch-L. Wiese, Chrestomatie de l'Ancien Français, 11^e éd. (Leipzig 1913);

P. Studer-E. G. R. Waters, Historical French Reader, Medieval Period (Oxford 1924);

und folgende Texte (in historischer Reihenfolge¹):

La Cançon de Saint Alexis (11. Jh.), éd. Stengel, Ausg. u. Abhdl. 1, 1882;

Domesday-Book (Ende 11. Jh.), ZrP 8, 321 ff., 1884;

La Chanson de Roland (ca. 1090), éd. L. Gautier;

Benedeit, Voyage de St-Brendan (1101), éd. Waters;

Philippe de Thaün, Bestiaire (1121), éd. Walberg²;

Alphabet. und Apokalypt. Lapidar (ca. 1120), éd. Studer-Evans;

Grant mal fist Adam (ca. 1125), éd. W. Suchier, Bibl. Norm. 1, 1949;

Couronnement de Louis (ca. 1125-30), éd. Langlois;

Geffrai Gaimar, Lestorie des Engles (1138), éd. Hardy-Martin⁴;

Everart de Kirkham, L'afaitement Catun (ca. 1145), éd. Stengel, Ausg. u. Abhdl. 47, 111 ff., 1886³;

Erstes Prosalapidar (ca. 1150), éd. Studer-Evans.

Nachstehende Wörter *scheinen* bei Wace erstmals belegt zu sein⁵:

abateiz, abitable, acéré, acompaignier, acopler, acoster, acostumé *habitué*, adoner, aduicir, adversaire, aesement *s. m.*, afrunter, afurchier, sei afuster, aleüre, ambesas, amendement, anciënement, antan, aparant, arable, archangele, areine, arengier, ariere ban *s. riere ban*, assemblee, astronomie⁶, atache, ator, atrait, augure, autant.

baissiere, balance, baniere, bareter, baril, barrer, bedel, benigne *adj. m.*, berfrei, besague, bigot, boëline, boiste, bordel⁷, bouteille⁸, boteiz, brachet, brandon, bru, butellerie.

¹ Der historischen Aufstellung haben wir zugrunde gelegt den Artikel von Ph. Aug. Becker, Der gepaarte Achtsilber in der französischen Dichtung, Abhandl. d. Philolog.-Hist. Klasse d. Sächs. Akad. d. Wissenschaften, Bd. 43, 1 (1934).

² Leider war, laut Mitteilung der UB Basel, der „Comput“ (éd. E. Mall) in keiner schweizerischen Bibliothek zu finden.

³ Aus Platzgründen kann an dieser Stelle nicht ausgeführt werden, warum wir, trotz der gegenteiligen Ansicht von P. Meyer, R 6, und Stengel, Ausg. u. Abhandl. 47, 148 ff., Everart vor Elie de Winestre setzen.

⁴ Bei dieser Gelegenheit haben wir Gaimar's Wortschatz vollständig aufgenommen.

⁵ Aus Platzgründen müssen wir darauf verzichten, den genauen Stellenverweis zu zitieren.

⁶ Schon Gaimar 1435, 2825, 5147 *astronomien*.

⁷ Wie verhält sich hierzu *Burdel*, Domesday-Book, ZrP 8, 346?

⁸ Schon Gaimar 4031 *butiller*.

cage, caverne, centeine, cesse, chace, chalemel, chamberier, chamberiere, chamberlenc, chandeler, change, chanteor, chanterie, chargeor, charmer, charnalment, chastelain, chastiment, chauciee, chaudement, chevalchie, cheville, cheviller, chevrin (*vgl. oben S. 409*), cimitiere, cleie, cloistre, clopignier, closture, compasser, compassiun, complainte, compositiun, conception, conestable, conestablie, confection, confessor, consacrer (*vgl. oben S. 405*), contendre, continuel, continuelment, cordon, corniere, corrompre, cost, creis, crenelé s. kernelé, cresse, crie, cruelté, crupiere, cuncorder, cunteür, cuntrefaire, curiusement.

dangier, deceptiun, deciple, decolper, defensable, dela, delectable, denomer, depasser, deport, deporter *se divertir*, desceindre, desconfiture, desfiance, sei desguiser, deshoner, desmedler, desnaturer, despence, desplaire, desrober, desroter, dessaisir, desvoleper, deuesse, devancier, devineor, devotion, diesmer, dignité (*vgl. oben S. 405*), discord, dessensiun, diversefier, d'ore en avant, duaire, duchée, dunjun.

efficace s. f., egal, egalment, eguaillier, eloquence, eloquent, embuschier, enbasmer, enbellir, enbeü de, enbevrer *imbiber*, encochier, encouragier, enfermer *tomber malade*, en fin, enfurcheüre, engagier, engarder, engendrement, enhardir, enjoindre, enmanchier *ajuster dans un manche*, enpeechement, ensevelissement, entierement, sei entr'acorder sei entr'aidier, entraîner, entrant, sei entredire, sei entrehaïr, sei entrehurter, entrelacier, entretant, sei entretenir, epitaph, ermitage, esbatre, eschangier, escurer, escute (*t. d. marine*), esfrei, esgratiner, eslargir, esloignement, esmote, esparne, sei espartir, essarter, establissement, estamine *éttoffe*, estature, estelé, esterlin, Evangeliste.

familier, famine, fausement, faute, feire s. f., féminin, ferme s. f., ferreor, fevrus, fiancier, filatiere, fisicien, flatir, fleche, forligné, forrasge, fortune, franchement, froisseiz, fructefier, fuitif, fumier, funain, furnir.

gaaignier, gaain, gai, gait, garez, Genest s. m., gentilment, gesine, gibet, graillier *saisir par un feu vif*, grandor, grater, feu gregeis, gresle s. f., grever, guarnisun, guet s. gait, guindas s. windas, guinder s. winder.

habitable s. abitable, haie, haïnus, haltur, harpere, hart, herbergeement, hoben, hochier *secouer*, homage, homicide *action de tuer un homme*¹, hosé, humain.

infernal, interpretatiun, interpreter, invasiun.
joeë épaisseur d'un mur dans l'ouverture d'une porte, joiosement, juenvlesse, juge, justeür.

kalendes, kernelé, kiriele, kyrie leysun.

laboreür, lac, lai s. m., lanceiz, larder, largement, laschement, late, legat, legion, lentement, letanie, lice, licence, liëmier, liepre², lire s. f.³, litiere, lof, luiteor, luitun, lute.

maceue, maldiçun, maleürus, malfaisant, malfaitor, malicios, mana *nourriture tombée du ciel*, manaiër adj., maneür s. m., maniable, mar-

¹ Vgl. Philippe de Thaün, Bastiaire, 818 *homicidium*.

² Schon St-Alexis 551 *lepros*; id. Couronnement de Louis, 747, 993.

³ Vgl. Alberic de Besançon, 101 (Bartsch Chrestom. Nr. 7) *leyra*.

cheandise, marchier, meneor, menteür, meschaeir, mesconter, mesdisant, meulon *s.* muilon, meute *s.* muete, montant *p. prés. adj.*, mote, muance, muete, muilon, munder.

nage, nigier, noces, nomblii, nomeement, north west, novelment, nunchaleir *s. m.*, nurriqun.

obedience, ocultement, office, orgue, outrepasser *s.* ultrepasser, outrer *s.* ultrer.

page *s. f.*, palir, paliz, panel, pareil, parentage, parfait¹, parfunir, parjure (*vgl. oben S. 407*), parleür, pasturage, patremuine, pauvrement *s.* povrement, peregrinatum, perfectiun, pernabile, perpetuelment, persecution, pescherie, pieça, piege, pignon, poacre, popler, porparler, povrement, prelat, prenable *s.* pernabile, presentement, prevosté, primat, prise, prochainement, professiun, provignier, province, psalteriun, puisnez, purpris.

quarantisme, quelque (*vgl. oben S. 409*), quines, quittance, quitement.

raconter, racorder, raëlingue, ramper, randoner, rangier *s.* rengié, rapareillié, raseürer, rassembler, realté, reborsier, recurber, recuvrir, redeveir, redrecement, regeter, sei remedler, remuement, renforcier, rengié, enseigner, reondement, réparé, reparler, requeste, reschignier, rescusse, rester, resveillier, retaillier, retirer, revenue, reverdir, reverence, riere ban, rif, riote, robe, rogir, roter, ruines, russur.

sacristain *s.* segrestain, satisfacion, secorable, seduction *s.* suductiun, segrestain, seisanteine, senator, seneschaucie, sentence, septentrion, serrement, servage, siecte, sornomer, sorse, sot *adj.*, sozterrin, stature *s.* estature, subit, subjectiun, suductiun, suth est.

tabernacle (*vgl. oben S. 408*), tablier, tapi, sei tapir, tas, tassel, tenable, tenement, teneüre, terminer, terrain, texte (*vgl. oben S. 408*) a tire, toaille, tomber *s.* tumber, tomblel, tonant *p. prés. adj.*, torel, tornei *s.* turnei, torneiment, toxiche, train, traverse, travetel, trenchie, trentaine, trespasement, tributaire, trichier, triege, tropel, troz², trussel, tumber, turnei.

ultrepasser, ultrer, usage.

vaillance, vanteor, varier, vavasur, veille, veille, veire, velé *p. p.*, venerie, venter, ventrellier, venue *s. f.*, vieillart, viele, viellir, vintisme, virginalment, vistement, vivement, vivres *s. m. pl.*, voiler *s.* velé, vuidier.

wage, windas, winder.

Bei dieser Gelegenheit möchten wir darauf hinweisen, daß folgende, im DG Wace zugeschriebenen Wörter sich in den neuen kritischen Ausgaben nicht mehr finden:

ânon DG: Wace, Concept., dans Godef. Suppl.

aligner DG: Wace, Brut, 6430.

Be findet sich in Hs. H, nach welcher Leroux de Lincy den „Roman

¹ Vgl. St-Alexis, 68 (éd. G. Paris) *parfit*.

² Schon Couronnement de Louis, 1011 *troton* „celui qui fait les courses“.

de Brut“ publiziert hat; wurde in der neuen Ausgabe der SATF durch *equaillied* (v. 6290) ersetzt.

jucher DG: Wace, Brut, dans Delb. Rec.

Befindet sich in den Hs. BRN; wurde in der neuen Ausgabe der SATF durch *nier* (v. 13 602) ersetzt.

professe DG: Wace, Brut, dans Godef. Compl.

Es handelt sich hier gar nicht um den „Brut“ von Wace, sondern um den sog. „Münchener Brut“, hgg. v. K. Hofmann u. K. Vollmöller, Halle 1877, vom Ende des 12. Jh.

soutenance DG: Wace, Ste-Marg. 403.

Aller Wahrscheinlichkeit nach handelt es sich gar nicht um die „Vie de Ste-Marguerite“ von Wace; denn keine der erhaltenen Handschriften (AMT) enthält dieses Wort¹.

Eine Anzahl von Wörtern einem Dichter persönlich zuweisen zu wollen, scheint wohl manchem ein fruchtloses Unterfangen zu sein, besonders wenn es sich um einen Dichter eines so frühen Jahrhunderts wie des zwölften handelt. Aber heute ist die Forschung dank vielen ausgezeichneten Ausgaben und literarischen Aufsätzen so weit, daß man auch diesen fernen Zeitabschnitt recht gut überblickt; auch ist es nicht sehr wahrscheinlich, daß heute noch weitere bedeutende Werke entdeckt werden. Schwerer wiegt schon die Tatsache, daß wir nicht wissen, was alles verloren ist. Unter diesen Umständen ist das Verdienst von Woledge, das Problem der *neologisms* am Beispiel von Wace untersucht zu haben, nicht gering zu veranschlagen; denn wir erfahren dadurch, was damals an neuen Wörtern sozusagen „in der Luft“ lag und wie die Bereicherung des französischen Wortschatzes vor sich ging. Aber auch der Versuch, tatsächliche Erstbelege zu geben, dürfte von Interesse sein, liefert er doch dem Forscher einen vorläufigen festen Anhaltspunkt. Und Wace eignet sich hierzu besonders gut, da er der erste französische Dichter ist, der uns persönlich recht gut bekannt ist und von dem ein relativ großes Werk überliefert ist. Insofern könnte unsere Wortliste doch zu einem Baustein werden in einer noch zu schreibenden Geschichte des altfranzösischen Wortschatzes, die den wenig ausführlichen ersten Band von Brunot's *Histoire de la langue française* vervollständigen würde.

¹ Einen Druckfehler enthält der Artikel *septentrion* des DG: es heißt nicht: Wace, *Rois*, I, 97, sondern: Wace, *Rou*, I, 97.

Eine neue Erklärung von fr. *berner*

Für frz. *berne*, *berner* hat bis ins 20. Jahrhundert hinein, von Nicot bis zur ersten Auflage des REW, die unglückliche Etymologie zirkuliert, die das Subst. auf den alten Namen Irlands, *Hibernia*, zurückführt. Sie ist 1923 durch Barbier im ersten Heft seiner *Miscellanea Lexicographica* (S. 28) ersetzt worden durch den Vorschlag, *berner* zu verbinden mit *bren* „Kleie“. Es hätte zuerst das zu Reinigungszwecken erfolgte Worfeln der Kleie bezeichnet, sodann das Prellen mit dem Prelltuch, endlich das Lächerlichmachen einer Person. Lautlich, morphologisch und semantisch ist dort eine allseitig befriedigende Erklärung geboten, der auch Gamillscheg im EWF und die neue Auflage des Bloch-Wartburg gefolgt sind. Ohne diesen Artikel von Barbier zu erwähnen noch ihn zu diskutieren, bringt Frau E. G. Lindfors-Nordin eine ganz neue Erklärung¹. Nach ihr wäre *berner* eine Schöpfung Rabelais'. Die Anregung dazu wäre ihm gekommen von den königlichen Ordonnanzen von 1532 und 1534, durch die den bearnesischen Münzen innerhalb des Königreichs Frankreich der Kurs versagt wurde. *berner* hätte also für Rabelais etwa bedeutet „traiter comme les vaches de Béard“ (Name der geläufigen bearnesischen Münze), also „tourmenter, décevoir, battre, balancer, etc.“ (S. 15). Frau L.-N. stützt sich dabei auf die mfrz. Form *Berne* für *Béarn*. Dagegen ist vorerst zu sagen, daß die Form *Berne* wohl bei Froissart und Gaston Phébus, also im 14. Jahrhundert vorkommt, daß aber Rabelais die Form *Biart* braucht. Wenn nun Rabelais einen geistreichen Wortwitz machen wollte, ist es da wahrscheinlich, daß er ihn auf einer Namensform aufbaute, die er gar nicht brauchte? Ich brauche die Frage nicht zu beantworten. Um so weniger als ja auch die Münzordnanzen *Béard* sagen (*Berne* kommt darin vor, aber als Name der schweizerischen Stadt). Bei Estienne 1549 erscheint bereits die Bedeutung „mit dem Prelltuch prellen“ in dem Satz *Je puisse estre berné ou uanné: mittar ab excusso pronus in astra sago*. Ist es wahrscheinlich, daß das angeblich von Rabelais geschaffene Verbum in der kurzen Zeit derart Allgemeingut geworden wäre und daß es dabei noch Zeit gefunden hätte, (in diesen 15 Jahren) außerdem die Bedeutungsverschiebung

¹ *Berne . . . Berner, expressions rabelaisiennes; étude historique et étymologique*; A.-B. Magn. Bergvalls Förlag, Stockholm 1948.

von „plagen“ zu „(mit dem Prelltuch) prellen“ durchzumachen, daß die Bedeutung, in der es der 1549 noch lebende Rabelais im Jahre 1534 geschaffen hatte, vollständig vergessen worden wäre? Auch diese Frage beantwortet sich von selbst. Es verhält sich also vielmehr so, daß Rabelais, der ein Wort- und Sachkenner allerersten Ranges war, hier *berner* in seiner eigentlichen, landwirtschaftlichen Bedeutung verwendet – natürlich mit ironisierender Absicht –, in der das Verbum von den frz. Wörterbüchern bestätigt wird (so bei Crespin 1606–37 und bei dem ganz selbständigen, ganz auf dem wirklichen Wortgebrauch fußenden Monet). Wahrscheinlich wollen auch die Estienne von 1549 an die landwirtschaftliche Bedeutung geben, wenn sie schreiben: *berner ou vanner: excutere*¹. Daraus ergibt sich die Bedeutung „(mit dem Prelltuch) prellen“, und aus dieser eine dritte semantische Stufe „jemanden hänseln, verhöhnen“. Dieser Aufeinanderfolge der drei Bedeutungen entspricht auch ihre Chronologie: 1534, 1549, 1611. Sie ist ähnlich wie bei deutsch *prellen* (s. Grimm), das bedeutet „aufstoßen, abprallen“, dann „prellen (mit dem Prellnetz)“, dann „einem durch Täuschung arg mitspielen“. Das frz. Verbum ist also, wie Barbier richtig gesehen hatte, aus der landwirtschaftlichen Sphäre entsprungen. Eine andere Ansicht hat sich Frau L.-N. nur bilden können, weil sie an einigen grundlegenden Zeugnissen achtlos vorbeigegangen ist. Auch sonst vermißt man in der Schrift an manchen Stellen die philologische Präzision, die dem Leser ein Überprüfen der gemachten Angaben erlauben würde. So operiert Frau L.-N. an verschiedenen Orten mit dem Ausdruck *bernes bernez de Berne*, womit die diskreditierten Münzen von Bearn bezeichnet werden sollen. Auf der entscheidenden S. 15 wird er mit einer solchen Vehemenz wiederholt, daß man geneigt wäre, gar nicht mehr nach der Realität dieses Ausdrucks zu fragen. Wenn man aber seinem philologischen Gewissen treu bleibt und einen Beleg dafür sucht, bleiben die Bemühungen umsonst. Wenn bei Numismatikern von *sol berne* die Rede ist, so ist damit *bernés* „béarnais“ gemeint. Man sieht auch S. 9 aus dem Text nicht klar, ob die Umsetzung von *sol berne* zu *sol bernez* von den zitierten späten Numismatikern stammt oder von Frau L.-N. *Berne* endlich ist, wie schon gesagt, eine Form des 14. Jahrhunderts. Der Etymologe, der der Notwendigkeit nicht aus dem Weg gehen kann, diese Arbeit zu überprüfen, muß die Verfasserin um einen Nachweis der Stelle bitten, wo sie den Ausdruck *bernes bernez de Berne* gefunden hat. Oder S. 7 wird ein Satz von Borel (1655) zitiert als „*D’où vient le verbe berner?*“ Wenn man aber Borel selber öffnet, sieht man, daß es sich nicht um einen Fragesatz handelt, sondern dem Sinne nach um einen Relativsatz, daß Borel damit nicht eine Frage stellt, sondern aus *Ménage* die alte Etymologie

¹ Leider sprechen die landwirtschaftlichen Handbücher von Estienne und Liébault nicht von dieser Hantierung.

übernimmt. Ähnlich über die Dinge hinwegehend sind noch weitere Ausführungen über das Subst. *berne*, bei denen länger zu verweilen sich nicht lohnt. So kann man nur mit einem Gefühl des Unbehagens diese Studie auf die Seite legen. Der Wortforscher, der mit seiner knappen Zeit rechnen muß, wäre dankbar, wenn solche ohne jede Sorgfalt hingeworfene Elaborate ungedruckt blieben. Sie vermehren nur den Schutt, den er wegräumen muß. W.

Zur Herkunft von gall. * *anderos* „Feuerbock“

Bisher war nicht allgemein bekannt, daß die Feuerböcke der Belgae in Britannien mit Stierköpfen versehen waren (siehe die Abbildung bei Grahame Clark, *Prehistoric England*, Bild 42 und 43, London 1940). Es ist somit trotz der Bedenken Pedersens (*Litteris* 2, 83) kein Zweifel, daß **anderos* auch „Stier“ bedeutet hatte. Ebenso sind Pedersens Zweifel (*J. Celt. Stud.* 1, 6), ob altcymrisch *enderic* „Stier“ bedeutet habe (**andericos*), durch die Belege in Lloyd-Jones' Wörterbuch widerlegt. Altirisch *ainder* „junge Frau, Mädchen“, und älter cymr. *anneir* „Färse“ (zum Lautlichen siehe meine Abhandlung *J. Celt. Stud.* 2, 131) schließen den Kreis. Der masc. PN *Anderus* (Narbonne) und der GN *Jovi Optimo Maximo Anderoni* (Galicien) beweisen ebenfalls die Existenz eines masc. **anderos* „Stier“; der GN ist ein interessanter Beleg für den mediterranen Stierkult auf der Pyrenäenhalbinsel.

Seit Uhlenbeck (zuletzt *Anthropos* 35/36, S. 204) nimmt man vielfach keltischen Ursprung des Wortes an und betrachtet bask. *andere* „Frau, Fräulein, Dame“ als keltisches Lehnwort. Aber *ander-* läßt sich aus dem Keltischen nicht ohne Kunststücke erklären; das oft angeführte gr. ἀνθηρός „blühend“ muß auf **andhes-ro-s* zurückgehen, und überdies ist eine Grundbedeutung „blühend“ für den Stier nicht recht passend. Pedersens Versuch (*J. Celt. Stud.* 1, 4 ff.), eine Grundform **pandher-* anzusetzen, die durch Metathese aus **pardhen-* entstanden sei (zu gr. πάρθενος „Jungfrau“), ist wegen der sicheren Bedeutung „Stier“ im Keltischen gewiß zu verwerfen.

Daß es sich bei *ander-* um ein nichtidg. Wort handelt, geht aus dem sardischen Wort für „Mohn“: *ðanda* klar hervor (Bertoldi, *ZrP* 57, 151 Anm., jetzt auch M. L. Wagner mündlich), das deutlich den berber. fem. Artikel enthält und dem synonymen sfrz. *ander* entspricht. Die Behauptung Boudas (*Eusko-Jakintza* 4, 316), daß Uhlenbeck die keltische Herkunft des bask. *andere* „erwiesen“ habe, ist ziemlich leichtfertig, da dieser vielmehr die Erklärung aus dem Keltischen nur „für wahrscheinlich“ hält. Meine Erklärung aus der berber. Wurzel *ndr* „brünstig sein“ gewinnt somit an Wahrscheinlichkeit. Wir lesen bei Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français (dialecte Ahaggar)*, vol. 2, 203: *ender* „être en chaleur (le sujet étant une femelle de quadrupède herbivore)“; fig. „être insatiable de plaisirs amoureux (le sujet étant une femme)“. Dazu gehört wohl auch Zenaga (Basset, *Mission au Senegal*) *ender* „brûler, flamber“, *itnandar* „être fougueux“,

ferner Schilh *nder* „bondir, sauter; se démener“ (Jordan, Dict. berb. — frç.), so daß vielleicht die ursprüngliche Bedeutung der Wurzel „brennen, hitzig sein“ gewesen sein mag. Von dieser Wurzel konnte sowohl ein fem. *tander* wie ein masc. *ander* gebildet werden: „das brünstige Wesen“, „Kuh“ und „Stier“, übertragen auch „Frau“ und „Mann“. Bei einem Volk von Viehzüchtern gehören derartige Übertragungen zum Alltäglichsten der Sprache. Bei Übernahme in eine fremde Sprache konnte natürlich die ursprüngliche Bedeutung verändert bzw. erweitert werden, so daß derselbe Stamm auch ganz allgemein für junge kräftige Menschen verwendet werden konnte. Ich habe in meiner erwähnten Arbeit eine ganz schlagende Parallele angeführt. Zu air. *dairid* „bespringt“ gehören mir. *dāir* „Brunst“, *dairt* f. „Färse“, „junges Mädchen“, *dartaoid* m. „Stierkalb“, f. „Färse“, auch als PN gebraucht, wohl auch *der* „Mädchen“ (anders über *der* K. Meyer, Wortkunde § 173). Dazu auch nbret. *dirik* „brünstig“ (von der Kuh).

Das sard. *ðanda* „Mohn“ bedeutete wohl ursprünglich „Mädchen“, wie auch frz. *poupée*, engl. *poppy* usw., nach einem bekannten Kinderspiel (Sebillot, Folklore III 523). Im Neurischen heißt der wilde Mohn *cailleach dhearg* „rote Nonne“.

Auffällig ist das männliche Geschlecht bei sfrz. *ander* „Mohn“, prov. *enders* „Nabelkraut“ (*cotyledon umbilicus*) und „grand trépied de fer servant à supporter un chaudron“. Letztere Bedeutung ist natürlich erst von „Feuerbock“ übertragen. Beim Pflanzennamen könnte es sich ebenfalls um sekundäre Übertragung von dem Worte für „Feuerbock“ aus handeln, das masc. war (**anderos*); derartige Analogien, die ohne Berücksichtigung der Bedeutung nur von der Form ausgehen, finden sich auch sonst oft. Nach Meringer (bei Schroeff, S. 62) soll der Feuerbock in einzelnen Gegenden eine auffallende Ähnlichkeit mit einem Mohnstengel und daraufsitzendem Mohnkopf haben.

Gegenüber dem sard. *ðanda* fällt das Fehlen des femin. *t-* in den keltischen, romanischen und baskischen Formen von *ander-* „Frau, Mädchen“ auf. Ich hatte zuerst die Meinung vertreten, daß wir in diesen Sprachen von einem masc. berber. **ander* „Stier“ (älter „brünstiges Wesen“) auszugehen haben. Nach Übernahme ins Keltische wäre das Wort in die *o*-Flexion überführt worden, woraus der PN *Anderos* (davon abgeleitet der GN *Anderō*) zu erklären sei. Zu diesem **anderos* „Stier“ konnte dann auf kelt. Boden ein femin. *anderā* „Kuh“, auch „Mädchen“, neu gebildet werden.

Aber das Fehlen des berber. Femininzeichens *t-* läßt sich auch anders deuten. Neben dem iber. *Ili-berri* „Neustadt“ steht nämlich ein libysches *T-illi-baris* und auch auf iberischem Boden neben *Il-urgi* ein *Ili-t-urgi*. Bertoldi bringt verschiedene Beispiele (ZrP 57, 145, 151 f.) für die Erhaltung der berber. Artikels *t-* im Baskischen. Auch der mask. Artikel *i-* findet sich in den iber. ON *Itucci* neben *Tucci*, lib. Ἰτῦκκη („Utika“) neben *Tucca* („Dugga“), iber. *I-aspis* neben *Aspis* usw. Aus all diesen Fällen geht hervor, daß *i-* und *t-* sowie *-i* als Artikel (und nicht, wie das *t* in den heutigen Berbersprachen als Genus-

discriminanten) aufzufassen sind, und daher auch beliebig weggelassen werden können. Wir dürfen somit ein urberber. **ander* „brünstiges Wesen“ ansetzen, daß nur durch den Artikel *t-* deutlich als Femininum charakterisiert worden wäre. Ohne Artikel könnte es sowohl „Stier“ wie „Kuh“ bedeutet haben. Das Fehlen des *t-* brauchte somit nicht erst durch sekundäre Übertragung von dem masc. Wort für „Stier“ erklärt zu werden. Die Bedeutungsentwicklung scheint somit ganz klar. Selbstverständlich braucht die ursprüngliche Bedeutung bei Übernahme in eine fremde Sprache nicht genau mit übernommen zu werden, so daß eine Bedeutungserweiterung nicht die geringste Schwierigkeit macht.

Urkeltisch **anderos*, **anderā* müssen also nichtidg. Herkunft sein. Daß sie direkt aus dem Baskischen stammen könnten, ist wohl gänzlich ausgeschlossen, da wir nicht den geringsten Anhaltspunkt für eine baskische Kolonisation der britischen Inseln besitzen. Ich habe (Die Sprache I 240 ff.) allerdings auf merkwürdige Übereinstimmungen zwischen dem Baskischen und dem voridg. Substrat des Inselkeltischen aufmerksam gemacht, aber ausdrücklich hervorgehoben, daß es sich nur um Sprachmerkmale handelt, die auf ein beiden Sprachen gemeinsames Element zurückgehen, was Herrn Bouda keineswegs berechtigt (Eusko-Jakintza 3, 336 ff.), seine Polemik gegen mich unter dem Titel „Un substrat basque en celtique?“ zu führen. Er sollte erst einmal eine Arbeit lesen, bevor er in so auffälliger Form Dinge tadelt, die überhaupt nicht darin stehen.

Wenn ich darauf hingewiesen habe, daß bask. *andere* nicht keltisch sein kann, so meinte ich natürlich nur die primäre Herleitung des Wortes. Wahrscheinlich ist Uhlenbeck wegen der Existenz der inselkeltischen Worte auf den Gedanken gekommen, in *andere* ein keltisches Lehnwort zu sehen. Aber man könnte seine Vermutung trotzdem annehmen, nur muß man nicht den letzten Ursprung des Wortes im Keltischen suchen. Es ist ja ganz gut denkbar, daß ein ursprünglich aus dem voridg. Substrat Westgalliens stammendes keltisches Wort sekundär von den nach der iberischen Halbinsel vorgedrungenen Kelten zu den Vorfahren der Basken gebracht worden sei. Seitdem Továr den Nachweis geführt hat, daß die Sprache der Keltiberer keltisch, und zwar goidelisch gewesen ist, werden wir uns nicht wundern, im Baskischen eine größere Zahl keltischer Lehnwörter anzutreffen.

Da *-er* keine sehr häufige Endung im Baskischen ist und Worte auf *-e* sehr zahlreich sind, könnte *andere* sowohl aus berber. **ander* wie aus keltisiertem **anderā* umgestaltet sein.

Bei dieser Gelegenheit bemerke ich, daß ich schon vor langer Zeit (ZcP 14, 272 f.) im Anschluß an Schuchardt auf einige baskisch-keltische Übereinstimmungen aufmerksam gemacht habe, nämlich bask. *aran* „Tal“ (ursprünglich wohl „Gebirgstal“): vier Berge in Wales gleichen Namens, und das Diminutiv *Arennig*, sowie der Name der schottischen gebirgigen Insel *Arann* (engl. *Arran*), wozu sich noch der sardische Bergname *Arana* stellt; ferner bask. *adar* „Horn“: mir.

adar-c ds., gallischer Pflanzennamenname *adarcā* „Schilfschaum“; die Kelten werden in Westgallien das iber. *adar* übernommen und durch *-ko-* erweitert haben. Über strukturelle Übereinstimmungen zwischen dem Baskischen und Irischen vgl. auch E. Lewy, Der Bau der europäischen Sprachen (Proc. Royal Ir. Acad. 1942), §§ 24, 27, 31; §§ 113, 137, 115, 88, 101, 311.

An meiner Etymologie von bask. *andere* haben die Herren Zyhlarz und Bouda „moralischen“ Anstoß genommen. Herr Bouda schreibt sogar, meine Erklärung sei „albern und niederträchtig“, während sich Herr Zyhlarz darüber aufregt, daß ich „sonderbare Vorstellungen von einer Dame zu haben scheine“, was auf einen Frauenfeind hindeute. Er fügt spöttisch hinzu, daß eine Wurzel *ndr* „brünstig sein“ ihm völlig unbekannt sei; er habe sich schon oft gefragt, woher „die Leute“ ihre hamitischen Etymologien hernähmen. Ein Spezialist für nordafrikanische Sprachen, wie Herr Zyhlarz, müßte eigentlich das Wörterbuch von Foucauld kennen, so daß sein Spott auf ihn selbst zurückfällt. Von Herrn Bouda höre ich zum ersten Male, daß es nicht nur gute und schlechte, sondern auch „unmoralische“ Etymologien gibt. Seine Bemerkung: „La linguistique ne se fait pas sur la base des théories de M. Freud“ wirkt in diesem Zusammenhang geradezu komisch. Hat er nie etwas von Bedeutungswandel gehört? Aber wenn man schon versucht, einen älteren Kollegen lächerlich und verächtlich zu machen, so muß man wenigstens selber sachlich völlig im Recht sein. Wenn Herr Bouda schreibt: „M. P. nous en propose l'origine chamitique par la racine cham. *ndr* ,être en rut' à article masculin (!) *a-*. On pourrait la croire peut-être s'il y avait un nom designant le mâle d'un animal“, so beweist er nur, daß er die kritisierte Arbeit nicht richtig gelesen oder nicht begriffen hat. Dort steht nämlich wörtlich: „The *a* is the well-known Hamitic article, and, of course, we have to start from a masculine noun, as in the proper names *Anderus*, *Andero*, and as in French *landier*, the Hamitic feminine article being *t-*. But once the word *ander* got into Basque and Celtic, it may also have been applied to the female as well.“

Ich überlasse es dem Leser, sein Urteil über eine derartige Kritik zu fällen.

J. POKORNY

Erklärung einiger romanischer Wörter

1) Rum. *îndémn*, *îndemnă* zu etwas bewegen, anspornen, antreiben, bei Tiktin auch = locken ist schwerlich mit Pușcariu = **indeminare* = frz. *em-mener*, also ursprünglich „von der Stelle (*inde*) durch Drohung bewegen, so nach ihm noch jetzt in *îndemnboi* etc. ich treibe die Ochsen etc. Erstens ist sonst *inde* nirgends belegt im Rumänischen, zweitens sollte man bei der Existenz des doch recht gebräuchlichen *mîn* ich treibe Vieh, führe Pferde wenigstens *îndemîn* erwarten entsprechend dem frz. *emmène*. Keine Schwierigkeit ergibt sich bei Zugrundelegung von vlat. **ind-igere* = lat. *in-igere* zu etwas hintreiben, führen, vgl. den Jägersdruck *ind-ăgăre* aufspüren < auf etwas hinführen, sich oder den Jagdhund. Dann ist die Grundform **ind-egno*, are mit *-egn-* < *agn-*, vgl. *ambegnus* bei PF Rind oder Schaf mit einem Lamm an jeder Seite auf dem Wege zur Opferung < *amb(i)* + *agno-*. **Indegnare* ist Ableitung von altem PPP auf *-no-*: **ind-egno-* neben *ind-acto-* wie z. B. *finno-* < *fidno-* gespalten in *perfinēs* (alte Schreibung *n* für *nn*) *perfringas* bei Fest., piem. *fennu* Hintern, siz. *finnazza* Spalt; *fissus* (statt **fīsus* nach *finno-*), wozu frz. *fesse* Hinterbacken. Zum Wandel *mn* aus *gn* vgl. z. B. *lemn* < *lignum*. Unwahrscheinlich Grundform **ind-iginare*, Komp. von *aginare* in gl. *aginat* er vollbringt, dreht und wendet, macht mit Geschick: *agere* = *scarpinare* in rum. *scărpîn*, -ă kratzen und sonst: (*ex*)*carpere* = *traginare* in sp. kat. *traginar* und sonst (rum. *tragăn* aus *tragano* mit Assimil.): *tragere* ziehen. Wie diese Beispiele und *mașin* < *machino* sowie *marșine* Rand dartun, synkopiert das Rumänische den kurzen tonlosen Vokal der Mittelsilbe nicht vor *n*. *Indiginare* hätte wohl rum. **ind-êgin*, -ă ergeben, vgl. z. B. *deșet* < *digitus* nebst *deșetăr* < *digitale* Fingerhut und besonders das eben genannte *marșine*.

2. Rum. *mare* groß nicht mit Pușc. < *mare* männlich, Männchen. Denn das Männchen ist nicht immer größer als das Weibchen. Z. B. bei den Raubvögeln, den Bienen und bei manchen Schmetterlingen ist das Weibchen stattlicher. Gegen Pușc. wäre auch noch zu bemerken, daß man nicht einsehen kann, wie *fată mare* großes Mädchen < Jungfrau als mannbares, heiratsfähiges Mädchen zu diesem Sinne gelangt sein soll auf dem Wege über männliches Mädchen, da es ja gerade das Mädchen auf der Höhe der Weiblichkeit angelangt bezeichnet. *Mare* ist nicht aus dem Lateinischen erklärbar und auch gewiß nicht kelt. *māro-* groß, sondern m. E. thrak. *māro* groß (mit

$\bar{a} < \bar{o}$ wie im Keltischen und Slavischen: slav.-germ. *měro-*) + vlat. *grande*, das ja auch im Urrumänischen einmal vorhanden gewesen sein muß. Das thrak. *māros* lebt wohl weiter in dem Namen des größten Nebenflusses der Theiß durch Siebenbürgen hindurch, ja überhaupt des größten Flusses jenes früher thrakischen Landes zwischen Theiß und Karpathenbogen, bei Tacitus und Plinius *Marus*, heute *Marosch*. *Mōro* nicht nur in gr. ἔγχεσιμωρος durch Speere groß und anderen Komp., sondern auch in *mauro*, -a groß des ausgestorbenen rom. Dialektes der Adriainsel Veglia < illyr. *mōro-*.

3. Log. *tuccare*, alt *th-*, cpd. *zuccai* beginnen mit *a* und Inf.; weggehen, abreisen, nuor. *þ-* abreisen < *stud(i)care* = (sich) einen (An-)stoß geben zu einer Handlung, zu gehen zu Wz. *stud* stoßen = *tud* (siehe weiter unten), vgl. germ. *stautan* stoßen, in *studeo* v. intr. auf -eo mit mediopass. Sinn und schwacher Wz. = ich stachle mich an, werde angestachelt zu etwas. Vgl. *ale(sc)o* ich wachse heran zu *alo*, *oportet* < *op* + *vortet* zu *verto*, *liqueo* zu *hquo* ich mache flüssig usw. Mit Wagner Lautlehre der südsard. Mundarten, Halle 1907, S. 54, fasse ich *ts* als Grundlage des cpd. *z* schon der ältesten Denkmäler und des alog. *th* = *þ*, füge aber seinen Quellen dieses *ts*: aus *tġ*, *cġ* und gr. *þ* < *θ* noch *ts* aus *st* hinzu. Diese Umstellung wohl unter dem Einfluß des Keltischen der Insel, s. Pedersen, Vergleich. Gramm. d. kelt. Sprachen, Göttingen 1909, I p. 68, wonach sie auch im Altgallischen bezeugt ist.

4. Sp. *atondar* anstacheln, anspornen nicht direkt zu *attundere* bestoßen durch Konjugationswechsel, auch nicht Ableitung von einem Nomen *attundo*/a. Denn Nomina zu Wurzeln, die nur im Prs. Nasalierung zeigen wie *tundo*, *tutudi*, *tusus*, pflegen den Nasal nicht zu haben. Vielmehr < *attudinare*, vgl. z. B. *rienda* < *rét[dina]* **attudere* zu ai. *tudditi* neben *túndate* stößt, stachelt, sticht, lat. *tudes* Schlaghammer = rom. *traginare* (s. o.): rom. *tragere* = gl. *aginare* (s. o.): *agere* = *coquinare* bei Plt.: *coquere* usw.

Tud- noch in sp. *tojo* eine Art Ginster, ptg. = Dornestrüpp < das Stechende. Es ist altes **tudiu*, vgl. span./ptg. *enojar* < *inodiare* usw.

5. Span. *duende* Poltergeist, Kobold, Gespenst < *domes*, *itis* der im Haus Wohnende. Vgl. *caeles*, *itis* der im Himmel Wohnende, besonders aber *penates* die im *penus* Hausinnern (nach Fest. und P. ex F. der innerste Raum im Tempel der Vesta), die Hausgötter. Nicht < **dompitem*, vgl. *hospitem* = ai. *dámpati* Hausherr. Denn dies wäre *duente* geworden, vgl. *cuento* Erzählung < *computus*, *contar* < *computare*: *cuende* Graf < *comitem*, *duendo* zahm < *domitum*; aspan. *goruendo* gesättigt < gestillt, zum Stillstand, zur Ruhe gebracht > *con* + *romilo-* von **romeo* v/kaus. zu Wz. *rem* in ai. *rámati* steht still, ruht aus = ai.v/kaus. *ramayai*. Span. *g-* statt *c-* nach *gorra* Schmarotzerei zu *gordo* dick, fett.

Besprechungen

Ferdinand Brunot et Charles Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*. Troisième édition, entièrement refondue. Masson et Cie. Paris, 1949. 642 S.

Meine Bekanntschaft mit Ferdinand Brunot, dem ersten der beiden Verfasser des vorliegenden *Précis*, ist 40 Jahre alt. Der auf der Höhe seines Lebens stehende Forscher und Professor an der Sorbonne kam in den von Hörern aller Länder, darunter auch einigen Franzosen, gefüllten Hörsaal und begann, ohne Zuhilfenahme eines Manuskriptes, seine Vorlesung über historische französische Grammatik. Er wolle kein totes Wissen vermitteln, das gehöre in die Bücher; seine Vorlesung bringe nur, was der Schüler auch wissen müsse, und was der Lehrer erst selbst von seinen Papieren ablesen müsse, lohne sich auch für den Schüler nicht zu hören. Es war also weniger eine Einführung in die Forschung, was den Hörern geboten wurde, als eine Übersicht über das bei den Prüfungen abverlangte Wissen. Die Vorlesung enthielt ungefähr den Stoff des schon 1887 zum erstenmal veröffentlichten „*Précis de grammaire historique*“, der zunächst für den Unterricht an Schulen für höhere Töchter geschrieben worden war und später in einer Unmenge von Exemplaren den Studenten als Wegweiser diente.

„Notre but a été de fournir aux étudiants un exposé simple et bref, mais aussi exact que possible du développement de notre langue depuis dix siècles. Nous espérons qu'ils y verront en action les forces de toute sorte qui ont amené l'état actuel et qui préparent l'état de demain“ steht nun auch in der neuen Bearbeitung, die vielfach eine neue Darstellung geworden und einem Schüler Ferdinand Brunots, Charles Bruneau, zu danken ist. Dieser ist aber ebenso Schüler Gilliérons wie Schüler seines Vorgängers an der Sorbonne und Mitverfassers, und der Einfluß dieses Revolutionärs auf dem Gebiet der romanischen Sprachwissenschaft zeigt sich auch in der Umarbeitung des alten Buches, nicht nur in der Wiedergabe von Sprachkarten, die die Verbreitung einzelner Lauterscheinungen oder Worttypen erläutern, sondern auch in der starken Hervorhebung der von Gilliéron aufgedeckten Triebkräfte des Sprachlebens, namentlich in der Wortgeschichte, in den zahlreichen Hinweisen auf mundartliche Entwicklungsformen, namentlich aus dem Gebiet des Lothringischen und Wallonischen, das dem Verfasser aus eigenen Arbeiten besonders vertraut ist. Heute ist Bruneaus Hauptaufgabe als Lehrer, seine Schüler in die stilistischen Feinheiten der französischen Dichtung der neueren und neuesten Zeit einzuführen. Auch diese Tätigkeit findet in dem Buch einen reichen Niederschlag, so bei den Charakterisierungen der großen Schriftsteller, bei den ständigen Hinweisen auf den stilistischen Wert gewisser in der Umgangssprache nicht mehr gebrauchter Formen (siehe z. B. S. 386 die Bemerkung zu Verlaine: *Il y a fallu pourtant que nous*

entendissions) usw. So werden nicht nur die Schüler, für die das Buch bestimmt ist, sondern auch der alte akademische Lehrer, namentlich des Auslands, aus dem Buch reiche Belehrung und Anregung schöpfen können. Ich erwähne nur die Bemerkungen zu den Regeln der Grammatiker, die von den Schriftstellern nicht befolgt werden, die also nicht mehr dem Sprachgeist entsprechen. So ist es für den Ausländer überraschend zu hören, daß eine Wendung wie *je suis allé à la gare* als gekünstelt gefühlt wird (S. 332), man sage nur *j'ai été à la gare*¹.

Ganz vorzüglich und auch unseren Studierenden auf das wärmste zu empfehlen ist ferner der noch von F. Brunot stammende chronologische Überblick über die Geschichte der französischen Sprache (S. VII–XXXVII), in dem nicht nur die wichtigsten Daten der Sprachgeschichte, Angaben über die zeitliche Ausbreitung des Französischen im Ausland, über das Erscheinen der maßgebenden Grammatiken und Wörterbücher, sondern auch die Geschehnisse der politischen Geschichte, die in der Sprachentwicklung ihre Einwirkung zeigen, angeführt werden. Verhältnismäßig ausführlich wird auch die Stellungnahme der neufranzösischen Grammatiker zu den umstrittenen Fragen der Sprachentwicklung behandelt, so namentlich die *Remarques* von Vaugelas.

Das Buch enthält nicht nur, was in der herkömmlichen historischen Grammatik behandelt wird, also Lautlehre, Formenlehre usw., sondern auch einen besonders gelungenen Abschnitt über Wortgeschichte, anregende Bemerkungen über die Wortbildung, über Personen- und Ortsnamen, schließlich auch einen Abriß über Metrik, und wenn auch die Stilistik nicht als eigener Abschnitt aufgenommen ist, so ist sie doch in die Syntax immer wieder hineinverwoben. Das alles in einem Buch von nicht 650 Seiten darzustellen, setzt weise Beschränkung des darzubietenden Stoffes voraus, und vieles muß weggelassen werden, was anderen vielleicht wichtiger erscheint als manches Angeführte. Aber gerade bei dieser nötigen Beschränkung des Stoffes mußten die „*forces*“, die der Verfasser mit Recht als wichtig hervorhebt, die die Sprache beherrschenden allgemeinen Triebkräfte, besonders herausgearbeitet werden, und könnten auch stellenweise noch deutlicher gemacht werden, wodurch gleichzeitig viele Wiederholung und bloße Anführung von Tatsachenmaterial hätte vermieden werden können. So ist die Lautlehre wohl verbesserungsfähig. Die Wortbildungslehre verdiente ferner eine ausführlichere Behandlung, als ihr zuteil geworden ist. Auch bei der Behandlung der Syntax würde man gerne eine stärkere psychologische Durchdringung und stärkere Berücksichtigung der deutschen Forschung sehen.

Ich verzichte nun im folgenden darauf, irgend welche Vorschläge zu machen, die den Charakter des Buches unmittelbar berühren. Da dieses aber ein Handbuch sein will, das endgültige Ergebnisse der Wissenschaft vermitteln soll, bespreche ich fortlaufend die Stellen, wo mir die Darstellung Bruneaus doch noch nicht die endgültige Lösung der Probleme zu bringen scheint; ferner einzelne kleine Schönheitsfehler,

¹ Das wurde mir zwar von hiesigen Franzosen bestritten, doch ist bei dem geschulten und geschärften Sprachgefühl des Verfassers nicht zu zweifeln, daß es einen wenn auch vielleicht noch nicht allgemeinen Sprachzustand wiedergibt, wird auch von Marouzeau, *Précis de Stylistique*, S. 91, bestätigt.

die sich bei einer sicherlich bald erscheinenden Neuauflage leicht verbessern lassen.

S. 2. Die Zeichen $>$ und $<$ sind verwechselt worden.

S. 2. Für die Scheidung der offenen und der geschlossenen Vokale ist weniger die Lippenstellung, als die Öffnung bzw. Schließung der Kieferwinkel maßgebend¹.

S. 4. Für unregelmäßigen Schwund eines oder mehrerer Phoneme prägt Bruneau hier wie auch sonst den Ausdruck „*écrasement*“. Der Ausdruck ist wenig glücklich, erweckt einen unrichtigen Eindruck des sprachlichen Vorgangs, also wenn etwa populär *sieu* für *monsieur* gesagt wird. Sicherlich unangebracht ist der Ausdruck, um den Ersatz von *de le* durch *du*, von *en les* durch *es* zu erklären. Die Entwicklung von *dello* zu *del* ist nicht unregelmäßiger als die von *bellu* zu *bel*; ist aber nur verständlich zu machen, wenn die Erscheinungen der vorhistorischen und zum Teil noch historischen Enklise den Hörern vorgeführt werden.

S. 8. Im Altfranzösischen hätte bis Ende des 13. Jahrhunderts ein stimmhaftes *-dz-* bestanden, als stimmhafte Entsprechung von *ts*, so etwa in *poison*, das mit *poydzon* umschrieben wird. Ein aus *-tj-* entstandenes *-dz-* kommt tatsächlich z. B. in *bellezour* der Eulalia vor. Es wäre aber ganz unverständlich, wenn die Schreiber des 13. Jahrhunderts diesen Laut ausnahmslos durch *-is-* wiedergegeben hätten. Der Übergang von *-dz-* zu *-z-* mit gleichzeitiger Loslösung eines *-i-* ist viel älter.

S. 9. Zur Erklärung des Wandels von germanisch *-w-* zu *-gu-*: „Le francique possédait, à l'initiale, un *w* aspiré (*hw*) . . . d'où des confusions entre le *w* latin et le *hw* germanique: *vespa(m)*, prononcé *hwespa*, a donné *guêpe*“; ähnlich S. 39. Germ. *hw-* ist nicht ein *w* aspiré, sondern ein *w*, dem ein Reibelaut, später Hauchlaut, vorangeht, wie *hr*, *hl*, die man auch nicht als aspiriertes *r*, *l* definieren kann. Als die Franken mit den Romanen in nähere Berührung kamen, war das lat. *-v-* schon längst labiodental geworden, was schon daraus hervorgeht, daß dieses romanische *-v-* mit dem germanischen *-w-* nicht zusammenfiel. Um so weniger konnte eine „confusion“ der germanischen Konsonantenverbindung *hw* mit dem lat. *-v-* stattfinden. Außerdem sind zwar in altfränkischer Zeit zahlreiche Wörter, die mit germ. *w-* beginnen, romanisiert worden, aber kein einziges Wort, in dem die Konsonantenverbindung *hw-* vorlag.

Der Übergang von *-w-* zu *-gu-* spielt sich ferner nicht im fränkisch-romanischen Gebiet ab, sondern zunächst im Gotenlatein, das Vordringen dieser Umsetzungstendenz ist RG I, 269 f. dargestellt.

Ebd. Die Angabe, daß *ch*, *j* das Ergebnis der Entwicklung der lat. Verschußlaute *k* und *g* ist, berücksichtigt nicht die Entwicklung in Wörtern wie *sache* – *sapiam*, *tige* – *tibia*, *jour* – *diurnum* usw.

S. 13. „Les langues romanes ne font pas de différence entre l'*ā* et l'*ū* latins.“ Das ist für das Provenzalische nicht richtig, das zwischen *a* estreit und *a* larc unterscheidet. Daß im Vulgärlateinischen die beiden *a*-Laute ebenso geschieden waren wie die übrigen Vokale, zeigen z. B. die lat. Lehnwörter im Altkeltischen.

¹ *R* sonans wie in tschechisch *Brno* ist mit *Bærno*, d. h. dem in *crever* gesprochenen Laut, irreführend transkribiert.

S. 17. Afrz. *vin* hätte man gesprochen wie *vin-* in nfrz. *vinaigre*. Das ist sicherlich unrichtig. *vin* ist eine Graphie für *vī*, vielleicht mit einem -*n*-Nachklang, aber sicherlich nicht mit reinem oralen -*n*-. Denn nachfolgendes *s* der Flexion führt nicht zur Einführung des Übergangslauts -*t-* wie in *anz* < *an* + *s* oder *jornz* < *jorn* + *s*.

S. 18. Die altfranzösische Entsprechung von *haine* ist nicht *hainə*, sondern dreisilbiges *haïne*.

S. 27. „Entre une labiale et la voyelle *ē*, il existe un son 'latent'. . . . C'est ce qui explique en wallon les formes *pwē* 'pain' etc.“ Das gilt nicht nur für Labial + *ē*, sondern auch im literarischen Französischen für Labial + langem offenem -*e-*, s. *armoire*, *émoi*, *poile* – *pen-siles*, *poêle* – *patella*, *poêle* – *pallium* usw.

Ebenso ist es ungenau, zu sagen, „que les groupes initiaux *sp*, *sk*, etc. se sont prononcés *isp*, *isk*, avec adjonction d'un *i* (*e*) euphonique“. In Wirklichkeit wurde das anlautende *s* durch Hinzufügung eines Sproßvokals silbenbildend, wenn ein Konsonant voranging; man sprach also, wie noch heute im Toskanischen, z. B. *in ischola*, aber *schola est bona* u. ä.; ital. *la scuola* : *in iscuola* s. Meyer-Lübke, Festschrift Behrens 16–36.

Ebd. *pererin* für *pélerin* hat nie bestanden. Die dissimilierte Form *pelerinus* ist, wie die Lehnform im Germanischen zeigt, schon vulgärlateinisch. Nur im Altkeltischen ist noch eine Grundform *peregrinus* zu erschließen.

S. 29. *Cuisson* wird erklärt aus **cousson* + *cuire*. Die Entwicklung von -*ctj-* im Nordfranzösischen ist nicht durchsichtig, es wäre immerhin möglich, daß die lautgesetzliche Entsprechung von *coctione* als **coiçon* anzusetzen ist. Sicherlich unrichtig ist es, daß *lusciniola*, *lossignol* ergeben hätte, vgl. *vascellum* > *vaisseau*.

S. 35. Als Quelle von -*ts-* wird ausschließlich *c* vor *e* und *i* angeführt (wobei aus dem Wortlaut nicht hervorgeht, daß es sich dabei nur um silbenbeginnendes *c* handelt). Es müßte auch -*ts-* als Ergebnis von Kons. + *tj* (*chace*), von *tj* nach kurzem Tonvokal (-*itia* > -*ece*) usf. erwähnt werden. Daß ein afrz. *raidzon* nie bestanden hat, ist schon oben erwähnt. Bei der Rückführung der Laute *tš* und *dž* wird ebenfalls nur der Anlaut berücksichtigt.

S. 39. *uvitta* – (*l*)*uette* findet sich in § 37, wo *p* und *b* behandelt werden, und in § 38, wo lat. *v* und germ. *w* zusammengestellt werden, die jedoch ebenso getrennt dargestellt werden müssen, wie die entsprechenden, auch heute noch geschiedenen Laute des Wallonischen usf.

S. 40. *battuere* wird nicht zu *bättre*; auszugehen ist, wie schon oft betont wurde, von Formen wie *bátto* statt *báttuo*, *báttunt* für *battuunt*; *battère* ist eine Neubildung.

Ebd. „En fin de syllabe: *F* s'amuit“, dazu als Beleg *forfices* > *forces*. Nicht das silbenschließende *f* verstummt, s. *grief*, sondern bei dem Zusammentreffen der Konsonantengruppe *rf*ts verstummt der mittlere Konsonant; ebenso ist es mit dem *t* von *testimonium* > *tesmoin* usf.

S. 41. *Vascellum* soll zunächst zu **vaxellum* umgestellt worden sein, damit daraus frz. *vaisseau* entstehen konnte. Solche Erklärungen setzen voraus, daß Lautgruppen, die in einer Sprache bestehen, in solche übergehen, die in der gleichen Sprache vermieden werden. Daß eine solche Umsetzung nicht erfolgte, zeigen die Fälle, wo -*sc-*

vor einem nicht palatalen Vokal steht, wie in *lūsca*, das nicht über **luxa* zu **loisse*, sondern ganz normal zu afrz. *losche* wird.

S. 42. In § 40 scheint ein Setzfehler vorzuliegen. Er beginnt mit der Geschichte des *-y-*, die in § 41 fortgesetzt wird, und bringt dann die Geschichte von *k* vor *e* und *i*. Für intervokalisches *-ce-* wird wieder ein unmögliches afrz. *plaidzir* für *plaisir* angeführt, s. o. *poidzon. dj*, das schon in § 39 steht, wo es hingehört, taucht hier wieder auf, zusammen mit *gj*. Ganz unverständlich ist, wie nun plötzlich bei der Behandlung der „Semi-consonne Y“ ein Abschnitt 2 erscheint: „*E ouvert accentué libre se diphtongue*“, dazu *pede* zu *pied*, wobei die Angabe, daß der *-ie*-Diphthong afrz. *yé* ergab (daher wohl auch die Unterbringung des Beispiels in diesem Abschnitt), auch nur für einen Teil des afrz. Gebietes zutrifft.

S. 43. Unter der Rubrik *l + y* erscheint *macula > maille*. Die Entwicklung von Labial + *y* wird unter *y* angeführt. Ein Anfänger wird ferner nicht verstehen, wie *sapiat* zu *sache* werden kann, wenn er nicht auf die im Provenzalischen erhaltene Zwischenform *sapcha* hingewiesen wird. – Dann steht unter „Y en position faible“ *pacare > paier, decanu > doyen*, und gleich (auf der nächsten Seite) unter „*k, g entre voyelles*“. Ausgang ist also einmal die altfranzösische Lautung, das nächste Mal die lat. Grundlage. In afrz. *flaiel*, frz. *fléau* ist nicht *y* verstummt, sondern mit dem vorhergehenden *a* zu *ai* verschmolzen, oder genauer gesagt, die Akkusativform *flael* hat, mit der Nominativform *flaius* gekreuzt, die nfrz. Form gegeben. Es ist bekannt, daß daneben lange eine Form *fleau* bestand. Ein afrz. *fayine* hat es wohl nie gegeben, die Verschmelzung zu *faine* ist jedenfalls schon vorhistorisch.

S. 49. „*cr, cl, cw, gr, gl, gw* subsistent (ils se trouvent toujours en position forte).“ Wie läßt sich dies mit Wörtern wie *acru, aqua, agrum* usf. vereinigen?

Ebd. Ein fränk. *gwant* hat es nie gegeben, die richtige Form ist *wanþ*.

S. 50. Es hat im Lateinischen nicht „*deux variétés d'l*“ gegeben, sondern mindestens drei. Das palatale *l* nach Konsonanten wird nicht erwähnt. Es ist auch für das Französische (nicht nur für die anderen romanischen Sprachen) wichtig, weil z. B. im Westfranzösischen noch heute *l* nach Konsonanten palatalisiert wird.

S. 51. *ficelle* und *puce* dürfen als Beleg, daß das vokalisierte *l* nach *i* und *u* verstummt, nicht zusammengestellt werden. *Ficelle* geht auf eine Grundform *fiucelle* zurück, die Weiterentwicklung hat aber nichts mehr mit der Geschichte des *l* zu tun, sondern steht mit *piment > piment* u. ä. in einer Reihe, d. h. es handelt sich um spätere Weiterentwicklung des *-iu-*Diphthongs im Vorton. Eine Form **puce* hat es aber nie gegeben. Nach Meyer-Lübke ist das velarisierte *l* mit dem vorhergehenden *u* verschmolzen, als dieses noch nicht palatalisiert war, also noch wie frz. *ou* ausgesprochen wurde.

S. 52. Unter den angeblich schon im Lateinischen vollzogenen Lautveränderungen steht der Übergang von *ke, ki* zu *ts*. Daß dies nicht der Fall ist, ist z. B. in der Einführung von Meyer-Lübke zu lesen.

S. 53. Die Vokalisierung des velaren *l* wird in die Zeit des 11. Jahrhunderts verlegt, aber mittellateinische Graphien wie *speltum* für *speut* reichen in viel frühere Zeiten zurück. *-lt-* z. B. ist, wie bekannt, nur

eine Graphie für gesprochenes *-out-*, weil *-u-* Graphie für *ü* ist bzw. als *ü* gelesen werden konnte.

S. 57. *bellezour* der Eulalia wird mit *bêlœtsôwr* umschrieben, aber S. 86 richtiger mit *bêlœdzowr*. In beiden Transkriptionen ist die Angabe des vortönigen *e* als offenen Vokals wohl nicht richtig. Daß das intervokalische *-tj-* sicherlich schon stimmhafte Form hatte, steht außer Zweifel.

S. 58. *A* in freier Stellung soll im Pikardischen, Champagnischen und Burgundischen zu *-ei-* geworden sein. Diese Formulierung erweckt eine unrichtige Vorstellung. Es handelt sich um den nicht an Länge des Vokals noch an einen bestimmten Vokal gebundenen *i*-Nachklang, der für den ganzen Osten charakteristisch ist und über das gallo-romanische Gebiet hinaus ins Deutsche des Kölner Brückenkopfes hinüberreicht. Daß die Zwischenstufe des zwischen dem lat. gelängten *-a-* und dem geschlossenen afrz. *-e-* ein offener *ɛ*-Laut ist, zeigen alte nordfrz. Lehnwörter im Provenzalischen.

S. 59. Die reiche Diphthongierung stellt das Nordfranzösische zwar den übrigen romanischen Schriftsprachen gegenüber, nicht aber Mundarten auf anderen Gebieten, wie etwa dem Italienischen, wo ebenso in gewissen nördlichen Mundarten wie in den Abruzzern die Tendenz zur Diphthongierung (allerdings auf anderer Grundlage) noch viel ausgesprochen ist.

S. 63. Die Nasalierung des *a* in der Gruppe *-an-* soll erst in der Zeit der Abfassung des Rolandsliedes erfolgt sein (nach S. 72 allerdings vor dem 11. Jahrhundert). Der Termin ist sicherlich zu spät angesetzt. Spuren der Nasalierung finden sich auf der ganzen Romania, auch im Rumänischen. Der Unterschied in der Entwicklung von *-a-* vor *-n-* und vor anderen Konsonanten (*pane* > *pain* : *mare* > *mer*) weist darauf hin, daß zur Zeit der Palatalisierung des *-a-*, *-an-* schon als *-ã-* gesprochen wurde. In einzelnen alpenromanischen Gebieten, wo gelängtes *-a-* gleichfalls palatalisiert wird, die Nasalierung aber entweder nie vorhanden war oder früh wieder rückgebildet wurde, entwickelt sich das *-a-* in *trama*, *lana* ebenso wie das in *mare*.

Unwahrscheinlich ist es auch, daß die Nasalierung des *-ë-* in *bêne*, *bien* erst nach der Zeit von Aucassin und Nicolette erfolgt sei, weil hier *sovient* und *destrier* assonieren. Die Assonanz eines Nasalvokals mit dem entsprechenden Oralvokal ist ebensowenig auffällig wie eine Assonanz wie *compainz* mit *France*, die Bruneau selbst S. 64 erwähnt.

S. 85. *colapus* gehört auf S. 89.

S. 90. **Avicellus* kann nicht die Grundform von *aucellus* sein (sondern *avicellus*), es hätte **oisseau* ergeben wie *vascellum* > *vaisseau*.

Ebd. Die Grundform von *honte* ist nicht *haunîta*, sondern *haunîpa*.

S. 91. Die englische Wiedergabe des frz. *vue* durch *view* soll eine alte galloromanische Aussprache *-iü-* für *-u-* beweisen. Gewiß nicht, ebenso wie das rumänische *chiul* für das Französische des 19. bzw. 20. Jahrhunderts nicht eine Aussprache *-iu-* in *cul* erweist. Das dem eigenen Lautsystem fehlende *ü* wird in seine Bestandteile zerlegt, es wird ihm eigenes *iu* substituiert, was man heute auf Schritt und Tritt in der französischen Aussprache bei phonetisch nicht geschulten Engländern beobachten kann.

Ebd. In der Zusammenfassung des französischen Vokalismus kann man lesen, daß „toutes les voyelles non accentuées“ geschwunden

sind. Daß dies nicht richtig ist, weiß natürlich auch Bruneau, aber der Anfänger könnte durch eine solche Verallgemeinerung vor die Frage gestellt werden, warum denn das *o* in *tremulo* – *tremble*, das zwischentonige *o* in *Ostëun* – *Augustodunum*, das erhaltene *-a-* in *oraison* – *oratione* usf. der Regel widerspricht.

S. 94. „La déclinaison latine, fondée sur des désinences vocaliques, a été ruinée par la chute des voyelles finales.“ Wie läßt sich mit dieser Annahme der Untergang der Deklination im Italienischen, Iberoromanischen oder Sardinischen vereinigen, wo doch der vokalische Auslaut entweder erhalten oder nur in beschränktem Umfang verstimmt ist?

S. 97. Bei der Darstellung der Wortarten, die Bruneau um Substantiv und Verbum gruppiert, heißt es, daß „autour du verbe se groupent les prépositions, les conjonctions, les relatifs (ou conjonctifs)“. Mit dem Verbum haben die Präpositionen erst in zweiter Linie zu tun, etwa in Fällen wie *pour dire*; sie sind Signalmittel für die nachfolgenden Substantiva und ihre Ersatzformen. Konjunktionen fassen den ganzen Satzinhalt, nicht nur das Verbum, zusammen. Eine Einteilung der Wortarten kann nur nach der alten Unterscheidung von mittelbaren und unmittelbaren Satzbestimmungen erfolgen.

S. 98. „Citons enfin un emploi élégant de l'adjectif substantivé: C'est Rameau, élève du célèbre qui nous a délivré du plain chant.“ Die Substantivierung von Adjektiven ist im Neufranzösischen zur Bezeichnung von Lebewesen nur dann gebräuchlich, wenn es sich um die Bezeichnung von festen, in sich abgeschlossenen Gruppen handelt; man spricht so von *les jeunes*, *les vieux*, *les modernes*, aber nicht von *les célèbres* „die Berühmten“, etwa im Gegensatz zu den Unbekannten. Es ist richtig, daß z. B. im 16. Jahrhundert die Substantivierung von Adjektiven weiter geht als in unserer Zeit. So finden sich in der Deff. von Du Bellay Substantivierungen wie *les excellents*, *les recents* u. ä. Dies ist aber kaum mehr für Diderot anzunehmen. Die von Bruneau zitierte Stelle aus dem Neveu de Rameau beruht auf einer falschen Lesart. Der ursprüngliche Wortlaut war, wie aus der Übersetzung von Goethe hervorgeht, die Lesart der bei Assézat abgedruckten Fassung. Hier heißt es „C'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivré du plain-chant de Lulli“, s. dazu Goethe „Es ist der Vetter des berühmten Tonkünstlers, der uns von Lulli's Kirchengesang gerettet hat“.

S. 101. Bruneau stellt den Begriffswörtern = *mot-concept* die Funktionswörter = *mot-outil* gegenüber, ein Gegensatz, den man als semantisch bzw. synsemantisch bezeichnet hat. Wenn aber *force* „Kraft“ zu „viel“ wird, z. B. in *force demoiselles* (Rabelais), dann ist das Wort nicht seiner begrifflichen Elemente entkleidet (*'vidé de sens'*), denn die Vorstellung „viel“ ist ebenso begrifflich wie die Vorstellung „Kraft“. Nur die Funktion hat sich geändert. Synsemantische Wörter bestimmen die Eingliederung einer bestimmten Vorstellung in den Rahmen der Gesamtvorstellung, „viel“ ist aber selbst Begriffselement.

S. 104. Zu „Nature des noms propres“. *Cenomanis*, *Celomanis* genügt als Ansatz nicht für das heutige *Le Mans*. *Cenomani* bei Cicero bezieht sich auf die Gallia Cisalpina, die dem frz. ON entsprechende Grundform *Cenomannis* steht bei Cäsar. Siehe dazu A. Thomas, *Nouveaux essais* 57.

S. 106. „Un grand nombre de noms de lieu gardent encore le souvenir de superstitions païennes. Le nom de Bonne Fontaine rappelle les croyances gauloises à la vertu curatives de certaines eaux.“ Etwa auch *Bellefontaine*, *Blondefontaine*, *Chaufontaine*, *Clairefontaine*, *Grand-Fontaine*, *Mortefontaine* usw.? Haben nicht die Römer ebenso gut wie die Gallier die Heilwirkung des Wassers gekannt?

S. 107. Die im 10. Jahrhundert auftauchende Latinisierung der *Morsang*-, *Morsain*-Namen durch *Murocinctus* scheint eine volksetymologische Umdeutung eines vorlateinischen Namens zu sein, denn die heutigen Namensformen (S. Vincent, Toponymie de la France, S. 125) entsprechen, auch abgesehen von dem Vortonvokal, dieser Grundform nur zum Teil. Bruneau bemerkt mit Recht, daß *-ville* als zweites Namensglied in der Frankenzeit so häufig wird, daß es auch an die Stelle anderer Endungen tritt. Aber zu weit geht die folgende Bemerkung: „*Maxey (Marciacus)* signifiait 'ferme de Marcus'. *Maxéville* signifie donc 'ferme de la ferme de Marcus'. C'est un nom qui n'a pu naître que dans la bouche d'étrangers incapables de comprendre le sens de *Maxey*“. Ja haben denn die Galloromanen des 7. Jahrhunderts noch gewußt, was ihr *Marcei* bedeutete? Man vgl. dazu S. 168 „Dans les Ardennes, un ruisseau qui s'appelait 'Ou' s'est appelé 'le ri d'Ou', puis 'le ruisseau du Ridou'“. Sind daran auch die Fremden beteiligt „incapables de comprendre le sens de ri d'Ou“?

S. 110. Daß die *Sarmaten* (bezeugt in ON wie *Sarmaize* = *Sarmatia*) Slawen waren, ist zwar von nationalistischer slawischer Seite behauptet worden, um das Auftreten von Slawen in West- und Mitteleuropa in frühere Zeiten verlegen zu können, entspricht aber nicht den Tatsachen.

Ebd. *Aimeri* ist nicht *Amalariks*, sondern fränkisch *Haimirik* in südgalloromanischer Entwicklung.

S. 128. Fränkisch *baro* bedeutet ursprünglich nicht „freier Mann“, dafür wird in der *Lex Salica baro ingenuus* gesetzt, sondern „Mann“ im allgemeinen.

S. 142. In der sehr geschickten Übersicht über die Wortbildungsmittel wird das Eintreten von *dé* - für *de*- (*dénoncer* : afrz. *denoncier*) als Latinismus angesehen, wie etwa der Ersatz von afrz. *entrerompre* durch *interrompre*. Das ist kaum richtig. Denn warum bleibt dann *de*- ohne latinisierende Umgestaltung in Adverbien wie *debout*, *dessous* usf., oder bei Verben wie *devenir*, die den begrifflichen Zusammenhang mit dem Stammverbum verloren haben? Es liegt in dem Vordringen von *dé* - für *de*- der Abschluß einer schon in altfranzösischer Zeit einsetzenden und im Mittelfranzösischen durchdringenden Bewegung, das Präfix *des*- für *de*- zu setzen, ausgehend von Verben, die ein Zerbrechen, Zerreißen u. ä. bedeuten, wie *derompre* neben *desrompre*, *despoillier* neben *desspoillier* usf. Bruneau weist selbst darauf hin, daß im Gegensatz zur Entwicklung von *de*- bei Präfix *re*- eine solche latinisierende Einwirkung nicht zu beobachten ist. Natürlich, weil ja eine konkurrierende Form *res*- nicht besteht. Sehr anschaulich ist die Darstellung des Eindringens der gelehrten Präfixe zur Steigerung der Vorstellungen.

S. 143. „-able ne s'attache qu'à des verbes“. Vgl. dazu afrz. *amistable*, *angoissable*, *enginable*, *hontable* usf., nfrz. noch *pitoyable* u. e. a.

S. 148. *Prague* ist nicht eine spontane Anpassung des tschechischen *Praha*, sondern die deutsche Namensform *Prag*. (Ebenso sind *Bucarest*, *Budapest* aus dem Deutschen entnommen, nicht aus den nationalen Namensformen).

S. 151. *disjejunare* ist auch alpenromanisch, s. grödnerisch *dezğažuné* „die erste Mahlzeit in den nüchternen Magen nehmen“, lebt in Resten auch in Piemont, s. REW 2670.

S. 154. Das altgermanische Wort, das im 6. Jahrhundert zu *zopf* wird, ist nicht **topf*, sondern **topp*.

S. 165. *Pondre* würde nach Bruneau im Altfranzösischen „déposer n'importe où“ bedeuten. Das Altfranzösische kennt nur mehr die neufranzösisch erhaltene Verwendung *pondre des œufs*, wie schon lat. *ponere ova*, s. Bloch-Wartburg s. v.

S. 177. „Les douze tomes du Godefroy.“ Ich kenne nur zehn.

S. 183. Nicht alle romanischen Sprachen außer dem Altfranzösischen haben die Deklination aufgegeben, denn das Rumänische hat bis heute eine besondere synthetische Deklination.

S. 184. Lies *quiescunt* für *quiaecunt*.

S. 183 f. Oben wurde schon erwähnt, daß das Verstummen der unbetonten Vokale nicht der Grund für den Untergang der Deklination sein kann. Hier werden als weitere Ursachen nun auch „causes sociales“ angeführt, wobei hauptsächlich die Bewohner der Latein sprechenden Provinzen als die Schuldigen erklärt werden. Warum zeigt sich aber dann gerade in Italien der stärkste Verfall der Deklination, während in den Provinzen Dacia und Gallia sich der Untergang entweder überhaupt nicht oder erst in viel späterer Zeit vollzieht? Unter den 'Causae linguistiques' des Verfalls der Deklination hätte aber vor allem der Übergang der sprachlichen Gliederung von der Synthese zur Analyse erwähnt werden können. Vorangeht der Ersatz des possessiven Genetivs durch den Dativ des Besitzes, dann die bei Sachbezeichnungen allgemein werdende Umschreibung mit *de* usf. Der Übergang zur analytischen Gedankengliederung ist noch heute im Gang. Wenn aber die Futurumschreibung mit *aller* immer mehr um sich greift, dann ist die Ursache nicht in einer Unsicherheit im Erfassen der Endungen des synthetischen Futurums zu sehen, sondern eben in der allgemeinen Tendenz zur Voranstellung der rein funktionellen Elemente der Sprache.

S. 190 wird unter „Déclinaison en latin tardif“ Einzelnes angeführt, was im Widerspruch zu dem früher Gesagten steht. Nicht exakt ist es, daß „en latin tardif les noms féminins ne se déclinaient plus“. Dem widerspricht z. B. die Tatsache, daß noch im Altfranzösischen die Feminina unter den gleichen Voraussetzungen wie die Maskulina eine synthetische Deklination haben, s. *suer-serour* usf. Außerdem ist im ältesten Französisch der Vokativ vom Nominativ noch geschieden. Da Bruneau im allgemeinen Formenlehre mit Funktionslehre verbindet, wäre darauf hinzuweisen, daß z. B. die Funktion des lat. Ablativus absolutus bis in das heutige Französisch hinein weiterlebt, wenn auch seit dem 7. Jahrhundert die Form des Ablativs durch den Akkusativ ersetzt wurde, s. Rom. Forschungen 60, 796 f.

S. 186. Die korrekten Formen sind *lere*, *laron*, vgl. *pere*, nicht **perre*. Wenn sich später neben *laron* die Form *larron* mit geminiertem -rr- einfindet, dann liegt darin expressive, affektiv bedingte Weiter-

bildung. Das palatale *l'* verwandelt nicht das -s der Flexion in -ts, sondern zwischen dem palatalen *l'* und dem -s der Endung wird Verschuß gebildet (es tritt ein Übergangslaut ein), wie bei konsonantisch gebliebenem -n- + s, zwischen s, z + r usf.

S. 188 verdiente angeführt zu werden (was ausdrücklich S. 198 unter den Conclusions angemerkt wird), daß der Obliquus in der Funktion eines Dativs nur bei Bezeichnungen von Lebewesen und personifizierten Dingen gebraucht werden kann. Das gleiche gilt für den Obliquus in der Funktion eines possessiven Genetivs.

S. 190. Zu stark verallgemeinert ist die Bemerkung, daß die Unterscheidung von Nominativ und Akkusativ nur bei den Maskulinen vorhanden ist, denn es wird, wenn auch nicht auf dem ganzen afrz. Sprachgebiet, zwischen Nom. *flours* und Akk. *flour* ebenso unterschieden wie bei den Maskulinen, von den Substantiven mit wechselnder Akzentstelle wie *suer* – *serour* usf. ganz abgesehen. Übrigens wird S. 191 im Gegensatz zu dieser Bemerkung von „la plupart des noms féminins“ gesprochen.

S. 195. „On ne dit *jamaïs homme, hommes, mais l'homme, un homme*.“ Vgl. *jamaïs homme ne fut plus malheureux; hommes, femmes, enfants, tout fut massacré* u. ä.

S. 196. Frz. *raïfort* wird als Beleg des Geschlechtswechsels aus der „période pré-littéraire“ angeführt. Daß dies nicht der Fall ist, steht Bloch-W. s. v.

S. 197. *un ardeur* konnte im 16. Jahrhundert gewiß als ün ardör gelesen werden, aber nicht weil im 16. Jahrhundert -un noch nicht nasalisiert war, sondern weil vor Vokalen Entnasalierung eintrat. Gemeint ist wohl, daß im 16. Jahrhundert *un* noch nicht zu *õ* geworden war, sondern *ũ* gesprochen wurde.

S. 199 lies -*aricia* statt -*ariciu*.

S. 209. Bei der Besprechung der Stellung des attributiven Adjektivs wäre eine psychologische Vertiefung zu empfehlen. „Il semble bien que les adjectifs de couleur, avant le XVII^e siècle, aient été mis habituellement devant le nom: ‘une rouge robe’. C’est encore l’usage actuel en Wallonie.“ Wäre das richtig, dann würde unsere ganze Auffassung von den die Stellung des Adjektivs bedingenden Voraussetzungen ins Wanken kommen. Zunächst ist das Wallonische auszuscheiden, da hier nicht nur die Farbebezeichnungen, sondern die Adjektiva überhaupt dem Substantiv vorangehen (germanischer Einfluß?), also auch un *kra vio* = un *veau gras*. Vergleicht man z. B. die verschiedenen Belege für attributives *blanc* im Rolandslied, so ergibt sich (abgesehen von den Fällen, wo dem Farbadjektiv noch andere Attribute nachfolgen, wo also zu allen Zeiten das Adjektiv nachgestellt wurde): es heißt stets *blanc osbere* und ebenso regelmäßig *palie blanc*; ferner *blanc sarcou de marbre* 2966, *blancs sarcous* 3692. Voranstellung bzw. Nachstellung ist also deutlich durch rhythmische Gründe bestimmt. Zwei unmittelbar aufeinander folgende Tonsilben werden vermieden. Daher heißt es weder *osbere blanc* noch *blanc palie*. Im übrigen folgen auch die Farbbezeichnungen wie alle anderen echten Adjektiva den allgemeinen Grundsätzen. Wenn es im Perceforest heißt: *le chevalier à la blanche mule, à la blanche estoile*, dann deshalb, weil die Bezeichnungen schon selbstverständlich geworden sind, die Farbbezeichnung nicht mehr zur Unterscheidung hinzugefügt wird.

Ursprünglich hieß es aber: **Veez ci un chevalier a une mule blanche*, u. ä. Damit sollen natürlich nicht die Voraussetzungen für die Stellung des Adjektivs irgendwie erschöpft sein.

S. 215. ILLE als bestimmter Artikel findet sich nicht in allen romanischen Sprachen, so nicht im Kerngebiet des Katalanischen und nicht im Sardischen (Logudoresischen).

S. 216. *ou = en* le ist nicht im 16. Jahrhundert untergegangen, sondern mit *au* verschmolzen. Daher sagt man noch heute *au jardin*, *au bois*, aber *dans la forêt*.

S. 217. „L'article défini remplace un nom précédemment exprimé“, wie in *la Percevaux* für *celle de Percevaux*. Das afrz. demonstrative *la* kann ebensowenig als Artikel bezeichnet werden wie die nfrz. Entsprechung *celle*. Das geht gleich aus dem folgenden hervor, wo von dem demonstrativen Wert des Artikels, besser gesagt von *ille*, im Altfranzösischen die Rede ist.

Die ganze Lehre vom Artikel (S. 214 f.) enthält mehr Tatsachen als Leitideen. Auf den Artikel vor Zeitangaben wie *aux deux heures*, *sur les deux heures* usf., Wendungen, die bei Rousseau, Flaubert usf. immer wiederkehren, könnte hingewiesen werden, desgleichen auf den stilistischen und funktionellen Unterschied zwischen *avoir les cheveux blonds* und *des cheveux blonds* und vieles andere.

S. 225. Aus afrz. *boivre de vin* „vom Wein trinken“ (man hätte auch auf nfrz. *manger de tout* hinweisen können) soll die Unterordnung in *pas, plus de* zurückzuführen sein. Der unmittelbare Ausgangspunkt liegt wohl anderswo. *Pas de* ist Ausdruck der kleinsten Mengenbezeichnung und nach Mengenbezeichnungen ist im Lateinischen zu allen Zeiten *de* zur Unterordnung der größeren Masse verwendet worden. Plautus sagt *dimidium de praeda*, Cicero *aliquam partem de istius impudentia*, bei Plinius steht *multum de nocte*; in der Mulomedicina Chirons *aliquid de fibulis* usf. Für das Nebeneinander von *du bon pain* und *de bon pain* wäre ein Hinweis wünschenswert.

S. 230. „Le mode subjonctif, souvent employé dans cette construction (*quel semblant qu'il en feist*) a peut-être donné à l'ensemble sa valeur indéterminée“ dreht die Verhältnisse um. Im verallgemeinernden Relativsatz steht zwar im klassischen Latein der Indikativ (*quidquid id est, timeo Danaos*), aber spätlateinisch tritt bei Verallgemeinerung der Vorstellung konsequent der Konjunktiv ein, also auch nach afrz. *quel que* u. ä. „wie beschaffen immer“.

S. 237. Formen des Possessivpronomens. „Il existe un certain flottement au cas-sujet singulier masculin, où *nostre* . . . tend à prendre l's de *murs* . . . et au cas-sujet pluriel féminin, où *nostre* tend à prendre l's de *roses*“ erweckt den Eindruck, als hätte es jemals im Galloromanischen eine Form **nostre femmes* gegeben. In der Formentabelle S. 238 findet man daher auch überraschenderweise für Maskulinum und Femininum gleichmäßig die Formen *nostre(s)*, *vostre(s)* im Nominativ des Plurals, *noz*, *voz* im Akkusativ. Das ist weder für das Maskulinum noch das Femininum richtig.

S. 239. „En ancien français, *mien* à côté de *mon*, marquait une nuance particulière d'insistance.“ Vgl. Eneas 1749 *Ge non ai, voir, la moie amie*. „Il n'est pas douteux que 'la moie amie' ne fasse ressortir le sentiment d'Enée avec plus de force que 'm'amie'.“ *La moie amie* und *m'amie* sind in historischer Zeit funktionell gleichwertig, von den

Fällen abgesehen, wo das Possessivverhältnis eine Gegensätzlichkeit bezeichnet. Man vgl. z. B. bei Adam de la H. *Le mien mesfait, ma grant mesaventure*. Ob der eine oder der andere Typus gesetzt wird, entscheidet die Satzrhythmik, und zwar steht die Vollform des PP. ursprünglich 1. am Beginn eines Redetaktes, z. B. *meon vol*, Oxf. Psalter; hierher gehört auch das von Bruneau angeführte *soe merci*. In beiden Fällen handelt es sich um die Fortsetzung des lateinischen Ablativus absolutus. 2. steht die Volltonform nach einem unbetonten oder nebetonigen Wort, also wie nach dem Artikel auch nach dem Demonstrativpronomen (*cist meon fradre*, Str. Eide) oder nach Präpositionen: *en suen cuer*. In diesen Fällen ist also ausschließlich die Satzrhythmik entscheidend. Ein Funktionsunterschied zwischen dem Volltypus und der Schwachform besteht nicht. Daher kann sich hier auch später die Verallgemeinerung der Schwachtonform ohne Schwierigkeit durchsetzen. Daneben dient die Vollform aber auch dazu, eine Gegensätzlichkeit oder Hervorhebung zu bezeichnen; natürlich, da ja, wie schon oben erwähnt wurde, im Altfranzösischen eine Heraushebung einer Vorstellung durch den Druck auf dem Wort erzielt werden kann, so z. B. *Tant que par tote la cité en set l'on ja la verité, et le suen nom et le son pere* (Cligès) „seinen Namen und den seines Vaters“. Über die Vorgeschichte der beiden Typen s. Ausgewählte Aufsätze S. 69 f.

S. 246. *iste* steht nicht nur in den Straßburger Eiden, sondern auch im Alexius, Trojaroman, abgesehen von den südlichen Gegenden, wo es noch viel länger belegbar ist. Im Computus zeigt *iste* den Übergang zur Funktion des Artikels, ist also, wie *ipse*, Konkurrent von *ille*. *Ipse* ist nicht nur in der Wendung *en es le pas* erhalten, wie man aus der Fassung entnehmen könnte, sondern steht auch in den Funktionen von nfrz. *même* im Leodegar und in der Passion und lebt in der Verbindung *nêes, neis* bis ins 16. Jahrhundert weiter.

S. 250. Zu *c'est dommage* neben *il m'est impossible*. „Aujourd'hui ce (cela) et il sont répartis dans des cas bien déterminés. Jadis il a existé un réel flottement dans leur emploi.“ Es ist kaum richtig, daß heute ein Schwanken zwischen *c'est* und *il est* gar nicht mehr vorkommt. Neben dem normalen *c'est dommage* vgl. nach Plattner (III 2, 94) *Il est dommage que Corneille y ait mêlé quelques ressorts petits et faibles* (Domic). Es kann nebeneinander heißen *il est heureux que* und *c'est heureux, c'est vrai* und *il est vrai*, mit dem bekannten syntaktischen Unterschied, daß *c'est* das Gewicht der Mitteilung auf den Vordersatz zieht, also namentlich bei affektstarken Adjektiven und Substantiven bevorzugt wird, während *il est* die Aufmerksamkeit auf den *que*-Satz lenkt.

S. 261. Im Altfranzösischen wird angeblich ein Substantiv, von dem eine attributive Bestimmung abhängig ist, bei Wiederholung nicht durch das determinative Demonstrativpronomen aufgenommen, man sage also *son confesseur et de sa femme*, und das komme auch heute vor, z. B. bei Flaubert: *Le ton saccadé de la petite cloche se mêlait à une autre*. Aber das bedeutet doch „mischte sich in eine andere“, nämlich *cloche*, steht nicht für *à celui d'une autre*, sonst müßte doch irgendwie das *de* auftauchen wie oben in *de sa femme*. Wenn ferner Verlaine schreibt: *Voix de l'orgueil: un cri puissant comme d'un cor*, dann heißt das wohl auch nicht „wie der eines Horns“, sondern „wie

aus einem Horn kommend“. Aber schon afrz. ist die Unterordnung ohne Determinativ nicht die Regel, sondern die Ausnahme, siehe z. B. *l'anme son pere et la sa mere*, „l'âme de son père et celle de sa mère“.

S. 266. *Nous* ist nicht „je“ + „tu“, sondern „ich und noch ein anderer“, das kann *tu* sein, aber ebenso *il*, *eux* usf.

S. 268. *ille* ergibt nach der Umlautung nicht *illi* mit *i*, sondern mit kurzem geschlossenem *ï*. Eine Längung vor dem geminierten *ll* ist unmöglich.

S. 269. *E* in *je* wird afrz. angeblich nicht notwendigerweise vor vokalischem beginnendem Verbum elidiert, so z. B. Eneas 1825 *Il est en pes, ge ai les mals*. Es sollte besser heißen, daß das *e* von *ge* nicht elidiert wird, wenn dieses Vollwort, Sinnesträger ist, wie in dem angeführten Satz, wo *ge* nicht die Entsprechung von nfrz. *je*, sondern von nfrz. *moi*, *je* ist. Daß die betonten, im besonderen einen Gegensatz ausdrückenden Formen der Pronomina ihren auslautenden Vokal nicht verlieren, hat Bruneau gleich im folgenden selbst betont, wo er die betonte Femininform *li* erklärt.

Die Gegensätzlichkeit wird im Altfranzösischen ebenso selbstverständlich wie im Deutschen durch die Hervorhebung durch den Ton bezeichnet. Im Neufranzösischen kann dagegen auf den Ausdruck der Gegensätzlichkeit verzichtet werden: *Je le tue ou il me tue* „Ich töte ihn, oder er mich“. Das scheint Bruneau S. 270 zu verkennen, wenn er zu dem Satz *Li chevaliers le feri . . . et li vaslez referi lui* schreibt: „Le poète pouvait hésiter entre: *le referi*, expression banale, et *referi lui*, qui insiste sur l'audace du 'valet' qui frappe un chevalier.“ Es hätte genau mit Umkehrung der Verhältnisse heißen „*Li vaslez le feri . . . et li chevaliers referi lui*“, ohne daß der Ritter dadurch eine besondere Kühnheit bewiesen hätte. Die Vollform des Personalpronomens, die dann dem Verbum nicht vorangehen kann, drückt nur die Gegenüberstellung aus, ohne irgendwelchen affektivischen Beigeschmack, vgl. Rol. 278: *Se lui laissez n'i trametrez plus saive*, „lui écarté, vous n'enverrez pas un plus sage“ (Bédier). Oder wenn es bei Garnier heißt: *Qui vus het, et mei het* „wer ihn- haßt, haßt auch mich“, oder Erec 264: *Il me conquerra ou je lui*, wo es entsprechend mit Wiederholung des Verbuns heißen hätte *ou je conquerrai lui*, ohne daß damit eine besondere stilistisch-affektische Nuance verbunden wäre.

S. 271. Die Frage der Behandlung des *e* „sourd“ wird nur dann dem Anfänger verständlich werden, wenn er auf die allgemeine Satzintonation hingewiesen wird. Dann wird auch S. 272 die Voranstellung des Personalpronomens bei der Aufeinanderfolge von zwei Imperativen wie in dem zitierten Satz *Prends le pic et me romps ce caillou* deutlicher werden.

S. 273. „*On* a conservé sa valeur de sujet. Dans les autres fonctions, on se sert de *quelqu'un*.“ *Quelqu'un* erweckt stets die Vorstellung einer bestimmten Einzelperson, hat also nicht den Funktionswert von *on*. Vgl. z. B. *On n'est jamais content de ce qu'on a*. Wird nun *on* an die Stelle des Objektes gebracht, dann wäre ein Satz wie **Ce qu'on a ne contente jamais quelqu'un* ganz unmöglich, *ne contente jamais personne* etwas anderes. Die fehlenden Flexionsformen von *on* werden, wie schon vor Jahrzehnten Tobler nachgewiesen hat, durch *vous* ersetzt, wie Bruneau selbst an anderer Stelle ausführt: *ne vous contente jamais*.

S. 276. Das Eintreten der Akkusativformen *moi, toi, lui* usw. für *je, tu* usw. in betonter Funktion wird folgendermaßen erklärt: „Il s'agissait là, sans doute, d'un procédé littéraire. De très bonne heure, en effet, les formes du cas-régime, *moi, toi, lui, eux* qui avaient 'plus de corps' que les formes du cas-sujet (*je, tu, il, ils* étaient prononcés *j, t, i, i*) les remplacent devant le verbe.“ Darnach müßte man annehmen, daß einmal ein *je parle* durch *moi parle* ersetzt worden wäre. Es handelt sich aber doch gar nicht um einen Ersatz der schwachtonigen Formen *j, t (?)* usf. durch die Volltonformen, sondern *moi* tritt für ein volltoniges *je* ein usf., in dem, wie schon oben erwähnt wurde, die Elision des *e* nie eingetreten ist. Die ausführliche Darstellung der Entwicklung gibt Foulet, Romania 61 und 62.

S. 280. Die immer wieder wiederholte Erklärung, daß das Personalpronomen *le, la* in *l'échapper belle, la remporter, le prendre de haut* auf verkürzte Formen zurückgeht, zu denen ehemals ein begrifflich entsprechendes Substantiv gehörte, wie *le = le ton, balle* bei *l'échapper* usf., vergißt, daß sich dieses neutrale Pronomen, dessen Charakteristik gerade die Unbestimmtheit der Vorstellung ist, in allen romanischen Sprachen findet, vor allem, daß dem frz. *la* „es“ im Rumänischen *o* entspricht, das gleichfalls auf *illa* zurückführt. Es handelt sich um die Erhaltung eines unbestimmt, kollektiv gewordenen neutralen Plurals *illa* = „es“ als Kollektivvorstellung, so wie ähnlich neutrales *multa* in rum. *multe* „vielerlei“ erhalten ist.

S. 281. „On pouvait dire indifféremment, avec la forme non accentuée: elle 'se trait pres de la paroi' ou, avec la forme accentuée: Trait soi plus pres de la paroi.“ Daran wird die Bemerkung geknüpft, daß vom 16. Jahrhundert an das Reflexiv sich meist nur auf ein unbestimmtes Nomen bezieht.

Die beiden Erscheinungen haben nichts miteinander zu tun. Im ersten Fall handelt es sich um das unbetonte Reflexiv, das nfrz. bekanntlich nur in der Schwachtonform *se* erscheint. Afrz. wird die Schwachtonform aber bekanntlich durch die Vollform ersetzt, wenn das Reflexiv dem Verbum nachfolgt, und es muß dem Verbum nachfolgen, wenn das Verbum den Satz eröffnet. Eine Wendung *elle soi trait* wäre nur möglich, wenn das *soi* einen Gegensatz zu einem anderen Objekt bezeichnen sollte, und auch dann wäre die Stellung *elle trait soi* die normale. Damit hat der Wechsel zwischen *lui* und *soi* in starktoniger Verwendung nichts zu tun.

S. 285. „Nous n'avons point perdu de pronoms personnels latins.“ Und *is, ea, id?*

S. 290. „*Même* exprime l'identité et la ressemblance.“ Der Ausdruck 'ressemblance' ist irreführend. Gemeint ist, daß *même* sowohl die Identität der Person wie des Objektes, wie die Identität der Eigenschaften eines Objektes usf. meinen kann, also sowohl dt. „derselbe“ wie „der gleiche“ wiedergibt. *Il porte toujours la même perruque* ist Ausdruck der „identité“ des Objektes, *elles ont les mêmes cheveux* ist gleichfalls der Ausdruck einer Identität, nicht einer 'ressemblance', aber die Identität beschränkt sich auf die attributivischen Bestimmungen im weitesten Umfang. Auch die Definition von *tel* („exprime la ressemblance“) ist nicht entsprechend. *Tel* faßt die Eigenschaften eines Seienden kollektiv zusammen, ist also ebenso Pro-Nomen wie die Personalpronomina, ist gleichfalls Ausdruck der Identität wie

même, aber rein adjektivisch bezogen. *Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête* (Boileau) heißt nicht „mit ähnlichen Eigenschaften“, sondern „mit den gleichen Eigenschaften, dem gleichen Aussehen, den gleichen Umständen wie“.

S. 293. „En ancien français, le pronom *autre* pouvait s'employer sans article.“ Gewiß, aber nur wenn es für *alius* = *un autre* eintritt, nicht wenn es *alter* = *l'autre* wiedergeben soll. Ebenso ist es mit *autrui* noch heute.

S. 302. *Tant* wird angeführt unter den Bezeichnungen für „grands nombres“. Es enthält den Hinweis auf eine große Menge nur stilistisch, nicht funktionell. Die Größe der Menge wird durch den Ton, nicht das Wort bezeichnet, man vgl. *Je te donnerai tant que je peux*, wo *tant* auch umgekehrt eine sehr kleine Menge bezeichnen kann. Dasselbe gilt von *quant*.

S. 315. „Certains Allemands ne disent pas: 'je pense', mais 'il pense en moi'.“ Das hat nach Bruneau zwar Barrès behauptet, ist aber im Deutschen nur als dichterischer Solözismus denkbar, genau so wie es nicht lebendiges Französisch ist, wenn Verlaine dichtet: *Il pleure sans raison dans mon coeur*. Auf welchem Weg Barrès zu seiner irrtümlichen Anschauung von dem deutschen Charakter der zitierten Wendung gekommen ist, weiß ich nicht. Tatsache ist, daß Lichtenberg, ein Zeitgenosse Kants, meinte, daß man logischerweise eher sagen müßte „es denkt in mir“ als „ich denke“ (E. Glässer). Man vergleiche dazu auch den folgenden Satz bei La Bruyère: *Je pense, donc Dieu existe; car, ce qui pense en moi, je ne le dois point à moi-même* (Mätzner, Frz. Gr., 2. Aufl., S. 500).

S. 317. „*Mourir* s'employait avec le sens de 'tuer'.“ Das ist nur für die Perfektumschreibung *je vous ai morte* möglich. Ein **je muir mon ennemi*, **je mourrai mon aversier* u. ä. hat es nie gegeben.

S. 318. Es ist richtig, daß die meisten intransitiven Verba des Altfranzösischen auch transitiv gebraucht werden können, aber schon das erste Beispiel ist schlecht gewählt. *Et tant vos estes travailliez e penez – De nuiz veillier et de jorz jeûner*. *Nuiz* und *jorz* sind nicht echte Akkusativobjekte, sondern Umstandsbestimmungen, die auch im Neufranzösischen beibehalten werden könnten, ohne daß dadurch die Verba *veiller*, *jeûner* als Transitiva gefühlt würden. Das echte Akkusativobjekt wird bekanntlich bei der Umwandlung des Gedankens in passivische Form zum Subjekt. Bei diesen Verben würde aber auch eine solche Umwandlung die Natur der Zeitbestimmung nicht ändern, also etwa *Ci ot veillié les nuiz et jeûné les jorz*. Wirklichen Übergang zum Transitivum zeigen Verba wie *descendre*, *sortir* usw. Ebenso sind, im Gegensatz zu dem was Bruneau sagt, *Dormez votre sommeil* und *N'ai je pas sangloté ton angoisse suprême* durchaus verschieden. Das erste ist die bekannte *Figura etymologica*, *dormir votre sommeil* wie *dormir un sommeil profond*, wo das scheinbare Objekt ein Adverbium ersetzt. Der zweite Satz zeigt *sangloter* nun aber als wirkliches Transitivum, bedeutet nicht „schluchzen“, sondern gewissermaßen „be-schluchzen, aus-schluchzen“. Die Objektvorstellung wird in die Vorstellung des Verbums hineinbezogen wie in *jouer les médecins*, „die Ärzte zum Gegenstand des Spieles machen“ u. ä.

S. 320. Wenn es nfrz. heißt *commander un régiment* mit Akkusativobjekt, aber *il commande d'exécuter telle manoeuvre*, dann liegt darin

nicht eine verschiedene Objektauffassung vor, denn es ist innerfranzösische (z. B. im Provenzalischen oder Spanischen nicht mehr durchgedrungene) Entwicklung, daß statt des nominalen Akkusativobjektes vor dem Infinitiv die Präposition *de* mechanisch verallgemeinert wird. (Dies die Normalform, daneben Erhaltung der präpositionslosen Form bei enger Verbindung zwischen gewissen Verben und dem Infinitiv, *à*, wo besonders die Richtung der Handlung unterstrichen werden soll.)

S. 323. Zum Reflexiv in afrz. *soi dormir* wird als funktionsgleich nfrz. *se nourrir de* (*pain* usf.) gestellt. Aber hier ist *se* echt reflexiv, ist Stellvertretung eines Akkusativobjekts, wie in *se rassasier de qch.*, *se remplir de qch*; *Nourrir* ist kein intransitives Verbum wie *dormir*. *Se mourir* ist nicht eine Neubildung des Französischen, *sibi mortuus* ist schon spätlateinisch reichlich bezeugt, s. Rom. Forsch. 61, 502.

S. 326. Unter 'aspect' versteht man doch etwas anderes als Bruneau angibt: *Les temps du latin et ceux du français expriment qu'une action est achevée ou en voie de développement: j'ai parlé, je parle.* Das ist kein Aspekt, sondern Zeitstufe. Unter 'aspect' versteht man die Betrachtung der Handlung in ihrem Verlauf oder in ihrem Abschluß. *La bombe éclate en ce moment* ist präsentisch und doch perfektiv usf. *Il a plu quand le père arriva* drückt trotz des Perfekts nichts Perfektives aus.

S. 329. „En français moderne, la forme pronominale (le blé *se vend* bien) est préférée au passif, considéré comme 'lourd'." Das gilt doch nur für ganz bestimmte Fälle, wie etwa im Präsens bei nicht auf einen Einzelfall bezogener Handlung. Bei der von Bruneau gewählten Verallgemeinerung der Darstellung könnte man meinen, daß ein Satz wie *Combien une femme aime à être aimée par l'homme qu'elle aime* mit „*aime à s'aimer*“ statt „*être aimée*“ wiedergegeben werden könnte. Ob tatsächlich das altfranzösische Passiv häufiger gebraucht werde als das neufranzösische, müßte doch noch genauer untersucht werden. Vgl. zur Frage des Passivs Theodor Engwer, Vom Passiv und seinem Gebrauch im heutigen Französischen, 1931.

S. 330. „Dès l'ancien français, les formes de subjonctif sont ordinairement précédées de la conjonction 'que'“ ist nicht richtig und steht im Widerspruch zu dem, was Bruneau später z. B. über die Verallgemeinerung des *que* im 16. Jahrhundert sagt. Nicht nur, daß im Imperativ der Aufforderung das *que* des Konjunktivs nicht gesetzt wird, siehe z. B. Rol. 1854: *Seignur barun, de vus ait Deux mercit – Tutes vos anmes otreit il parëis – En saintes flurs il les facet gesir* usf., sondern selbst bei der Unterordnung fehlt es meist: *Ne puet muer ne plurt*, oder Rol. 653: *Jumais n'iert anz altretel ne vus face, „il ne passera pas d'année que je ne vous en fasse autant“*.

S. 338. Unter den Typen der 1. Sing. Praes. des Altfranzösischen fehlt der Typus *tremble* mit altem -e (vielleicht auch *dote* – *dubito*, obwohl gerade bei den Proparoxytonis die Analogie der Paroxytona ohne Stützvokal schon früh gewirkt haben mag). Daher wird auch die Bildung der -e-Formen wie *aime*, zweifellos unrichtig, aus Anlehnung an die Formen *aines*, *aine(t)* erklärt. Ebenso fehlt der Typus *crois* – *cresco*, *conoïs* – *co(g)nosco* usf. Über die erst im 17. Jahrhundert zu Ende gekommene Ausbreitung des -s bei den Verben der 2.-4. Konjugation wird nichts erwähnt.

S. 340. Der Imperativ *vas-y, donnes-en* soll das -s der alten Zeit bewahrt haben. Das ist bei *vas-y* vielleicht richtig, da *vas* für *va* als Imperativ im Mittelfranzösischen häufig belegt ist. Auffällig ist aber doch, daß bei lockerer Verbindung des Imperativs mit dem Nachfolgenden wie in *va en parler à ton frère* kein -s in der Liaison erscheint. Bei *donnes-en, donnes-y, cueilles-en* u. ä. ist dagegen die Erklärung unwahrscheinlich, weil das -s im Imperativ nach unbetontem -e kaum jemals wirklich gesprochen wurde. Wahrscheinlich ist in beiden Fällen die Bindung im Plural (*allez-y, donnez-en*) der Ausgang für die Bindung im Singular geworden. Ähnlich ist das -t in *a-t-il* nicht Erhaltung des lat. -t in *habet*, afrz. *a(t)*, sondern analogisch nach *est-il* gebildet.

S. 340. „Après une voyelle, t a disparu anciennement, sauf à l'imparfait et au conditionnel.“ Die Formulierung ist ungenau. -t schwindet alt nicht, wenn es auf geminiertes -t zurückführt, also nicht in *chat*, auch nicht, wo es vorhistorisch nachkonsonantisch war, wie in *doit* aus *deift*, *debet* oder in *lit* aus **lieit*, und da zur Zeit, als die Diphthongierung des -ē- sich abspielte, selbst das -t in unbetonten Silben wie *aimet* < *amat* noch gesprochen wurde, ist es z. B. im Imperfekt mit dem vorhergehenden j des -ei-Diphthongs verschmolzen und wurde dadurch gehalten. Das Altfranzösische unterscheidet also zwischen einem Lenis-t wie in *at* < *habet*, *vat* < *vadit*, und einem Fortis-t. Aber auch das erste ist im Wallonischen bis zum 15. Jahrhundert, in Südwesten wenigstens bis zum 13. Jahrhundert erhalten geblieben.

S. 341. *Vous dites, êtes, faites* sollen „formes demi-savantes“ sein. Das sind doch die volkstümlichsten Wörter, die man sich vorstellen kann. Die Erhaltung des unbetonten -e-, die Bruneau zu seiner Bemerkung veranlaßt, ist ja bei *dicitis, facitis* durchaus in Ordnung, bei *estes* analogisch leicht verständlich.

Die Endung der 3. Plur. -ent ist gewiß nicht ursprünglich „purement orthographique“. Es wäre die Endung in *chantent* bei der ersten Fixierung des Französischen durch die Schrift gewiß nicht geschrieben worden, wenn das Wort nicht auch *tšātēt* ausgesprochen worden wäre. Außerdem ist bekannt, daß alt und zum Teil noch heute die 3. Plur. auf betontes -ent, -ont auslautet, das gleichfalls eine alte volle Endung voraussetzt. Die zweite Stufe war *šātet*, die Bruneau selbst anerkennt, und in der -t längst verstummt wäre, wenn ihm nicht ein gesprochener Nasal vorausgegangen wäre.

S. 343. *Avoient* für *avaient* bei Du Bellay ist doch wohl noch *avwēt* mit festem -t ausgesprochen worden.

S. 344. Aus der ersten Zeile ist *esteie* zu tilgen, sonst könnte man annehmen, daß auch bei *esteie* (wie bei *iere*) Zusammenfall mit dem Futurum eingetreten ist.

S. 347, zur 1. Sing. Perf. *chantai, vin* usw. Die Formulierung der Behandlung der Endung ist kaum richtig. Vlat. *cantai* ist zweisilbig, zwischen *a* und *i* bestand nie ein Hiatus, genau so wie in *aio* für *habeo* kein Hiatus lautbar war. Die Form der 3. Sing. *chanta* wird nicht erklärt, denn die angesetzte Grundform *cantavit* entspricht lautlich ebenso wenig wie ein inschriftlich belegtes *cantait*. Grundform ist das bezeugte CANTAT, dessen Existenz im Vulgarlateinischen auch durch das Rumänische bestätigt wird.

S. 348. Die Endung -ames usf. soll nicht phonetisch entwickelt, soll „demi-savant“ sein. Das wäre heute denkbar, wo das Perfekt nicht

mehr volkstümlich ist, aber doch nicht im Altfranzösischen. Die Angabe: „*-amus eût dû aboutir à -ains*“ ist gewiß richtig, die Endung der 1. Plur. war aber nicht *-amus*, sondern *-avimus*, und in Proparoxytonis bleibt bekanntlich der Auslautvokal erhalten. Daß keine Grundform *cantamus* als Kurzform, dem *cantât* zu *cantavit* entsprechend anzusetzen ist, zeigt auch ital. *cantammo*, nicht **cantamo*.

S. 349. *amavëram* als Beleg für das Futurum exactum ist wohl nur durch einen Setzfehler an die Stelle von *amavero* geraten. Auch die Zeile 8 von unten ist in Unordnung geraten.

S. 350. Partizipia wie **pert*, **quest* hat es afrz. nie gegeben. Erhalten sind nur die in vorhistorischer Zeit substantivierten Entsprechungen der galloromanischen Participia wie *quesita*, *perdita*.

S. 351. Irreführend ist die Formulierung „*absou(s) < absolutum*, féminin *absoute*, a perdu son *t* final“. Der Anfänger könnte auf die Vermutung kommen, daß *absous* auf *absolutum* zurückführt oder gar eine Betonung **absólutum* für möglich halten. Ferner ist hier ein *-t* nie geschwunden, es ist vielmehr das *-t* in *absoute* analogisch hinzugetreten. Eine Form afrz. *assoute* ist nur, vielleicht, vereinzelt substantivisch als „Freisprechung“ belegt. Das afrz. Partizip ist Mask. *assous*, Fem. *assousse*, selbst analogisch nach dem Perfekt *assous* = **absolsi* gebildet. Die Formen sind natürlich nicht volkstümlich. Ein vlat. **colligire* hat es ebenso wenig gegeben wie ein **fallire*, siehe afrz. *quieudre*, span. *coger*, ital. *cogliere* usw.

S. 353. Es werden die Präsens- und die Futurformen von *legere* nebeneinander gestellt, um zu zeigen, daß die beiden Formenserien lautlich zusammenfielen. Dabei wird aber nicht berücksichtigt, daß es im Plural des Präsens *légimus*, *légitis* heißt, des Futurum *legémus*, *legétis*, so daß also ein Zusammenfall nicht erfolgte. Außerdem sind Formen wie *legont*, *legeti(s)* gewiß nicht als „roman commun“ anzugeben, da ja der Zusammenfall von *-ē*- und *-i*- wie von *-ō*- und *-ū*- nicht vulgärlateinisch ist, sich z. B. in den lat. Lehnwörtern des Baskischen noch nicht zeigt, usw.

S. 356. „Le gérondif est toujours, en français moderne, précédé de 'en'“. Wird heute in den französischen Schulen gelehrt, daß *sautant in je l'ai vue sautant la barrière* oder *portant in une femme portant une corbeille de fleurs* Partizipia sind?

S. 357. Als eine „différence radicale“ zwischen Alt- und Neufranzösisch wird angegeben, daß das Partizip „construit avec avoir peut conserver son indépendance“, also z. B. in dem Satz aus Robert de Clari *Et chis emperers avoit letres seur lui escrites qui disoient que* usw. Würde es heute nicht ganz entsprechend heißen: *il avait sur lui des lettres sténographiées qui disaient?* Es handelt sich hier doch nicht um eine reine Perfektumschreibung. Ebenso das zweite angeführte Beispiel. Auch das dritte Beispiel zeigt keinen besonderen Typus der Umschreibung: *il avoit tere conquise*. Bemerkenswert ist hier nur, daß (was an anderer Stelle behandelt wird) das Objekt dem Verbum vorangeht. Das ist der gleiche Fall, den Bruneau auf der folgenden Seite aus Corneille anführt: *Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie*¹.

¹ Die Bemerkung dazu verstehe ich nicht „Pendant la période du moyen français, l'habitude s'établit de donner au verbe et au participe le même sujet; mais la construction reste libre“.

Dagegen würde Erwähnung verdienen, daß die alte, noch von der Bedeutung *Caesar classem paratam habuit* „Cäsar hatte die Flotte ausgerüstet zur Verfügung“ = „die Flotte ist ihm ausgerüstet worden“ noch weiter lebt, z. B.: *Dans la rixe, un Anglais eut le bras cassé, et un Français le nez fendu* (Maupassant, *Maison Tellier*) und entsprechend afrz. *je n'ai trenché ke l'alketon et un petit del peligon*, Gorm. 271.

S. 360. „Le futur antérieur, temps relativement rare, semble n'avoir pas été populaire.“ Das Gegenteil ist richtig. Es bildet im Spätlateinischen den Potentialis, der heute noch im Portugiesischen lebendig, im Spanischen im Schwinden begriffen ist, im Altitalienischen und Altrumänischen weiterlebt. Auch ist die Form des Futurum exactum zeitweilig für das einfache Futurum gebraucht worden, so im Altitalienischen noch bezeugt, usf. Die Stelle aus Petronius zeigt nicht einen Mann „peu cultivé qui cherche à bien parler“, sondern zeigt bereits die vulgäre Funktion eines Potentialis.

S. 361. Daß das Gerundiv auf *-dum* im Romanischen keine Spuren hinterlassen hat, ist kaum richtig, s. Rom. Forsch. 60, 80 ff. Erhaltene Reste des Indikativs des Plusquamperfekts finden sich nicht nur in den ältesten nordfranzösischen Denkmälern, sondern auch, und zwar mit der nordfranzösischen Funktion, in dem burgundischen Poème de Ste Catherine, dem Girard de Roussillon usf., s. Duraffour, *La survivance du Plus-que-parfait de l'indicatif en Franco-Provençal*, Rom. 60, 145 f.

S. 365. „Le conditionnel s'oppose à l'indicatif, mode de la réalité. En français moderne, nous pouvons généralement choisir entre les deux modes, quelle que soit la nature de la proposition.“ Der Satz ist mir unverständlich. Könnte man denn etwa in der obigen Bemerkung *opposerait* für *oppose* einsetzen? Gemeint ist wohl, daß gewisse Ausdrücke des Wissens, Sollens, Müssens in beiden Formen gesetzt werden können, allerdings mit einem stilistischen, wenn schon nicht logischen Unterschied, also *je saurais* für *je sais*, *pourrais* für *peux*, *je devrais* = *je dois* u. e. a.

S. 367. Der Conditionnel soll im Altfranzösischen „d'un emploi relativement restreint“ gewesen sein. Die heute als populär angegebene Konstruktion *je cherche une maison qui aurait un jardin* (für *qui ait un jardin*) ist auch altfranzösisch möglich. Richtig ist nur, daß im Bedingungssatz dem Kondizional durch den -ss-Konjunktiv stärkere Konkurrenz gemacht wurde als im Neufranzösischen.

S. 371. „L'Infinitif sans sujet exprimé.“ Daß beim Infinitiv kein Subjekt bezeichnet wird, ist das Charakteristikum des Infinitivs überhaupt. Gemeint ist, daß das psychologische, sprachlich nicht zum Ausdruck kommende Subjekt der im Infinitiv ausgedrückten Handlung bisweilen nicht das gleiche ist wie in dem übergeordneten Satzteil, also etwa in dem aus Molière zitierten Satz *elle était prête à ensevelir* = *pour qu'on l'ensevelisse*. Das erklärt sich aber aus der Tatsache, daß der Infinitiv ursprünglich sowohl aktivisch wie passivisch aufgefaßt werden konnte, wie noch nfrz. in *je l'ai vu(e) dessiner*, so daß entwicklungsgeschichtlich das gedachte Subjekt beim Infinitiv doch das gleiche ist wie im übergeordneten Satzteil.

S. 373. *Carles est as porz passant*. Die Bemerkung: *on attendrait passanz, au cas sujet*, verkennt die Wendung. Es handelt sich um

die Verbindung Präposition + Gerundium, *as porz passant* ist aufzulösen in *à les porz passant*. In afrz. *a passant* steht ebenso die unflektierte Form des Gerundiums wie in nfrz. *en passant*.

S. 376. Bei den Bemerkungen über die Funktion des Imperfekts ist mir die Bezeichnung eines „Imparfait de rupture“ neu, das Bruneau folgendermaßen definiert: *En général, l'imparfait de rupture se présente après un passé simple; il est toujours accompagné d'une indication de temps précis.*“ Es handelt sich um Sätze wie *Elle les reçut elle-même et les invita à tout visiter en détail. Un mois plus tard elle signait le contrat de vente et achetait . . . une petite maison.* Den Ausländer hätte es interessiert, was der Franzose bei diesem Imperfekt empfindet, denn die Bemerkung „*valeur expressive*“ besagt zu wenig. Die von Bruneau beobachtete Tatsache, daß dieses merkwürdige Imperfekt, für das man nach den allgemeinen Grundsätzen der Zeitensetzung das *Passé défini* erwarten würde, stets mit einer Zeitbestimmung verbunden ist, muß wohl die Erklärung geben. In einem Satz wie *Comme on demandait des officiers pour envoyer au Tonkin, il se proposa, et la semaine suivante il s'embarquait à Brest* (Ohnet) empfinde ich eine Satzverbindung wie „und schon in der folgenden Woche war es so weit, geschah es, daß er sich einschiffte“. Vgl. noch *Il conduisit sa mère dans la maison d'Auteuil et deux jours après il prenait le train de Marseille*“ (Villemer) „und schon zwei Tage nachher geschah es, daß er“ usf. Das Imperfekt würde also eine Erläuterung zu einer Vorstellung des Unerwarteten, Plötzlichen u. ä. geben, die sprachlich nicht ausgedrückt wird. Ob diese Auffassung richtig ist, dem Stilwert (oder expressiven Wert, wie Bruneau schreibt), der Form entspricht, muß der Einheimische beurteilen.

S. 377. Die Zusammenfassung „*L'imparfait est un temps 'dépendant'*. Si je dis, 'hier il a plu', la phrase se suffit à elle-même. Si je dis: 'hier, il pleuvait', mon interlocuteur sait qu'il faut suppléer quelque chose“ usf. meint sicherlich Richtiges, könnte aber mißverstanden werden. In einer Einleitung eines Berichtes der Tageszeitung *Le Monde* lese ich: *Il pleuvait à torrents sur la ville d'Arras.* Einen Nebengedanken wie der von Bruneau angedeutete (*à cette même heure*, oder *j'ai dû renoncer à ma promenade*) wird hier ernstlich niemand einschieben wollen. Das Imperfekt ist in der Erzählung ebenso unabhängig wie das *Passé défini*. Der Unterschied zwischen *il a plu* und *il pleuvait* besteht darin, daß im ersten Fall das Geschehen von der Gegenwart aus betrachtet wird, im zweiten versenkt sich der Berichterstatter in die Vergangenheit.

S. 380. Als Beleg für ein *Passé composé* gibt Bruneau den Satz an *J'ai mon devoir fait dans ma serviette*, dazu die Bemerkung „*Nous devons user de périphrases pour exprimer l'action accomplie.*“. Aber der Satz heißt doch „Ich habe meine Aufgabe fix und fertig in meiner Aktenmappe“, *j'ai . . . fait* ist keine Verbalumschreibung. *Fait* ist ebenso *Attribut* zu *devoir* wie *clos* zu *bec* in einem Satz wie: *En ce cas, les monarchistes auraient eu le bec clos*, s. Plattner II 3, 6. Oder vgl. Marivaux, Marianne: *j'avais le coeur noyé dans la haute*; ebd. *j'avais les yeux fermés* usf.

S. 383. *Il aura manqué son train* für *il a probablement manqué son train* bringt Bruneau zusammen mit der stilistischen Möglichkeit, sich in Gedanken in eine Zeit zu versetzen, zu der die logisch noch in

Gang befindliche Handlung schon abgeschlossen ist, also mit Fällen wie *Tant vus avrai en curt a rei portee*, s. Tobler, VB I², 253 f. In dem Ausdruck der Wahrscheinlichkeit liegt aber eine der ältesten Funktionen der Umschreibung von *habere* mit dem Infinitiv. Dies ist nicht nur auf der Zeitstufe der Vergangenheit der Fall, sondern auch, was Bruneau nicht erwähnt, auf der Zeitstufe der Gegenwart, s. *Ce sera un fils de famille, un vrai qui se sera trouvé acculé par des pestes de jeu* (Bourget). Ebenso schon afrz., z. B. Elie de St-Gille: *Galopin, dist Elyes, vois quel feme chi a! U roialme de Franche si gente nen avra*. Ebenso ital. *saranno le due* „es dürfte zwei Uhr sein“ usf.

S. 384. Gezwungen scheint mir die Erklärung des Konj. Imp. in dem Satz zu sein: *On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère* (Racine). „Il faut traduire: 'il essuierait les larmes de sa mère, voilà ce qu'on craint'.“ Es handelt sich um eine Verstärkung der Abwehr, die in dem Konjunktiv ausgedrückt wird, so wie der Konjunktiv des Imperfekts *plût à Dieu* den Wunsch stärker ausdrückt als *qu'il plaise à Dieu*. Dazu kommt, daß die Form des präsentischen Konjunktivs *essuie* die konjunktivische Funktion, die nach Ausdrücken des Fürchtens nicht vermieden werden kann, nicht mehr zum Ausdruck bringt. Erwähnenswert ist das Beispiel nur als Beleg dafür, wie unter gewissen Umständen die strenge Zeitenfolge aufgegeben wird. Heute wäre populär umgekehrt das Präsens für das Imperfekt eingetreten *Il craignait qu'il (n) essuie les larmes* usf. oder *qu'il essuierait les larmes*.

S. 385. *S'il me payast, je m'en allasse* ist eine hypothetische Periode, die im Altfranzösischen nie auf ein Geschehen der Zukunft angewendet worden wäre. Charakteristisch für den Typus ist zunächst die Irrealität, gleichgültig ob die irreal Handlung präsentisch oder vergangen ist. Die -*ass*-Formen des Konjunktivs des Imperfekts wären nach Bruneau untergegangen, weil sie an und für sich selten gebraucht worden wären. Aber die Formen sind in den anderen westromanischen Sprachen durchaus lebendig und nicht weniger häufig gebraucht als irgendwelche anderen Konjunktivformen. Wahrscheinlicher erscheint mir eine Erklärung von Bally, daß das Aufkommen der Pejorativendung -*asser* (wie in *révasser*) der Endung in *que je révasse, que nous révassions* usf. (zu *rêver*) einen pejorativen Nebensinn verliehen hätte, der der Vorstellung widerspricht.

S. 387. *Je ne crois pas qu'il vienne* wird als normale Entsprechung der positiven Wendungen *je crois qu'il vient* und *qu'il viendra* angegeben. Entsprechend auf der Stufe der Vergangenheit. Es hätte angeführt werden können, daß sich das Fehlen einer besonderen Form des Konjunktivs des Futurs auch in der Bildung einer eigenen Form der Umschreibung (mit *devoir*, afrz. auch mit *pouvoir, vouloir*) bemerkbar macht. *Je ne crois pas qu'il doive venir, je ne croyais pas qu'il dût venir* usf.

S. 401. *Sa mesnie a molt esbaudie* übersetzt Bruneau mit „voilà ses compagnons tout réjouis“, während nicht mit dem vorhergehenden Objekt übereingestimmtes *esbaudi* in der gleichen Verbindung Verbalform wäre. Die Übersetzung wäre richtig, wenn es sich um eine entsprechende spätlateinische Wendung handelte, nicht aber für das 12. Jahrhundert. Mit dem gleichen Recht könnte man behaupten, daß frz. *la femme qu'il a divertie*, 'voilà sa femme qui est réjouie' bedeutete, während *il a divertì sa femme* Verbalform wäre.

Die Anmerkung „En ancien français, l'accord du participe est toujours possible“ steht im Gegensatz zu der Überschrift auf der folgenden Seite: „En ancien français, le participe ne s'accorde pas avec un nom qui le suit“, was übrigens nicht richtig ist.

Die heutige Regel, daß Übereinstimmung des Partizips bei der *avoir*-Umschreibung erfolgt, wenn das Objekt vorangeht, wäre nach Br. 402 aus dem Italienischen importiert worden.

S. 404. Im Zusammenhang mit der Übereinstimmung des Partizips mit dem vorhergehenden Objekt zitiert Bruneau nach Vaugelas als 'une belle et curieuse exception' den Satz: *la peine que m'a donné cette affaire* (und nicht *donnée*) und gibt dazu die Erläuterung: „Le sujet du verbe étant placé après le verbe, le participe ne s'accorde point.“ Die Stellung des Subjekts hat sicherlich keinen Einfluß auf Übereinstimmung oder Nichtübereinstimmung. Übereinstimmung erfolgt nur bei echtem Objekt, also ohne Rücksicht auf die Stellung des Subjekts, nicht in Fällen wie *les sommes que ce long voyage m'a coûté, la nuit que j'ai couché à la belle étoile, les 25 kilos que la malle a pesé* usw. *Faire peine, donner de la peine* sind einheitliche Verbalformen, werden nicht nach Handlung und Objekt gegliedert. Daher widerspricht auch die Übereinstimmung dem französischen Sprachgefühl. Ebenso ist es, wenn das Objekt nicht echtes Passivobjekt, sondern Akkusativ des Maßes, der Zeit u. ä. ist.

S. 406. Nicht in der Mundart der Ardennes ist *i-* zur Verstärkung von *là* getreten, sondern die Mundart hat eine afrz. allgemeine Form der Verstärkung bewahrt, s. afrz. *ital, itant, idonc* usw. *ila* findet sich z. B. bei Adenet, in der Farce de Pathelin, usw.

S. 410. Unmöglich ist die Erklärung der afrz. Komparativendung *-eis* aus der lat. Komparativform auf *-ius*, also mit einer unerhörten Akzentverlegung, etwa *amplius* zu *ampleiz*, *ampleis*. Zunächst ist die Form *ampleiz* überhaupt zu streichen. Wenn sie belegt sein sollte, dann nur zu einer Zeit, als zwischen auslautendem *-z* und *-s* nicht mehr unterschieden wurde. Schon im Alexanderfragment steht *anceys* mit *-is*. Dann wäre aus der von Bruneau angegebenen Grundlage auch kein *-ei-* entstanden, vgl. die Entwicklung von *diu, pius*. *-i-* im Hiatus wird zwar vor *a* zu *-e-*, vgl. *via, voie*, aber nicht vor *-u*, ganz abgesehen von der Annahme einer Akzentverlegung, die schon in die lateinische Zeit zurückführen müßte, da im 4. Jahrhundert nicht mehr dreisilbiges *doct-i-us* gesprochen wird, sondern das *i* mit dem vorhergehenden Dental usw. verschmolz.

S. 411. „L'auteur de la Chanson de Roland savait encore que *ment* était un mot particulier“, weil er schreibt: *humele e dulcement*, aber Bruneau fügt gleich hinzu, daß eine solche Konstruktion noch heute im Spanischen gebräuchlich ist, etwa in *docta y precisamente*. Aber kein Spanier würde heute daran erkennen, daß *mente* etwas anderes als ein reines Formelement ist. Die einmalige Setzung von *mente* ist nicht überraschender als die einmalige Setzung des Artikels in Wendungen wie *le professeur et écrivain M. Durand*, usw.

S. 413. *impunément* ist nicht eine 'déformation' von *impuniment*, sondern Franzisierung von lat. *impune* mit der französischen Betonung auf der Endsilbe, s. Tobler, VB I 97.

S. 416. *Couper court* enthält nicht das Adverbium *court*, sondern steht für *cours*; das zeigt sich in der Form des nachfolgenden Objektes

couper court à une conversation, s. Tobler, VB II 104. Vgl. dazu noch in der etymologisch richtigen Schreibung *rompre cours à qch.* bei Littré, ferner mit dem gleichen Dativobjekt (Bally, *Traité de Styl.* I 226: *L'identité du milieu laisse libre cours à l'expression familière*. Ganz entsprechend schreibt Malherbe *couper chemin aux excuses*.

S. 421. Zur Erklärung der Präposition *à* in Wendungen wie *emprunter qch. à qn.* „Jadis ‘emprunter’ évoquait l'action elle-même (‘aller à qn. pour lui demander qch.’), *emprunter de qn.* suggérait le résultat . . . : ‘j’ai voulu emprunter un livre à mon voisin; il me l’a refusé’, ‘voilà le livre que j’ai emprunté de mon voisin’.“ Die Präposition *à* erklärte sich also aus der mitschwebenden Vorstellung einer Bewegung zu dem Objekt hin, gleichzeitig würde dadurch das Nichterreichen der Handlung zum Ausdruck gebracht. Eine solche Erklärung trifft kaum das Richtige. Liegt auch die Bewegung zum Objekt vor, wenn man sagt *arracher qn à ses occupations*, *l'Angleterre est sur le point d'acheter au Portugal la baie de Delagor*, *gagner qch. à qn*, *louer une maison à qn*, usf. ? Vgl. dazu Rom. Forsch. 60, 799 f.

S. 424. Mit *à* wird im Altfranzösischen das Instrument bezeichnet, mit dem eine Handlung ausgeführt wird, z. B. *ad une espede li roveret tolr lo chief*. So erkläre sich auch nfrz. *machine à vapeur*, weil der Dampfer durch Dampf in Bewegung gesetzt wird, *bateau à hélice*. Eine solche Erklärung setzt eine logische Analyse voraus. Sprachlich liegt aber in der Ergänzung mit *à* die Angabe des charakteristischen Moments, wie in afrz. *li chevaliers a la rouge estoile*, nfrz. *l'homme à la bouche tordue* usf.

S. 427. Die Verbindung *mon enragé de maître* wird mit *riches de cuer u. ä.* auf eine Stufe gestellt. Eine einfache Analyse der beiden Wendungen zeigt sofort die innere Verschiedenheit, s. Alf Lombard, *Li fel d'anemis*. Studier i modern språkvetenskap XI (1931).

S. 430. Den Satz „Dans l'expression: si j'étais *de* vous, si j'étais *que de* vous, vous est l'attribut du sujet ‘je’“ verstehe ich nicht.

S. 433. *en* für *à* bei Städtenamen wie *en Avignon* ist der Sprachgebrauch in der Gegend der Städte. Afrz. steht *en* vor Städtenamen ganz allgemein (neben *à*), wie vor Ländernamen, s. *en Rome* im Alexius, *en Sarrauce* im Roland. Erst im 15. Jahrhundert wird *à* allgemein, bleibt aber mundartlich namentlich vor vokalisch beginnendem Namen, wie *en Avignon* bei Daudet u. a.

S. 447. „Ni – I^o, Ancien français. – *Et présente*, en ancien français une forme secondaire *ne*, en français moderne *ni* (du latin *nec*).“ Dieser Satz ist mir gleichfalls unverständlich.

S. 451. Von den beiden Formen *se* und *si* = lat. *sic* wird *se* als die ursprüngliche, *si* als die Form aus der Zeit dargestellt, als *e* sound zu verstummen begann. Das gilt für *se*, *si* „wenn“, aber nicht für *si* = *sic*. Ein Blick in das Rolandslied zeigt das.

Ebd. „Là où une affiche française porterait: ‘sonnez la bonne’, l'hôtel allemand imprime ‘Sonnez déjà (schon) la bonne. Sonnez déjà est ‘plus poli’ que sonnez.’“ Gewiß nicht! „schon“ ist der Ausdruck der Ungeduld, und in keinem Hotel dürfte eine solche Aufforderung zu lesen sein.

S. 455. Die Etymologie von *ainsi* ist bekanntlich umstritten, aber sicherlich ist *ainsi* nicht eine Zusammensetzung von *ainz* „vielmehr“ und *si* = *sic*, s. Bloch-W. S. 18.

Ebd. *que* in der Bedeutung von *à savoir que*, ist das gleiche *que*, das S. 453 mit *car* übersetzt wird.

S. 458. *Pour que* hätte sich erst im 17. Jahrhundert entwickelt. Es soll heißen, daß es im 17. Jahrhundert literarisch wird, denn es findet sich schon im Roland, z. B. 3981 *Baptisiez le, pur que Deus en ait l'anme*.

S. 481. Die Darstellung der Intonation, die Bruneau gibt, ist nur die des Aussagesatzes, wird aber S. 659 berichtigt.

S. 491. „Une phrase moderne telle que: *Me demanderez-vous plus rien? se dit en ancien français: Demanderiez me vos plus rien?*“ Das Beispiel ist schlecht gewählt, denn im Fragesatz kann ein unbetontes Wort ohne weiteres am Beginn des Satzes stehen. Das zeigt ja z. B. die Tatsache, daß das neutrale *quid*, am Satzbeginn nicht als *quoi*, sondern als *que* erhalten ist; *me demanderoiz vos* ist also afrz. ganz in Ordnung. Aus der Stellung des Personalpronomens vor dem Verbum in erstarrten Wendungen wie *le voici, me voilà* ergibt sich daher auch, daß in diesen Wendungen ursprünglich Fragen vorliegen: *me vois ci?* „siehst du mich hier?“ Beim Imperativ hieß es und hieße es auch heute noch, wenn die imperativische Wendung erhalten geblieben wäre: *voi(s) – me ci* usf.

S. 514. „En français moderne, *non* subsiste pour nier un mot“; Beispiel „Rome veut un maître et *non* une maîtresse“. Richtig soll es heißen: Ist die Negation psychologisches Prädikat oder steht sie an einer nach dem Satzrhythmus hervorgehobenen Stelle des Satzes, dann tritt für *ne* die Form *non* ein. Dabei handelt es sich nicht allein um die Negierung eines Nomens, vgl. *On a de l'intelligence pour penser et non pour s'en dispenser*; oder *La société peut modifier les caractères; les changer non* usf.

S. 522. „En ancien français, *quoi* s'élidait devant une voyelle“, dazu als Beleg *Por c'ai ocis tante bele jovente?* Daß ein Diphthong, stets ein Zeichen einer besonderen Hervorhebung, elidiert wird, wäre etwas ganz Unerhörtes. Nicht *-oi-* von *quoi* wird hier elidiert, sondern trotz der vorangehenden Präposition, das *e* der schwachtonigen Form *que*, und daß die Schwachtonform *que* gesetzt wird, erklärt sich erstens wieder aus der besonderen Intonation des Fragesatzes, die schon oben erwähnt wurde, und zweitens in diesem Fall daraus, daß das Gefragte in diesem Satz nicht das „warum“ ist, sondern das „getötet“: Warum hast du sie getötet?, nicht „warum hast du sie getötet?“ *Por quoi* verhält sich zu *por que* wie nfrz. *comment* zu *comme*.

S. 525. „*Le quel* était d'abord un relatif“ ist nicht richtig, s. S. 470 die Stelle aus dem Rolandslied. Alt ist vlat. *qualis ille*, afrz. *le quel* „welcher von ihnen“, dann „welcher von den beiden“. Das Relativ *lequel* ist erst viel jünger, unabhängig von dem Interrogativum entwickelt.

S. 535. Die Interjektion *aie* ist nicht der Konj. Praes. von *aider*, sondern der Imperativ oder das Substantiv, älter *aiude*. Der Konjunktiv heißt bekanntlich *ait* usf.

S. 539. „En ancien français, le subjonctif, dans une proposition principale, pouvait exprimer l'affirmation atténuée“, als letzter Rest dafür nfrz. *je ne sache pas*. Einen abschwächenden Konjunktiv im Hauptsatz hat es im Vulgärlateinischen nie gegeben, auch nicht im Altfranzösischen. Wenn heute im Spanischen nach Ausdrücken, die

„vielleicht“ bedeuten, der Konjunktiv steht, so nach *quizá, talvez*, so handelt es sich um ursprünglich untergeordnete Formen (*quizá* = *quien sabe* + Konjunktiv u. ä.). Wie das nfrz. *je ne sache pas* entstanden ist, hat schon Tobler VB I dargelegt. Auch sonst ist der Konjunktiv zu mechanisch dargestellt.

S. 548. „La langue moderne construit toujours ‘jusqu’à ce que’ avec le subjonctif. Quand il n’y a pas d’intention, nous employons ‘jusqu’au moment où’ avec l’indicatif.“ Vgl. dazu Dauzat, *La langue française d’aujourd’hui*, 161: *Dans toute l’ancienne Gaule latine, le français s’est imposé comme langue littéraire, jusqu’à ce qu’il s’est heurté à d’autres langues latines*, s. Soltmann, *Syntax der Modi*, S. 234. Dort stehen auch Beispiele aus Bourget, Huysmans usw. *Jusqu’au moment où* wäre in dem Satz aus Dauzat gar nicht möglich, weil es sich nicht um ein Aufeinandertreffen in der Zeit, sondern in der Richtung handelt. Eine Konstruktion *jusqu’à ce qu’il se soit heurté* widerspräche hier der Grundfunktion des Konjunktivs, s. auch Paul Meyer, Girard de Roussillon, S. 57. *Ils reposèrent jusqu’à ce que le soleil parut au ciel*.

S. 554. Den von Tobler VB III 9 behandelten Fall, daß nach *si* „wenn“ der Kondizional eintritt, erläutert Bruneau u. a. an dem Beleg aus Avare III 7. *Si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle mère, je n’en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils*. „Il s’agit là d’un éventuel et non d’un conditionnel; il faut traduire: ‘si vous aviez par hasard quelque répugnance à me voir votre bellemère. . . . Notons d’ailleurs . . . que l’éventualité est tout à fait invraisemblable.“ Der Satz ist nicht richtig verstanden. Die Übersetzung „*si vous aviez* par hasard quelque répugnance“ fälscht den Sinn. *Si* ist hier gar nicht konditional, es handelt sich um das formal kondizionale Satzgefüge, das einer Satzverbindung mit „einerseits“ „andererseits“ entspricht. Der Nachsatz zeigt hier nicht die Folge an, die sich aus der Bedingung ergeben würde, sondern eine der ersten Handlung parallel laufende zweite Handlung. Der Satz ist zu übersetzen: „So wie ihr dagegen Widerwillen empfinden würdet, in mir Eure Schwiegermutter zu sehen, so hätte ich nicht weniger Widerwillen, wenn ich in euch meinen Schwiegersohn sehen müßte.“ Nach einem solchen *si*, das nicht eine Bedingung ankündigt, sondern zur grammatischen Verbindung zweier innerlich von einander unabhängiger Mitteilungen dient, kann jedes Tempus und jeder Modus stehen, der im selbständigen Satz stehen würde, also auch der Kondizional, vgl. dazu (Soltman l. c. 157 f.). *Si elle avait été une fort jolie fille, elle était bien plus belle maintenant*; oder *S’il ne se faisait pas une idée du délit, il ne se faisait pas une idée plus nette de la peine* (A. France). Ebenso mit dem Präsens: *S’il est vrai que les jours se suivent sans se ressembler, il n’est pas moins exact d’avancer que nos impressions varient avec la même diversité que les dessins d’un kaléidoscope*. Dieser Gebrauch ist auch nicht auf das 17. Jahrhundert beschränkt. Vinet (19. Jahrhundert) schreibt: *Mais si de notre part il y aurait inconséquence aussi bien que témérité à vouloir absoudre Klopstock, il serait injuste aussi de ne pas vouloir remarquer entre le poète allemand et le poète français une différence profonde à l’avantage du premier*. Die Wendung findet sich auch heute noch, s. *Le Monde* (14. 3. 51): *Si l’on ne saurait sans injustice en attribuer la responsabilité exclusive à ses diri-*

geants . . . ils ne pourraient néanmoins prétendre qu'ils ont fait jusqu'ici ce qui dépendait d'eux pour y remédier.

S. 572. „Il est à remarquer que c'est, dans tous les cas (d. h. ebenso beim Zehnsilber 6 + 4 wie 4 + 6) le groupe de *quatre syllabes* qui contient *la partie essentielle du vers*, la partie à effet.“ Daß dies nicht richtig ist, ergibt sich schon aus den vorher zitierten Versen des Rolandsliedes, ist auch gar nicht im Sinne des Satzbaus, wo gerade bei der nicht affektisch bedingten Gliederung der Darstellung das Vorstellungsziel, die Ursache der Mitteilung, also „la partie essentielle“ am Ende steht, gleichgültig ob das zweite Hemistych 4 oder 6 Silben zählt.

Das vorstehende Referat ist ausführlicher geworden, als ursprünglich beabsichtigt war. Aber gerade darin liegt der Ausdruck der Wertschätzung, die der Berichterstatter für das Buch empfindet. Es enthält so viele aus dem lebendigen Sprachempfinden des philologisch geschulten Franzosen geschöpfte Beobachtungen, daß dem gegenüber die besprochenen Unebenheiten nicht ins Gewicht fallen. Der Bericht soll vor allem auf solche Einzelheiten hinweisen, in denen der Nicht-Franzose anders empfindet als der Einheimische. Daß letzten Endes dieser zuständig ist, soll nicht in Frage gestellt werden. Und so wird Charles Bruneau selbst am besten beurteilen können, was von den angeführten Bemerkungen verdient, in einer Neuauflage des alt-erprobten Werkes berücksichtigt zu werden.

Tübingen

E. GAMILLSCHEG

Guillaume, Gustave, *L'architectonique du temps dans les langues classiques*. Copenhague 1945. 66 S. Kr. 10.-.

Eine angemessene Würdigung der vorliegenden Schrift, welche leider erst heute in dieser Zeitschrift angezeigt werden kann, ist für einen Fernerstehenden sicher nicht leicht. Ich bin mir daher bewußt, daß ein eventueller Vorwurf, ich hätte die Absichten und Gedanken des Verfassers, der bisher vor allem die französische Sprache untersucht hat, nicht restlos verstanden, nicht ganz unberechtigt sein mag. Seinen Versuch, hinter den sichtbaren Erscheinungsformen der Rede („discours“) die zugrunde liegenden Systeme einer Sprache („langue“) aufzudecken, wird man zwar strukturalistisch nennen; doch paßt er, da gerade auch die psychologische Seite, nämlich das Sprachempfinden, betont wird und die Systeme nicht algebraisch, sondern geometrisch, genauer stereometrisch gefaßt sind, weder zur Glossematik Hjelmselfs, noch zu den andern bekannteren strukturalistischen Schulen. Leider gibt uns der Verfasser nur das fertige Resultat, nicht aber den Weg dazu an, und man fragt sich auch, ob er die Kenntnis des lateinischen und griechischen Verbums wirklich aus den Texten und nicht aus zufälligen Schulgrammatiken gewonnen hat. Die Definition des Perfekts als „présent de mémoire“ (S. 19) und das Fehlen jedes Hinweises darauf, daß der Optativ des Futurums nicht gleich wie die übrigen Optative verwendet wird, machen jedenfalls den Leser stutzig. So bleibt für einen Außenstehenden kaum eine andere Möglichkeit als zu prüfen, ob sich das System als solches durch besondere Einfachheit empfiehlt und ob dadurch irgendwelche Besonderheiten der beiden Sprachen überzeugend erklärt werden können. Vorläufig finde

ich aber weder das eine noch das andere. Vor allem ist das Bild des griechischen Verbums beängstigend kompliziert. Doch ist damit natürlich noch kein gültiger Maßstab zur Beurteilung dieses interessanten Gedankengebäudes gefunden, das übrigens schon vor einiger Zeit von A. Martinet ausführlicher gewürdigt worden ist (BSL 42. 2, 42 ff.).

ERNST RISCH

J. Svennung, *L'évolution de la préposition italienne da à partir de de ab dans le latin* (Extrait de l'Archivum Latinitatis Medii Aevi 21, 55–85).

Es ist hier nicht nötig, auf die nun schon sehr lange Diskussion der Entstehung der ital. Präposition *da* nochmals hinzuweisen. Am Anfang des gegenwärtigen Aufsatzes stellt Svennung die verschiedenen Auffassungen zusammen, die bisher vorgetragen worden sind. Sodann zeigt er mit einer Fülle von Belegmaterial, daß alle Einwände, die man bisher gegen die Etymologie *de ab* erhoben hat, hinfällig sind. Meyer-Lübke hatte bezweifelt, daß das Lateinische Zusammensetzung von gleichbedeutenden Präpositionen kenne, und daß daher wohl *de ad*, aber kaum *de ab* in Betracht kommen könne. Svennung weist nun aus fast allen Jahrhunderten unserer Ära Beispiele solcher Zusammensetzungen nach, wie *ad in*, *de ex*. *De ab* findet sich erst später, aber doch sicher belegt. Ebenso schlüssig ist die Prüfung der lautlichen Seite der Etymologie *de ab*. Und endlich zeigt Svennung, wie auch die funktionelle Seite der ital. Präposition *da* durchaus schon in den lat. Präpositionen *de* und *ab* liegt. Auch die Bedeutung, die am meisten Schwierigkeiten zu machen schien, die Verwendung von *da* im Sinne von „in der Richtung auf ein Ziel“ erklärt sich durch eine schon bei Livius und dann häufig im nachchristlichen Latein von Svennung belegte Neigung, den Ausdruck für die Bewegung von einem Ort weg einzusetzen für die Bewegung nach einem Ort, *qua* für *quo*, *illac* für *illuc* usw. Damit wird auch die von Sorrento und von Bertoni gegebene Erklärung durch eine Beimischung von *unde* (hier Bd. 59, 363 mit Zustimmung verzeichnet) hinfällig.

Im ganzen eine für die Verbindung von latinistischer und romanistischer Forschung, wie sie ja gerade durch die schwedische Wissenschaft zu großer Vollkommenheit ausgebildet worden ist, muster-gültige Untersuchung. W.

J. B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*. 3. Auflage. Heidelberg 1951, Carl Winter. XVI + 212 S.

Dieses ausgezeichnete Büchlein, das sowohl in der Hand der Latinen wie auch der Romanisten ist, brauchte hier eigentlich nicht mehr angezeigt zu werden, da dies schon früher geschehen ist. Es handelt sich nämlich nur um einen unveränderten Abdruck der ersten Auflage, sowie eine leichte Erweiterung der 1936 publizierten Nachträge. Diese sind nicht einmal in den Text hineingearbeitet worden, offenbar weil sonst ein photomechanischer Neudruck nicht möglich gewesen wäre. Der Verlag hätte wohl gut daran getan, auf dieses Verhältnis zwischen der ersten Auflage, den Nachträgen von 1936 und der jetzigen Ausgabe hinzuweisen, um Mißverständnisse zu vermeiden. Das einzige Neue steckt in den Nachträgen, die offenbar neu gesetzt

wurden und denen daher einige Ergänzungen einverleibt werden konnten. Es ist aber so wenig, daß man sich fragt, ob denn in den letzten 15 Jahren die Forschung hier stillgestanden habe. Es scheint aber eher, daß es Hofmann an Zeit gefehlt hat, die Arbeiten der letzten Jahre gebührend zu berücksichtigen. So fehlt z. B. eine Behandlung der reflexiven Verben, oder ein Hinweis auf den Gebrauch des Präsens im Sinne eines Futurums (vgl. Löfstedt *Peregrinatio* S. 140, 212). Beides wäre in einer Behandlung der lateinischen Umgangssprache wohl am Platz gewesen. Trotz dieser Einwendungen bleibt das Büchlein von Hofmann durch die Feinheit der Beobachtungen und die meisterhafte Beurteilung der Tatbestände eine ganz hervorragende Darstellung des so komplexen Gegenstandes.

W.

A. de Lacerda y María Josefa Canellada, *Comportamientos tonales vocálicos en español y portugués*. Revista de Filología Española. Anejo XXXII. Madrid 1945. p. 271.

Armando de Lacerda y A. Badía Margarit, *Estudios de fonética y fonología catalanas*. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. Instituto Antonio de Nebrija. Madrid 1948. p. 159.

A. de Lacerda, *Análise de Expressões Sonoras da Compreensão*. Acta Universitatis Conimbrigensis. Coimbra. 1950. p. 248.

In diesen drei Abhandlungen finden wir eine begrüßenswerte Kombination von Experimental- und Ohrenphonetik, wobei das Hauptgewicht deutlich auf der letzteren liegt. Tonhöhe, Dauer und Qualität werden „objektiv“ (experimentell) und „subjektiv“ (ohrenphonetisch), Intensität nur „subjektiv“ untersucht. Da es vor allem um die Erfassung der Sprachmelodie geht, werden die Konsonanten bewußt beiseite gelassen. Verwendet wurde ein Chromograph, der zwar – besonders beim Studium der Lautqualität – dem Oszillographen an Präzision nachsteht, im übrigen aber zuverlässige und einfacher zu deutende Kurvenbilder liefert. Die Aufnahmen wurden gleichzeitig auf Schallplatten gemacht, so daß wiederholtes Abhören bei normaler und verlangsamter Geschwindigkeit möglich war. Als Sprecher fungierten die Verfasser, jeder in seiner Muttersprache. Alle drei Arbeiten zeichnen sich durch eine übersichtliche und wohlgedachte Darstellung aus und sind reichlich mit Tabellen und Diagrammen versehen, die auch dem Nichtexperimentalisten das Verständnis weitgehend erleichtern. Es ist besonders erfreulich, daß drei romanische Sprachen nach identischen Methoden untersucht werden, wodurch ein sicheres Vergleichen möglich wird. Eine ähnliche Untersuchung für das Französische wird angekündigt. Hoffentlich wird sie bald vorliegen.

In den beiden ersten Arbeiten wird die phonetische Struktur von Einwortsätzen in Aussage- und Frageform beschrieben. Die Sätze sind auf Grund der Silbenanzahl und der Akzentstelle geordnet. In einer tabellarischen Zusammenfassung werden die Resultate derart dargestellt, daß ein unmittelbares Vergleichen der drei Sprachen leicht vorgenommen werden kann. Es handelt sich hier um einen bedeutenden Schritt zu einer systematischen experimentellen Erforschung der Satzmelodie in den drei iberoromanischen Sprachen. Die nächste und umfangreichere Aufgabe dürfte wohl ein ebenso gründliches Studium von Mehrwortsätzen sein. Erst dann werden sich die hier erzielten

Ergebnisse auch im Sprachunterricht verwerten lassen. Die geäußerte Auffassung, Aussprache inklusive Intonation einer Fremdsprache lasse sich auf Grund einer Beschreibung lernen, wird heute wohl allgemein geteilt. Eine praktische Einführung in die Intonation der drei Sprachen wird sich mit Gewinn auf die vorliegenden rein wissenschaftlichen Arbeiten basieren, allerdings unter weitgehender Systematisierung und Vereinfachung.

Bei der dritten Arbeit wurden ähnliche Untersuchungsmethoden verwendet. Studiert wurde das phonetische Verhalten der Interjektion „ah!“ im Portugiesischen. 66 Aufnahmen wurden dreimal wiederholt. Bei jeder Aufnahme wurde „ah!“ in einem anderen seelischen Zustand gesprochen, der jedesmal genau definiert wurde. Später wurde die Platte abgehört und gefragt: in welchem seelischen Zustand wurde das gegebene „ah!“ hervorgebracht. Durch diese nachträgliche Kontrolle wurde die Verwertbarkeit der Aufnahme gesichert. So wird eine Zuordnung von bestimmten seelischen Zuständen zu bestimmten phonetischen Strukturen und umgekehrt ermöglicht. Sie wird auf Tabellen übersichtlich dargestellt. Diese originelle Arbeit dürfte sowohl den Sprachwissenschaftler als auch den Psychologen interessieren. Dabei drängt sich die Frage auf, inwiefern die hier festgestellten Korrelationen „seelischer Zustand – phonetische Struktur“ konventionell sind, d. h. nur für eine bestimmte Art Portugiesisch gelten, oder ob sie sich mehr oder weniger auch in anderen Sprachen oder gar in allen Sprachen finden.

MAX MANGOLD

W. v. Wartburg, *Problemas y Métodos de la Lingüística*. Traducción de Dámaso Alonso y Emilio Lorenzo. Anotado para lectores hispánicos por Dámaso Alonso. Consejo Superior de Investigaciones Científicas. „Instituto Miguel de Cervantes.“ Publicaciones de la Revista de Filología Española. Madrid 1951. XXIV, 421 S.

v. Wartburgs Buch ist seit 1943 unter dem Titel „Einführung in die Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft“ bekannt und seit 1946 auch in französischer Übersetzung (Presses Universitaires) zugänglich. Eine Besprechung der spanischen Fassung ist aber deshalb berechtigt, weil das Buch durch den spanischen Bearbeiter Dámaso Alonso bedeutend bereichert ist. Er hat in einer großen Menge von Anmerkungen das ja vorwiegend auf französischem und italienischem (neben germanischem) Material aufgebaute Werk dem spanischen Leser durch Erklärungen und Beifügungen spanischer Beispiele zugänglicher gemacht. Dabei hat er oft aus seinen eigenen reichen Erfahrungen geschöpft, so daß man wohl sagen kann, daß die *Problemas y Métodos de la Lingüística* gegenüber der französischen und deutschen Fassung auch für nicht-spanische Leser gewonnen haben. Hinzu kommt, daß der Mitübersetzer Emilio Lorenzo dem Bande einen sehr willkommenen Index beigegeben hat.

Dámaso Alonso hat ja einen gewissen Anteil an der Entstehung des Werkes gehabt, da er als einer von v. Wartburgs Leipziger Hörern die Veröffentlichung der *Einführung* angeregt hat und ihre spanische Bearbeitung von Anfang an übernommen hatte. Die Bemerkungen des spanischen Gelehrten spiegeln z. T. den heutigen Stand der spa-

nischen Sprachwissenschaft wider. Da erfahren wir z. B., daß Hoffnung besteht, daß die unter Navarro Tomás vor dem spanischen Bürgerkrieg gesammelten Materialien zu einem spanischen Sprachatlanten endlich veröffentlicht werden sollen (S. IV). Die imposante Liste spanischer Linguisten (ebd.) ist ein Maßstab der Anstrengung, die heute in Spanien im Dienste der iberoromanischen Philologie gemacht wird¹. Hinter dieser Madrider Schule steht ja Dámaso Alonso als *spiritus rector*. So kann er teilweise auf unveröffentlichtes Material zurückgreifen, wie z. B. in der Anmerkung über den Wandel von *-ll- > -dd-*, den Rodríguez Castellano in West-Asturien neben dem von *l- > dd-* belegt hat (S. 73 Anm. 52). In anderen Fällen experimentiert er mit dem Wortschatz spanischer Dienstmädchen (S. 322 ff.) oder er greift auf sein eigenes Sprachgefühl zurück oder er breitet den erstaunlichen Reichtum spanischer Diminutivsuffixe vor uns aus (S. 126). Er zitiert spanisches Rotwelsch (S. 180, 184) und schöpft gelegentlich aus seiner reichen literarhistorischen Erfahrung (S. 87, 210, 321, 329). Das alles macht die Lektüre seiner Anmerkungen so anregend und lebendig.

Nur gelegentlich nimmt Alonso kritisch zu v. Wartburgs Ausführungen Stellung und das auch nur mit der größten Zurückhaltung. So erinnert er daran, daß man ein einseitiges Bild erhält, wenn man den Vokalreichtum des Französischen nur mit der einfacheren Vokalstruktur des Spanischen und des Italienischen vergleicht. Der Eindruck ändert sich, wenn man das moderne Portugiesische heranzieht (S. 300, 305). An anderer Stelle betont er, daß Vossler bei seiner bekannten Interpretation des romanischen Futurums von richtigen Voraussetzungen ausgegangen ist, was in v. Wartburgs Text nicht so deutlich herauskommt. – In der Frage der Zurückführung des sardisch-süditalienischen Wandels *-ll- > -dd-* auf ein Substrat gibt er allerdings in den „Ergänzungen“ (S. XVII) zum großen Teil die auf S. 73 und auf S. 47 (Anm. 16) betonte skeptische Haltung auf.

Auf S. 213 (Anm. 167) erwähnt Dámaso Alonso das deutsche Wort *sich bäumen* und behauptet, es bedeute auch 'rebelarse (contra algo)'. Ich glaube, in diesem Sinne müßte man doch wohl *sich aufbäumen* sagen. Die Beobachtung, daß es für einen Deutschen leichter ist, einen Zusammenhang zwischen *Baum* und *sich bäumen* zu sehen, als für einen Spanier eine Beziehung zwischen *arbol* und *enarbolarse* herzustellen, ist wahrscheinlich richtig. Der Grund dafür liegt meines Erachtens darin, daß das Deutsche ganz besonders reich an „motivierten“ Sprachzeichen vom Typus *Bahnsteig*, *Fahrkarte*, *versingen*, *verarmen*, *verträumt*, *abgestumpft* usw. ist und daher die Motivierung von Zeichen im Deutschen leichter gefühlt und vielleicht sogar aufgespürt wird als in den romanischen Sprachen.

Trotzdem zwischen der Veröffentlichung des deutschen Originals und der spanischen Übersetzung acht Jahre liegen, ist v. Wartburgs ursprünglicher Text unverändert beibehalten worden. Er ist seinerzeit hier von M. L. Wagner (ZRP h LXIV, 1944, S. 400–05) besprochen worden. Es erübrigt sich daher, erneut darauf zurückzukommen. Nur soviel möchte ich bemerken, daß eine erneute Lektüre dieses leben-

¹ Hier wie auch besonders auf S. 251 (Anm. 27) möchte man sich genauere bibliographische Angaben wünschen.

digen und meisterhaften Buches den Leser heute wie 1943 anzuregen und zu fesseln vermag. – In der Anm. 159, S. 206, Z. 4 ist das Wort *y* zu tilgen. In Übereinstimmung mit S. 105, Z. 20 ist auf S. 382, Z. 9 Adam de le Hale zu lesen.

M. SANDMANN

La Chanson de Guillaume, publiée par Duncan McMillan. 2 Bde. Paris, A. et J. Picard et Cie., 1949 und 1950 (Société des anciens textes français).

Die Älteren unter uns werden sich noch der Sensation erinnern, die 1903 das Auftauchen einer unbekannten *chanson de geste* in einer Luxausgabe von 200 Exemplaren ohne Herausgebernamen und ohne Angaben über die Handschrift bedeutete. Kundige Philologen wie Jean Acher vermuteten eine Mystifikation. Erst durch die hier anzuzeigende Ausgabe erhalten wir Auskunft über die Geschichte der Handschrift, die jetzt im British Museum als *Additional 38 663* aufbewahrt wird. Sie ist bisweilen Chiswick Handschrift genannt worden, weil in der Chiswick Press (London) erschienen. Die wenigsten Philologen werden gewußt haben, daß dies eine der zahlreichen englischen Privatpressen war, die nach dem Vorbild der Kelmescott Press (1891) gegründet wurden. Zwei Nachdrucke für Übungszwecke, ohne Textverbesserungen, veranstaltete Gottfried Baist 1904 und 1908 unter dem Titel *Larchanz*. Ihn deshalb als Plagiator zu bezeichnen, wie Miss Tyler 1919 in ihrer Ausgabe tat, ist eine böswillige Verkennung des Tatbestandes. Den ersten Teil einer kritischen Ausgabe legte ein Schüler Wendelin Foerstlers, Fr. Rechnitz, 1909 als Bonner Dissertation vor. Es folgte 1911 die bekannte Publikation von Hermann Suchier, *La Chançon de Guillelme. Französisches Volksepos des XI. Jahrhunderts, kritisch herausgegeben*. Volksepos? 11. Jahrhundert? Beide Bezeichnungen waren nur auf Suchiers Epentheorien gegründet, die Becker Jahrzehnte lang bekämpft hat und die McMillan (I, p. XXVI) jetzt als *depuis longtemps périmées* bezeichnet.

Suchier war ein ausgezeichnete Kenner des Altfranzösischen. Er hielt es, wie man seit Gaston Paris' *Alexis* (1872) tat, für erforderlich, den vermutlichen Wortlaut des Textes herzustellen. Die ersten vier Verse lauten bei ihm:

*Plaist'vus oïr, barun, bone chançon
De granz batailles, de forz esturs feluns,
De Deramed, un roi Sarazinur,
Cum il prist guerre vers nostre empereür?*

Die Handschrift aber bietet:

*Plaist'vus oïr de granz batailles et de forz esturs,
De Deramed, uns reis sarazinurs,
Cun il prist guere vers Lowis nostre empereur?*

Suchiers Herstellung entspricht der Denkweise der Zeit, die den Friedrichsbau des Heidelberger Schlosses „stilgerecht“ erneuerte. Seit Bédier ist man von solchen Rekonstruktionen mit Recht abgekommen. – Die *Chanson de Guillaume* ist ein so wichtiges Denkmal deswegen, weil sie mit der verwickelten Frage nach der Entstehung des Wilhelm-

zyklus zusammenhängt. Es bedeutet daher einen großen Gewinn für die Epenforschung, daß wir jetzt, nach fast fünfzig Jahren, eine zuverlässige kritische Ausgabe haben, und zwar der ganzen Hs., nicht nur der ersten 1983 Verse, die Suchier als selbstständiges Wilhelmlied glaubte abtrennen zu sollen. Erst jetzt können wir uns ein Urteil über die Hs. bilden. Der Schreiber hat sehr sorgfältig gearbeitet und sich bemüht, seine Vorlage genau wiederzugeben. Aber diese bot schon einen sehr verderbten Text (vgl. Anm. zu Vers 835).

In Band II verbreitet sich McMillan ausführlich über die Metrik des Textes, die schwere Unregelmäßigkeiten aufweist. Die Laisen sind ungeschickt gebaut. Innerhalb einer Laise kann die Assonanz wechseln. *Nous assistons à la détérioration progressive . . . de la structure strophique telle que nous la retrouvons habituellement dans les poèmes épiques* (p. 23). Was die Silbenzahl betrifft, so sind 1500 von den 3500 Versen inkorrekt (p. 44), während beim Oxforder Roland, der freilich älter ist, das Verhältnis 4000 : 320 ist. Diese Unstimmigkeiten sind aus den bekannten Eigenheiten der anglonormannischen Metrik (p. 46) allein nicht erklärbar. Um sie zu beseitigen, müßte man in vielen Fällen sinntragende Wörter ausschneiden (pp. 50/1): . . . *nous surprenons un arrangeur ou un copiste en train de remanier le décasyllabe français pour en faire un vers qui ne peut en aucune façon compter comme un vers correct*. In der Handhabung der Zäsur und der Elision herrscht Unsicherheit (p. 65). – Der Abschnitt über die Sprache des Denkmals konnte nichts Neues bringen. Leider berücksichtigt er den Wortschatz nicht. In dem auffälligen *desconorter* (V. 15) hat man bekanntlich einen Limousinismus erblicken wollen. Tobler-Lommatzsch hat es nicht aufgenommen. – Mit besonderer Erwartung wird man an den Abschnitt *Date et composition* (pp. 115–131) herangehen. Paul Meyer sah in der *Chanson de Guillaume* die älteste Fassung des Wilhelmstoffes. Die meisten Kritiker haben sich ihm angeschlossen und halten das Lied für ebenso alt wie den *Roland* oder für älter. Jean Acher als einziger opponierte. Bei der fortgeschrittenen Zerstörung der Metrik läßt sich über die Sprache des Originals kaum Sicheres sagen. Außerdem kommt sprachlichen Kriterien für die Ependatierung nur begrenzter Wert zu. Der Sprachstand der *Enfances Guillaume* (ca. 1250?) unterscheidet sich kaum von dem der älteren Wilhelmsepen. Und das ist, wie ich hinzufügen möchte, sehr begreiflich. Im 13. Jahrhundert wird man sich an den Sprachstand der Epik von 1150 gehalten haben, wie die ‚homerischen‘ Hymnen die Sprache des älteren Epos brauchen. Und die ältere Wilhelmsepike wird ja bekanntlich noch immer verschieden datiert (p. 121 Anm. 2). Bédier (wie Becker) setzte das *Couronnement Louis* um 1160 an, die ältere Schule um 1130. R. van Waard legt sich neuerdings auf 1136 fest, ein ungenannter Amerikaner auf 1131 (bei U. T. Holmes, *History of Old French Literature*, 1937, p. 104). Ich mißtraue solchen Thesen, weil ich mit Becker von der einheitlichen Abfassung des „Vierteligen Wilhelmslebens“ um 1160 überzeugt bin und weil ich einen neuen Anhaltspunkt für die Datierung des *Charroi de Nîmes* gefunden zu haben glaube (*Rom. Forschungen* 61, 1948, 423). *Sub iudice lis est*. McMillan enthält sich in diesen Fragen des Urteils. Es ist sein gutes Recht, einzig das Wilhelmlied in Betracht zu ziehen. Gestützt auf sprachliche und metrische Beobachtungen kommt er zu dem Ergebnis: *il nous semble im-*

possible que, dans sa forme actuelle, la Chanson de Guillaume ait pu être composée à une date antérieure à 1200 (II 116). Aber das bezieht sich nur auf die „anglo-normannische Kompilation“, wie sie uns heute in der *Chanson de Guillaume* vorliegt. Sie muß aber, wie sich aus lautlichen Kriterien ergibt (II 117) auf einen französischen Text zurückgehen. Dieses nicht rekonstruierbare Original ist nach McMillan frühestens im letzten Drittel des 12. Jahrhunderts entstanden (II 126). Aus lexikalischen Kriterien schließt McMillan, daß die *Chanson de Guillaume* kein homogenes Werk ist (II 130). Genauere Untersuchungen verheißt uns der verdienstvolle Herausgeber für später (II 131). – Ich hatte seinerzeit (diese Zeitschrift 1944, 289) den Verfasser des Wilhelmliedes als einen „gedankenlosen Spielmann niederer Art“ charakterisiert. Dazu paßt natürlich McMillans Spätdatierung viel besser als die früher üblichen Ansätze (Suchier: um 1080, Becker: um 1130). Übrigens hat auch Becker zuletzt erklärt, was McMillan entgangen ist: „Wenn man stichhaltige Gründe vorbringt, um zu beweisen, daß die *Chanson de Guillaume* nicht vor 1170 entstanden ist, so habe ich nichts dagegen“ (*Rom. Forschungen* 56, 1942, 400). Es ist ein großer Gewinn für die Epenforschung, daß McMillan uns von der willkürlichen Frühdatierung der älteren Schule befreit hat. Die Konsequenzen seiner Berichtigung sind weittragend, wie hier nicht auszuführen ist.

Wir sind Duncan McMillan für seine sorgfältige Ausgabe zu größtem Dank verpflichtet. Es bleibt nur noch ein Wunsch: daß er seine große Erfahrung und Energie auch weiterhin der Epenforschung zugute kommen lassen möge.

ERNST ROBERT CURTIUS

Dante Alighieri, *La Vita Nuova*. Hrsg. u. eingel. v. Walther Küchler. Frankfurt a. M.-Minden/Westfalen, A. Lutzeyer, o. J. Kl. 8°. XV, 85 S. (Neue Romanische Bücherei. Hsg. v. W. Küchler, Bd. 2.)

Unter den „opera minora“ Dantes ist die *Vita Nuova* dasjenige Werk, mit dem sich die Forschung am ausführlichsten beschäftigt hat. Immer wieder wird die Frage aufgeworfen, wie weit man diese Jugendsichtung Dantes realistisch, wie weit man sie idealistisch zu interpretieren hat. Dem Herausgeber ist sie ein „aus Dichtung und Wahrheit gemischtes Erinnerungsbild“ (V). Mit E. Auerbach (Dante als Dichter der irdischen Welt. Berlin und Leipzig 1929, und neuerdings in *Roman. Forschungen* 62 (1950), 244) erscheint ihm die Identifizierung der historischen Beatrice ohne Bedeutung für das Verständnis der Dichtung, wohl aber hält er (wie auch Auerbach) an der Realität des Beatrice-Erlebnisses fest.

Bei der kritischen Auseinandersetzung mit anderen Lösungsversuchen wird auf die Widerlegung von Rudolf Borchardts These mehr Raum verwendet, als ihn diese von der Forschung längst ad acta gelegte abwegige Interpretation eigentlich verdient hätte. Statt dessen hätte man lieber mehr über die Stellung der *Vita Nuova* in der Schule des „dolce stil novo“ einerseits und in Dantes Gesamtwerk andererseits erfahren. Da die Textausgabe kommentarlos ist, hätte eine Erklärung der Zahlensymbolik dem ungeschulten Leser das Verständnis erleichtert. Die Zahlensymbolik, die bereits in der *Vita Nuova* ein

wichtiges Kompositionsprinzip darstellt, gehört zu den zahlreichen Elementen, welche die Vita Nuova mit der literarischen Tradition des Mittelalters verbinden. Man vermißt einen Hinweis auf die grundlegenden Arbeiten von E. R. Curtius, in denen der Zusammenhang zwischen Dante und dem lateinischen Mittelalter eingehend untersucht worden ist. Aber vielleicht lag es nicht in der Absicht des Herausgebers, der Interpretation des Textes in dieser Hinsicht vorzugreifen.

Warum der Herausgeber dem Text die kritische Ausgabe der Vita Nuova von F. Beck (München 1896) zugrunde legt, wird nirgends hinreichend begründet. Eine solche Begründung erscheint jedoch wünschenswert angesichts der Bedenken, welche von der Kritik gegen die Becksche Ausgabe vorgebracht worden sind. Die von einem Dantisten von internationalem Ruf wie Michele Barbi gegen Beck erhobenen Vorwürfe (vgl. Bull. d. Soc. Dant. N. S. IV, 33–43, und La Vita Nuova. Ed. crit. per cura di M. Barbi. Firenze 1932, CXXVIII) wiegen so schwer, daß man bei einem Wiederabdruck des Beckschen Textes eine entsprechende Stellungnahme erwartet hätte, zumal die von Barbi im Rahmen der Nationalausgabe von Dantes Werken besorgte Ausgabe der Vita Nuova (Firenze 1932) heute allgemein als Grundlage der Vita Nuova-Forschung anerkannt wird.

Von diesen Bemerkungen, die als desiderata für eine eventuelle Neuauflage verstanden sein wollen, wird die Tatsache nicht berührt, daß man dem Herausgeber für den Neudruck der Vita Nuova in der „Neuen Romanischen Bücherei“ dankbar sein muß. Möge diese auch in ihrer Gesamtheit vom Herausgeber betreute Textsammlung sich das gleiche Ansehen in der Romanistik erwerben wie ihre Vorgängerin, die „Bibliotheca Romanica“, an deren Tradition sie anknüpft.

AUGUST BUCK

Leonardo Olschki, *The Myth of Felt*. University of California Press, Berkeley and Los Angeles 1949.

Die Publikation repräsentiert den Inhalt einer Arbeit, die der Verfasser am 19. November 1947 in der Universität von California vortragen hat.

Eines der neckischsten Rätsel der Dante-Interpretation ist ohne Zweifel die Erklärung jener Stelle des ersten Gesangs des Inferno, wo Dante von der Lupa, die dem wandernden Dichter in den Weg tritt, sagt:

Ha natura sì malvagia e ria
che mai non empie la bramosa voglia
e dopo il pasto ha più fame che pria.

und wo es von ihrem Bekämpfer heißt:

Questi non ciberà terra né peltro
Ma sapienza, amore e virtute,
E sua nazione sarà tra Feltro e Feltro.

Klar ist, daß Dante hier durch Virgil auf den künftigen Retter hindeutet, der Italien aus der Gewalt der Lupa befreien und sie in die Hölle zurückjagen wird, wo sie hingehört und aus der sie stammt.

Dante nennt diesen Retter *veltro*. Wen meint er mit diesem *veltro*? Da es sich um eine orakulöse Prophezeiung handelt, ist sie ihrem Charakter entsprechend bildhaft und absichtlich vag, rätselhaft und mysteriös gehalten. Die Stelle hat allen Danteeklärern seit Boccaccio Kopfzerbrechen verursacht. Die einen haben an Christus, andere an einen Papst oder Kaiser oder irgendeinen italienischen Fürsten gedacht. Am meisten Kredit fand die Anwendung auf Cangrande (Windhund) della Scala von Verona. Die beiden Feltro erklärte man sich im Blick auf diese Erklärung als Feltre in der venezianischen Terra Ferma und Monte Feltro in der Romagna und faßte sie so auf, als ob sie die äußersten Punkte des Machtbereichs Cangrandes bezeichneten.

Professor Olschki hat sich nun dieses sphinxartigen Rätsels angenommen und, wie es bei seiner fabulösen Belesenheit und bei seiner Kenntnis abgelegenster Literaturerzeugnisse nicht anders zu erwarten war, eine neue Erklärung oder sogar zwei, und zwar solcher Art gefunden, daß sie an Originalität und Plausibilität den andern nicht nur nicht nachstehen, sondern sich durch ihren Geistreichtum vor andern empfehlen.

Er geht davon aus, daß die älteren Kommentatoren, Dantes Zeitgenossen, Feltro wörtlich als Filz auffassen, und daß Filz im Mittelalter als etwas Plebejisch-Gemeines, ja geradezu Barbarisches angesehen wurde. Auf dem Weg der Folklore versucht er die symbolische Bedeutung des Begriffes Filz zu eruieren. Schon Boccaccio wies 1373 auf den alten mongolischen Brauch hin, daß die tartarischen Herrscher mit Filz bedeckt begraben wurden, und daß beim Tod eines Herrschers ein Stück Filz an einer Stange befestigt, umhergetragen und dazu ausgerufen wurde: Seht, das ist, was der Herrscher von allen seinen Schätzen mit sich nimmt. Durch die franziskanischen Missionare war die Kunde von der Macht und dem Reichtum mongolischer Herrscher der Zeit des Dschingiskhan und Tamerlan und namentlich der chinesischen Kaiser schon früh im 13. Jahrhundert nach dem Abendlande gelangt. Sie hatte in erheblichem Maß zur Bildung der Legende vom Priester Johannes, dem reichen und mächtigen christlichen Fürsten im Zentrum Asiens, beigetragen. Olschki kontrolliert nun die Mitteilungen Boccaccios an Hand anderer mittelalterlicher Berichte und stellt den Gebrauch von Filz im Hofzeremoniell mongolischer Herrscher fest, der das Zustandekommen der Auffassung erklärt, die durch Boccaccios Kommentar bezeugt ist. Filz ist ein Material, das bei allen Nomadenstämmen Asiens in Gebrauch war und als Kennzeichen ihrer primitiven, pastoralen Zivilisation galt. Er wurde infolge des Handelsverkehrs mit Völkern von höherer Kulturstufe zeitweise durch andere Stoffe: Wolle, Seide und Brokat verdrängt. Aber in gleichem Maß festigte sich seine Rolle bei feierlichen Funktionen archaischen, namentlich religiösen Charakters. So bestand noch nach Dschingiskhan der Zeltvorhang, der den Eingang zur Wohnung des Herrschers schützte, aus Filz. Namentlich aber wurde Filz bei Begräbnissen mongolischer Herrscher tatsächlich immer noch verwendet. Der florentinische Chronist Giovanni Villani (geb. 1275) schreibt von Dschingiskhan, er sei ursprünglich ein Hufschmied gewesen; die Stammeshäuptlinge hätten ihn aber trotz seines niederen Standes zu ihrem Herrscher gewählt, indem sie ihn als ihren Kaiser

auf den Filz, d. h. auf die Decke des Thronstuhls (wir würden germanisch sagen: auf den Schild) erhoben, und er habe den Titel Khan = Kaiser erhalten. Villani ist Zeitgenosse Dantes. Wenn wir nun in seinem Buch die Elemente Can (= Windhund = *veltro*) und Filz (Herrscherthron) für einen orientalischen Kaiser zusammenfinden und aus anderen gleichzeitigen italienischen Quellen erfahren, daß Filz auch bei dem Begräbnis mongolischer Herrscher eine Rolle spielte, so ist die Möglichkeit, daß Dantes Orakel sich der Symbole dieser orientalischen Großkönige bediente, nicht von der Hand zu weisen. Der armenische Prinz Hayton, der sein Leben als Prämonstratensermonch in Frankreich beschloß, in früheren Jahren aber das Hofleben an mongolischen Höfen, namentlich 1254 in Karakorum, als Augenzeuge kennengelernt hatte, bestätigt die Rolle, welche der Filz bei Thronerhebungen spielte, ebenso Simon de St. Quentin, ebenso auch alte chinesische Berichte. Gewisse Stellen türkischer Provenienz lassen eher darauf schließen, daß der Herrscher bei der Thronerhebung nicht nur auf eine Filzdecke, sondern auch unter einen Baldachin, einen Thronhimmel von Filz zu sitzen kam. Das *tra feltro e feltro* würde in diesem Fall nicht als die Zeit von der Erhebung zur Herrscherwürde bis zum Tod und zur Bestattung zu verstehen sein, sondern direkt als die Regierungszeit. Kommentatoren der ersten Generation nach Dante waren, wie gesagt, geneigt, in dem *Veltro* Christus zu erkennen als den zum Weltgericht Wiederkehrenden. Aber die Anwendung des Filzsymboles auf Christus scheint zu weit hergeholt zu sein, als daß Dantes Zeitgenossen das verstanden und Dante selbst seinen Lesern das Verständnis zugemutet hätte. Der Ausdruck *sua nazione sarà tra feltro e feltro* bedeutet ja auch nicht Regierungszeit, sondern Geburt. Wir fragen uns hier nur: wäre für *nazione* nicht auch die Bedeutung Entstehen, Werden denkbar? Professor Olschki hält aber an der Bedeutung Geburt fest und empfiehlt uns, eher an eine astrologische Bedeutung des Ausdrucks *feltro e feltro* zu denken. Diese schon von Boccaccio gehegte Idee läßt sich mit Erfolg auf das Gestirn der beiden Zwillinge, der Dioskuren Castor und Pollux anwenden, die im Altertum als *pilleati fratres*, als Filzkappenbrüder vorgestellt und abgebildet wurden. Dante konnte eine solche Abbildung in einem alten astrologischen Manuskript gesehen haben und so auf die Idee verfallen sein, dieses Symbol zu verwenden, um so mehr als er selbst im Gestirn der Zwillinge geboren war (vgl. *Parad. XXII 112/123*). Natürlich meinte Dante mit dem *veltro* nicht sich selbst, auch nicht notwendig genau den großen Khan der Tartarei oder den Cangrande von Verona, sondern irgendeinen großen Herrscher der Zukunft, der unter der Konstellation der Gemini geboren, d. h. unter dem Einfluß ihrer Macht, begabt mit ihrer *virtù*, imstande wäre, die Welt zu beglücken und der infernalischen Gegengewalt der üblen Wölfin mit Erfolg entgegenzutreten.

Im späteren Altertum wurden Filzkappen von Sklaven auch als Abzeichen frisch erlangter Freilassung getragen. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die Idee der Freiheit in Dantes Symbol mitinbegriffen ist.

Ein reicher wohlbelegter Kommentar und vier illustrative Photographien begleiten den Text der wertvollen Publikation.

W. Roach and R. H. Ivy jr., *The continuations of the old French Perceval of Chretien de Troyes*, II, Philadelphia, 1950.

Le beau volume que nous annonçons ici est la deuxième d'une série de publications que M. Roach s'est proposé de consacrer aux continuations du *Perceval*. La première continuation, qu'on a successivement attribuée à Wauchier de Denain et à un pseudo-Wauchier, mais qui est sans doute une compilation due à plusieurs auteurs, retrace les aventures de Gauvain que Chrétien avait entamées dans la dernière partie de son roman, auxquelles s'est joint un long hors-d'œuvre, l'histoire de Caradoc. Elle se présente dans les mss sous trois formes qu'on a l'habitude de distinguer – à l'instar de Mlle Weston¹ – par rédaction longue, rédaction courte et rédaction intermédiaire. Le volume II donne la rédaction longue, d'après les mss E (Edimbourg), M (Montpellier), Q (B. N. fr. 1929), U (B. N. fr. 12 577) et l'imprimé en prose de 1530 (G). Les éditeurs ont pris comme base le ms. E. En effet, ce ms., le plus ancien de tous (première moitié du XIII^e siècle), est le seul à suivre constamment la rédaction longue. Il a les deux grandes interpolations vss 1959–3638 (différents épisodes) et 3959 – 4828 (Château de Montesclaire) qui manquent dans les autres mss (sauf U) et en outre (comme U) l'allusion à Guillaume de Sicile.

Par contre, son texte présente de grands inconvénients. En premier lieu, il a de nombreuses lacunes provenant principalement de la perte de feuillets et même de cahiers entiers. Ensuite, le scribe est un homme intelligent, mais peu soucieux de son modèle. Il corrige avec la plus grande aisance les fautes qu'il rencontre dans sa source, mais, très souvent, sans s'occuper de la question de savoir si sa leçon s'accorde avec le contexte. Monsieur Roach en donne plusieurs exemples. Ce qui est plus grave, c'est qu'il se contente, plus d'une fois, de lire deux, trois mots d'un vers qu'il termine ensuite à son gré. Ainsi son texte est plein d'„innovations“ et seule la comparaison attentive avec les variantes des autres mss permet de découvrir la leçon probable de l'archétype du groupe. Aussi les éditeurs ont jugé nécessaire d'apporter continuellement des corrections à leur manuscrit-base.

Ils l'ont fait avec beaucoup de réserve, conservant la leçon du ms. même dans les cas où elle s'écartait certainement de celle de l'archétype, si seulement elle offrait un sens satisfaisant. Ils se sont permis une plus grande liberté, lorsqu'il s'agissait de redresser des lectures erronées qui faussaient le mètre ou la rime. Ils n'ont pas songé à uniformiser le texte qui a gardé ainsi – outre un curieux mélange de picardismes et de formes de l'Est – la plupart des incorrections que présente le ms. : fautes contre la morphologie et la syntaxe, irrégularité de l'orthographe, et qui, par là, ne manquera pas d'offrir de sérieuses difficultés aux étudiants germanistes auxquels, entre autres, M. Roach destine son bel ouvrage.

Le ms. U a les mêmes interpolations que E et il a, comme ce dernier, l'avantage d'offrir le récit des amours de Gauvain avec la demoiselle de Liz sous les deux formes que Mlle Weston² a baptisées *b* (Brun de Branlant) et *o* (Chartel Orguellos). Notons en passant que les mss M et Q, voulant réconcilier les deux récits, donnent tout au long

¹ J. Weston, *The Legend of Sir Perceval*, 2 vols., Londres, 1906.

² *o. c.*, I, p. 304.

la version *o*, tandis qu'ils remplacent *b* par un bref résumé, que M. Roach imprime en appendice (ainsi que la fin différente de M, Q et U).

On est un peu étonné de voir que les éditeurs n'ont pas songé à faire du ms. U leur manuscrit-base. Il date, il est vrai, du XIV^e siècle et, à partir du vers 9923 jusqu'au vers 16886, il suit la rédaction courte. En revanche, il donne assez souvent un texte plus acceptable que celui de E, un texte plus près de l'archétype du groupe que ce dernier, surtout lorsqu'il est d'accord avec M et Q.

Prenons un exemple parmi bien d'autres:

9089 *Ja s'antrebatisent les os,*

9090 *Quant i est venuz Carados (MQU).*

9090 *Se venuz n'i fust Carados (E).*

Il est clair que MQU ont la leçon originale, la *lectio difficilior*, que E a remplacée par la construction régulière, mais plus terne¹.

Il ne faut pas croire que U soit exempt de fautes. Au contraire, il en fourmille. Mais elles ne sont pour la plupart que des erreurs involontaires d'un copiste négligent; la bonne leçon se laisse souvent rétablir sans trop grande difficulté. La grande lacune aurait pu être remplie soit à l'aide de M, comme les éditeurs l'ont fait pour la lacune (vss 16579-19006) de E, soit (en partie) à l'aide de E.

Quoi qu'il en soit — et j'ai cru remarquer que les différentes parties de U sont de valeur inégale — il faut savoir gré aux éditeurs de l'inlassable exactitude avec laquelle ils notent toutes les variantes de leurs mss, permettant ainsi au lecteur d'entrevoir l'archétype du groupe à travers les mss.

Pour la commodité de la lecture, les éditeurs ont divisé le poème en six sections (Guiromelant, Brun de Brantlant, Carados, Chastel Orguellos, Visite au Graal, Guerrehés) et soixante-cinq épisodes. Le titre de chaque section et le numéro de l'épisode figurent en haut de la page de droite. Il aurait été utile de munir les épisodes d'un sous-titre. A la marge de gauche on trouve des renvois à l'édition de Potvin et à l'imprimé en prose de 1530.

Je fais suivre ce bref compte-rendu de quelques remarques concernant le texte qui montreront aux savants éditeurs que j'ai lu leur magnifique travail avec l'intérêt qu'il mérite.

206, *s'esgramie*. Malgré les raisons que donnent les éditeurs, je considère le mot comme une simple erreur du copiste: tous les composés ont une terminaison en *-ir*. Je préfère la rime *s'esgratine*: *roïne*, qu'on retrouve aux vss 1067-8. Pour la combinaison avec *plorer*, voy. *Yvain*, 3021. Si l'émendation paraît trop audacieuse, la leçon *se gramie* (U) s'impose. — 249-50, il y a un *mes* de trop, lire, en respectant la rime (*pales*: *fes*) de E:

Ne damoiselles de palés

N'issirent onques a tel fes.

Tout le passage est d'ailleurs corrompu, cf. 254, qui détruit la marche du récit. — 375. La substitution de *qui* à *qu'il* (EU) n'est pas nécessaire. Pour le copiste, la consonne finale de *qu'il* est sourde, de sorte qu'il confond continuellement *qu'il* et *qui*. Quelle doit être l'attitude de

¹ Voy. sur la tournure irrégulière, que E a conservée aux vers 8379-82, J. Klapperich, *Franz. Studien*, III, 4, p. 40 et E. Helmer, *Die Vertretung hypothetischer Nebensätze durch andere Konstruktionen im Französischen*, Göttingen, 1913, p. 52.

l'éditeur devant ces faits? A mon avis, il sera recommandable de maintenir autant que possible *quil*, même dans le cas (ici, et ailleurs, p. e. 3299) où *qui* serait la forme régulière¹. — 886, écrire: *dela rivièrre*, cf. 7559 et 10585: *dela mer*. — 893. Lire: *les estres*, cf. 504 (ou *ses estres*) voy. *Eneas*, 1875). — 1242, lire: *que*, qui donne le sens qu'il faut, cf. TV 753-4: *Qu'il n'a plus mortel anemi De moi*. — 1330, *villes*; puisqu'il s'agit de Guillaume de Sicile, il faut rétablir *Puille* (U). — 1525, *s'i essaient*; *i* n'a pas de corrélatif; d'ailleurs, *s'essayer* à ne convient pas ici, cf. vss 1231-2 et 3033; lire: *s'entressaient* (MQ), cf. *Erec*, 878: *Felenesement s'entressaient*. — 1613, *que* (E) peut se défendre, voy. plus haut. — 1645, *dont* ne figure pas, dans notre poème, dans une pareille construction, lire: *qui* (= *cui*, Brunot, l. c.), cf. 12889. La leçon de E: *Qu'amor* (ou: *que s'amor*, Brunot, l. c.) peut d'ailleurs se défendre, cf. 12231, où *que* a été corrigé, à tort, en *dont*. — 2350, *secors*, erreur manifeste du scribe; U donne le synonyme que M. Roach (*Textual Notes*) cherche en vain: *aumosne*, qui en afr., outre sa signification actuelle, a celle de *bonne action*, *aide*, *secours*, voy. Littré, *Historique* s. v., et Tobler-Lommatsch, s. v., e. a. *Charrette*, 2827. Ajoutons que l'original avait sans doute (voy. U) *ains* (*ainc*+s adverbial, ou *ainz* < *antiu*, qui prend le même sens). — 2638, lire: *Qu'estables n'es ne veritez*, en conservant *estables*, cas sujet, et la conjonction négative *ne*. — 2835, *fu(st)*. Il n'est pas clair si E a la leçon *fu*, forme du prétérit. Si oui, il faut la maintenir, avec 3440, *furent*, et 14730, *fu*. Le parfait, surtout celui des verbes de séjour, peut exprimer en afr. la durée (Meyer-Lübke, *Gr. d. l. rom.*, III, 111) et par là, comme l'imparfait, le mode du conditionnel passé. Voy. Tobler, *V. B.*, II², 14, surtout p. 105, n. 1, et A. Schardt, *Die vollständigen hypothetischen Satzgefüge mit der Konjunktion si im Französischen*, Göttingen, 1911, p. 37, où pourtant l'explication de la construction diffère de celle donnée plus haut². — 3151 La correction des éditeurs est sans doute acceptable, le ms. peut pourtant se lire: *La vet a l'ève, et si s'assit*, cf. 3116: *Lors vet a l'uis et si apelle*. — 3156-7 A mon sens, le copiste a voulu écrire: *Par grant air il oï(t) l'uis Ovrir*, texte meilleur que celui des éditeurs. — 3299, *qui*, correction inutile, voy. plus haut et comparez *Erec*, 5469, *Perceval*, 6123. — 3723, *sadoines*, lire: *sardoines*, ou plutôt *sardines* (MQU et TV 1275-76): *finés*, et pas *cointes*). — 3862, *maintenant* (en afr. = aussitôt, bientôt), ne convient pas. Il

¹ Il faut distinguer deux cas. Ou bien, le premier élément de *quil* est une conjonction introduisant une consécutive négative (souvent avec *nul* ou *si* comme corrélatif dans la principale), ou bien il est un simple conjonctif introduisant une relative. (Si le sujet est supprimé, *que* doit être considéré comme adverbe relatif, plutôt que comme pronom. Tel est le cas pour les vss 1613 E, 4529, 6253 E, 12125 E, 14931, 19211. Je reconnais que d'autres conceptions sont possibles.) Voy. Ph. Plattner, *Ausf. Gr.*, III, 2, p. 128; F. Bischoff, *Der Konjunktiv bei Chrestien*, Halle, s. d. (1881), p. 85-6; F. Brunot, *Hist.*, I, p. 232, 345 et 461; K. Sneyders de Vogel, *Synt. hist.*, § 128, 129, 373, 374; J. Haas, *Franz. Syntax*, § 421.

² Un exemple très intéressant de cette valeur modale du parfait se trouve TV, 3764-6:

*Et auques tost sus resalirent,
Mais a Cador trop meschai,
Que ses chevaux sor lui chai,
Et il jut desoz toz envers.*

C'est un gros contresens, d'après M. Roach, I, p. 421. Traduisez: Ils se seraient redressés, si un grand malheur n'était pas arrivé à C. Cf. E. Helmer, o. c., IV D, p. 36.

faut un mot signifiant: en même temps. Lire (MQU et TV 1414): *ensemble*. – 4227, *Il huit*, correction ingénieuse, mais inutile. A *fin* ne reprend pas l'idée de *a chief* du vers précédent. Lire: *Afin* (= parents, voisins, alliés) ou *dis ou douze au mains*. Ce sont les „bons et eslis“ de l'imprimé de 1530. – 5299. Il me semble hors de doute que le prétendu nom de la femme de Dynadarés, *Antandre*, n'est qu'une altération de *antandis* (pendant ce temps, en attendant), cf. les variantes de QU, formes également altérées. *Enceison* (lire: *en saison*, c'est-à-dire: pendant ce temps) que donne M, a la même signification. – 6644. Lire: *Dela*. – 7630 (cf. *Textual Notes*), *exploita*, lire (P): *Quant il la (les) vit, s'esperonna*. *Broichier*, 7631 signifie souvent: chevaucher en éperonnant (valeur que dans notre texte *esperonner* a parfois aussi); p. e. *Yvain* 6042: *Qu'ele esperone et point et broche*. – 8746. *Textual Notes*, ajouter comme référence: J. Haas, o. c., § 444, 2 et 455. – 8964, *que*, lire: *qui* (= *cui*, MQU) ou *quē*. – 9096, *Se vangeroit ameement*, que je retrouve TV 5516, semble une erreur. – 9286. Le vers est en contradiction avec le contexte. – 9485. La leçon de EU *se seigne* (geste d'admiration, d'étonnement ou de crainte, voy. vss 1336, 17256 7318) est sans doute correcte. Elle semble prouver que la mère de Caradoc s'appelle *Ysaine* (MQU). Cf. W. Foerster, *Karrenritter*, Introduction, p. CXIV. – 10068. *Qu'el*. Pour le scribe de E, *qu'il* se prononce *ki*, voy. plus haut. On peut maintenir ici, et dans des cas semblables *qui*, cf. Fr. Strohmeier, *Über verschiedene Functionen des Altfr. Relativsatzes*, Berlin, 1892, p. 24. La question est, d'ailleurs, de savoir si *il* au lieu de *el* (*elle*) ne constitue pas un picardisme. Voy. Noël Dupire, *Rom.*, LIX, 1946-47, p. 266, et cf. vs. 3523: *Chascune d'eus*. – 10169-70. Ces deux vers ne forment pas une sorte de parenthèse, comme le disent les éditeurs, *Textual Notes*; ils expliquent les deux vers précédents. Les imparfaits du subj. *servisent* et *deservisent* ne dépendent pas de ces deux vers (en particulier du vers 10167), ils forment l'apodose de la conditionnelle des vers 10173-74. Le *mais* s'explique, il met en relief l'antithèse entre „rester seul au monde“ et „mourir en même temps que le bien-aimé“. Tout au plus pourrait-on songer à changer *nos*, 10174, en *les*, émendation inutile pourtant, si l'on prend *cil qui*, 10171, dans le sens de *ceux qui* (comme nous). – 10678, 10764, 11982, *avugler* (E). Les éditeurs corrigent *anjugler*, qui dans l'écriture cursive s'écrit avec à peu près les mêmes jambages, mais que ni Godefroy ni Tobler-L. ne mentionnent. Le mot doit avoir la même signification que *desjugler*, tromper, se moquer de, duper, détruire. Est-ce que *avugler* ne peut pas avoir cette valeur? Chrétien (*Yvain*, 1077-8, 6059-60; *Charrette*, 3847-8) emploie le p.p. de ce verbe en combinaison avec *desconfit* et *desjuglé*. Remarquons que le texte de TV n'offre pas de difficulté, il a *engignier* (7094 = E 10678) et *desjouglér* (7180 = E 10764). – 10762, *sofrir*; ce verbe forme bien le contraire de *plesir*, mais il ne s'accorde pas avec le reste du contexte. Il nous faut le contraire de *gengler*, bavarder, railler, insulter. Lire: *tairsir* (Q), cf. TV 7178. – 11191, *le serpent*; lire: *la guivre* (M et E, 11205). Cf. 11192: *elle*, 11194: *elle* (au contraire 11199: *il*). – 11526, écrire: *bleciē*, picardisme (= *bleciée*). – 12047. L'accord de EMQ prouve que *Et de ce* est primitif; lire: *Et de ce molt plus li anuie*. – 12137, *Mais que* demande en général le subj.; lire: *saiche* au lieu de *sai je*. – 12332-3. Tout le récit prouve que les mss T et V ont conservé la leçon originale. Celle de E, appuyée par G, est en désaccord avec les paroles de Guinier, 12457-8, à rapprocher des vers 7575-6, et surtout avec la fureur des dames (c'est leur foi conjugale qui est en jeu et non la fidélité de leurs maris ou de leurs amants). – 12839. On se battra chaque jour *a tant quant*, c.-à-d. en nombre égal, mais la discussion et toute la marche du récit prouvent

qu'on a en vue des combats singuliers où la qualité vaut bien mieux que la quantité. Chaque chevalier doit valoir mille ennemis. Il me paraît hors de doute que le poète fait allusion à *Juges*, VI, 16: *Et percuties Madian quasi unum virum*, et à *Deut.*, XXXII, 30: *Quomodo persequatur unus mille*... (Texte bien vivant au moyen-âge, cf. Liutprand, Muratori, II, 730; ou *Chanson de Guillaume*, éd. - Suchier, 1861: *Pur un sul home en fuïrent vingt mil*). N'oublions pas que l'auteur attribue au roi le rôle de Gédéon. Qu'on compare les vss 12846-7, 12915-6, 12969 et *Juges*, VII, 2: *Multus est tecum populus*; VII, 4: *Adhuc populus multus est*; VII, 7: *Omnis autem reliqua multitudo revertatur in locum suum*. Il faut donc lire avec P (ou M, en changeant un mot): *Un por un mil et un por cent*. - 13158, *Et est de trop, saïns est disyllabique*. - 13673, *eschiele*, lire: *chielle* (< *cella*), leçon que M a conservée. - *Poisons* (E), forme de l'Est pour *paissions* (cf. 14290: *broichet* = *bra(i)chet*), peut être maintenu. - 13808, lire: *d'amistié* (MQ et TV 10002). *Apeler d'ami*, tournure incorrecte; cf. 1878-9: *apeler de traïson*, 12726 et 12782: *rester* (< *reputare*) de *trahison*, et *Yvain*, 626. - 12240. La leçon que donnent les éditeurs me paraît suspecte, ainsi que d'ailleurs 16952 (et TV 10432), cf. 14926 (et TV 11018). - 14334, faute évidente (cf. MQ), lire: *et sa(r)pin*. - 14361, *qui* (E) = *cui*, compl. direct, se trouve ailleurs, p. e. 17942. J'ajoute que *qui*, 1645 (EMQ), pourrait également se défendre. - 14361, *anchaça* = *anchauça*, cf. note du vers 3561. - 14818. Le vers est en désaccord avec les vss 14816 et 14820; M et Q offrent des variantes acceptables, cf. 14958. - 15156. Les vers 15155 a et b sont nécessaires: ils expliquent que le sujet de *dist* est Bran de Liz (L'équivoque n'existe pas dans TV 11178-9). - 15185. Lire: *Quunque lor est mestiers* (*avoir mestier* se conjugue avec *de*, cf. 17564). - 15216. Lire (MQ): *La terre en iert tote estormie* (verbe *estormier* pas attesté). - 15988. Le verbe *virent* n'a pas de sujet. Ecrire *si* sans majuscule, supprimer le point derrière *bois* et mettre un point (ou point et virgule) derrière *estoient*. - 17318, virgule, c'est Gauvain qui fait le signe de la croix; point (ou p. et v.) derrière 17320. - 17352, *li bouteilliers*. A mon sens, le poète a voulu dire que le Graal fait aussi la fonction d'échanson, conception que les mss MQU ont conservée, sous une forme corrompue, il est vrai. Le texte que les éditeurs proposent et qui revient à celui de TV 13286 sqq. (mais ces mss sont beaucoup plus clairs et distinguent *li bouteilliers*, sujet des vers 13286 à 13288, et *li Graals*, sujet des vers 13289-13298) ne me satisfait pas et me paraît trahir la pensée du poète. - 17405-6. Intervertir *en issoit* et *i entroït*. - 17514. *Certains*, erreur manifeste du copiste que je ne m'explique pas. Lire: *Raant* (QU) < *redempti*, p.p. de *raëmbre*, et sans doute la leçon de l'original, cf. le passage suivant, surtout le vers 17351. - 17822. Quoi qu'en disent les éditeurs, „une terre ramie de bois“ est aussi impossible que „bois ramie“. Le scribe a fait un contresens en voulant corriger son modèle où *pra(i)erie* était moins lisible ou avait subi une altération (*pramie*?). Lire avec la plupart des mss: *D'eye, de bois, de praerie*. - 17851, vers corrompu, voy. les variantes. - 17893, *voit*, lire: *vet* (QU) en rétablissant la rime. - 19333-4, *vergier, chastel*. La leçon de MQU est plus logique que celle de E. - 19517, *abaissier*, lapsus? - 19559-60. Intervertir les deux vers (MQU).

Espérons, pour conclure, que M. Roach et son collaborateur, M. Jvy, pourront mener à bien la lourde tâche qu'ils ont assumée et qu'ils poursuivent avec tant d'énergie; ils auront droit à la reconnaissance de tous les romanistes.

R. VAN WAARD.

Manuskripte für die Zeitschrift sind an den Herausgeber

Professor Dr. Walther v. Wartburg, Predigerhofstr. 25, Basel

zu senden. Besprechungsexemplare an den Max Niemeyer Verlag Tübingen, Wilhelmstraße 22. Die Verfasser erhalten vom Verlag 20 Separate ihrer Beiträge gratis.

Nach Tradition und Raumberechnung bleiben Artikel und Rezensionen von Publikationen zur neufranz. Literaturgeschichte (von der Renaissance ab) anderen Zeitschriften vorbehalten. Doch gilt dies nicht für die anderen roman. Sprachen, auch nicht für die neufranz. Sprachgeschichte. Rücksendungen erfolgen nur nach Aufforderung.

Die Herren Mitarbeiter werden höflichst ersucht, Manuskripte druckfertig einzusenden und in den Korrekturbogen nach Möglichkeit solche Änderungen zu vermeiden, die mit Zeilen- oder Seitenumbrechung verknüpft sind. Die Verlagsbuchhandlung trägt nicht mehr die Kosten für die von der Druckerei nicht verschuldeten Korrekturen. Korrekturen bitte stets schleunigst zu erledigen.

Zeitschrift für Romanische Philologie

Begründet von Gustav Gröber †

Herausgegeben von Walther von Wartburg

Bibliographie 1940—1950

Bearbeitet und herausgegeben von Alwin Kuhn

Supplement zu Band 60—66

Lfg. 1. 1952. Lfg. 2. 1953 gr. 8°. Je 80 S.

Subskriptionspreis je Lfg. DM 15.—

Erscheinungsweise: In Lieferungen zu je 5 Druckbogen (insgesamt ca 12 Lieferungen). Der Subskriptionspreis erlischt nach Erscheinen des vollständigen Bandes, für den das Manuskript abgeschlossen vorliegt.

AUGUST BUCK

Italienische Dichtungslehren
Vom Mittelalter bis zum Ausgang der Renaissance

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie

Begründet von Gustav Gröber

Herausgegeben von Walther von Wartburg

Heft 94. 1952. gr. 8°. 204 S.

Abonnementspreis geh. DM 14.40, Einzelpreis geh. DM 18.-

WALTHER SUCHIER

Französische Verslehre auf historischer Grundlage

Sammlung kurzer Lehrbücher der romanischen Sprachen und Literaturen

Begründet von Karl Voretzsch

Herausgegeben von Gerhard Rohlfs

Band 14. 1952. gr. 8°. 245 S.

Geh. DM 22.-, Hlwd. gebd. DM 24.50

GERHARD ROHLFS

Etymologisches Wörterbuch
der unteritalienischen Gräzität

1930. kl. 8°. XLVII. 394 S. und 1 Karte DM 28.-

Dizionario dialettale delle tre Calabrie

1938-1939 gr. 8°. 2 Bde. 622 S. DM 66.-

CARL VON KRAUS

Deutsche Liederdichter des 13. Jahrhunderts

Band I: Vorwort, Verzeichnis der Handschriften und sämtliche Texte

1952. gr. 8°. XXIV, 646 S., Ln. geb. DM 85.-

Band II: Anmerkungen und kritische Untersuchungen

Lieferung 5 (erste des zweiten Bandes) erscheint demnächst.